

**DE CAHORS
A LA MOSKOWA**

(Correspondance du Lieutenant BOUDOUSQUIE)

AVANT-PROPOS

Le hasard, et aussi de longues quêtes, ont mis entre mes mains de curieux de l'Histoire deux séries de correspondances de soldats de l'épopée impériale.

La première de ces séries fut écrite par un jeune sous-lieutenant de dix-neuf ans et comporte trente-quatre lettres, de septembre 1810 à la Restauration. Deux lettres d'un ami de cet officier ont été jointes à cette série, car elles éclairent une période de silence due à la captivité.

La seconde série de onze lettres couvre une période plus restreinte, de novembre 1806 à août 1807.

Ces deux correspondances constituent un ensemble intéressant à plus d'un titre : d'abord par leur relation d'événements militaires peu connus (ainsi l'occupation des Pays-Bas par les troupes françaises), par leur observation quotidienne (la description des Frères Moraves, ou le mode de vie d'un hobereau polonais) ; et enfin les préoccupations communes à beaucoup d'officiers de l'armée impériale (solde, avancement, etc.).

Si les Mémoires des généraux de l'Empereur sont nombreux, ils ont souvent l'inconvénient d'avoir été écrits longtemps après les événements, dans le calme d'une retraite ou l'amertume d'un exil ; ils sont parfois inspirés par un désir de justification, par des antipathies ou des sympathies personnelles ; ils peuvent avoir été influencés par des publications antérieures. On y survole mieux sans doute les événements historiques, mais bien souvent l'Histoire y subit une certaine distorsion.

Les correspondances ont l'indiscutable intérêt d'être écrites « à chaud » et sont, de ce fait, beaucoup plus vivantes. Certes les événements sont observés par le petit bout de la lorgnette, mais n'a-t-on pas dit que Napoléon avait gagné ses batailles avec les jambes de ses soldats : il n'est donc pas sans intérêt de savoir ce que voyaient, ce que pensaient les propriétaires de ces jambes.

Il n'est pas toujours facile de lire ces lettres : l'encre est passée, les plis en ont effacé les caractères. La syntaxe en est défaillante, l'orthographe des noms propres est plus que fantaisiste : dans leur transcription, ces menus défauts ont été respectés par souci d'authenticité. Il a fallu parfois les expliciter, voire même les alourdir par des notes.

Nous espérons seulement que ceux qui les liront en tireront autant de plaisir que nous en avons eu à les déchiffrer.

Pierre-Alain BOUDOUSQUIE était né le 9 mai 1791 à Cahors, où son père était directeur des Messageries.

Avant d'entrer à l'Ecole Militaire, il dut faire de solides études, si l'on en juge par cet extrait de l'une de ses lettres, écrite en août 1807 (il avait donc seize ans) :

« J'ai obtenu quatre premiers prix, un de rhétorique, un autre pour le grec, le troisième pour l'allemand et le quatrième pour le dessin et la carte de géographie. J'ai eu avec cela cinq accésits pour les mathématiques, la philosophie et les diverses facultés de la rhétorique. Je ne dois plus te cacher maintenant que j'ai étudié un peu l'anglais et que j'en ai une connaissance qui pourrait bien me servir dans la suite... J'ai fait une grande mappemonde dont plusieurs dessinateurs et plusieurs dames m'ont beaucoup loué... »

Suivent les classiques demandes d'argent d'un collégien ; mais il ajoute :

« J'ai acheté aussi il y a plus d'un mois des ouvrages de philosophie qui m'étaient indispensables pour notre cours et notre thèse, et ces ouvrages étaient assez considérables, Condillac, etc. ... »

Enfin : « J'ai pris cinq louis pour le manège que je vais commencer... »

A sa sortie de l'Ecole Militaire, le jeune Pierre-Alain, qui vient juste d'avoir dix-neuf ans, entre comme sous-lieutenant au 18^e Régiment de Ligne. Il est envoyé en Hollande, d'où il donnera régulièrement de ses nouvelles à sa famille, par des lettres vivantes, documentées, écrites dans un style alerte. Cette correspondance permet de le suivre ensuite dans ses déplacements à travers l'Allemagne, la Pologne et enfin la Russie où il sera blessé et fait prisonnier.

I. - HOLLANDE

Le jeune sous-lieutenant arriva à La Haye, le 12 septembre 1810.

Mais il n'est sans doute pas inutile de rappeler l'enchaînement des circonstances qui aboutirent à l'occupation de la Hollande par les Français.

Les patriotes hollandais avaient salué avec enthousiasme la Révolution Française. Le Stathouder Guillaume V était entré dans la coalition contre la France, le pays fut envahi et Pichegru l'occupa en entier en six semaines (décembre 1794-janvier 1795). On se souvient en particulier de la capture de la flotte hollandaise du Texel, immobilisée par les glaces, par les hussards de Lahure.

Reubell et Sieyès arrivèrent à La Haye le 9 mai 1795 pour dicter la paix aux Bataves. Les conditions en étaient très dures : grosse indemnité, occupation militaire, annexion du sud du pays (Bois-le-Duc, Venloo, Maestricht). Un article secret promettait aux Bataves une compensation territoriale en Allemagne. (1)

Une Convention Nationale Batave se réunit à La Haye, le 1^{er} mars 1796, et vota une constitution fédéraliste, tout en décrétant la République Batave « une et indivisible ».

En 1797, Hoche, après l'échec de l'opération d'Irlande, se rendit secrètement en Hollande pour préparer une nouvelle opération du même type, en y faisant participer la flotte hollandaise. Celle-ci participera effectivement à des opérations contre l'Angleterre, mais sera battue par l'amiral Duncan à Camperduyn, le 11 octobre 1797.

Pendant le Directoire, peu satisfait des tendances fédéralistes de la Constitution Batave, envoie à La Haye un nouveau ministre plénipotentiaire, Charles Delacroix, ancien ministre des Relations extérieures. Celui-ci arrive le 30 décembre 1797 avec pour mission de soutenir les partisans de la tendance unitaire à la nouvelle Convention. Il sera aidé dans cette tâche par le

général Joubert, nommé au commandement de l'armée de Batavie. Tous les deux organisent un coup de force contre les fédéralistes pour imposer le projet de constitution unitaire : ce projet est accepté le 23 avril 1798 par le peuple batave. Joubert ne s'en tient pas là et appuie un coup d'état, le 12 juin, épurant la gauche au profit de la droite : c'est la répercussion du coup d'état du 22 Floréal (11 mai) à Paris.

Brune succède à Joubert au commandement de l'armée de Batavie, le 9 janvier 1799. Il a à faire face à un débarquement anglais près d'Ostende : 2 000 hommes sont mis à terre mais doivent se réembarquer dès le lendemain après avoir subi de lourdes pertes.

Le 15 juillet, Fouché obtient du général hollandais Daendels (2) un décret mettant les troupes de la République Batave sous les ordres de Brune. Ce commandement unique n'est d'ailleurs pas inutile. En effet, le 27 août, la flotte anglaise débarque au Helder une première division. 25 000 Russes doivent venir la rejoindre et le général York doit prendre le commandement de l'ensemble. Le 21 août, la flotte batave se rend aux Anglais sans combat. Le 4 septembre, Brune, avec l'armée franco-batave, se porte sur Alkmaar à la rencontre des Anglo-Russes, mais il échoue dans sa tentative pour forcer le camp anglais. Ce n'est que partie remise car le 19 septembre 1799 il remporte la victoire de Bergen sur les Anglo-Russes. Après un échec à Egmond, il bat une nouvelle fois York à Castricum, le 6 octobre, et, le 18, oblige ses adversaires à signer une convention d'évacuation pour toutes les troupes anglo-russes.

La signature d'une convention franco-batave le 21 août 1801, comportant l'évacuation partielle du territoire hollandais par l'armée française, permet de penser à un assouplissement de la main-mise française, mais le 14 septembre suivant, Augereau et Semonville imposent une nouvelle constitution de type consulaire à la République Batave. Toutefois, l'Armée de Batavie est effectivement supprimée le 23 octobre.

Bonaparte, le 25 février 1802, reçoit un de ses admirateurs, le Prince d'Orange. Le Premier Consul négocie avec lui une renonciation au Stathoudérat de la Hollande, moyennant compensation.

A la Paix d'Amiens (25 mars 1802), la Hollande signe, aux côtés de la France et de l'Espagne, la fin des hostilités contre l'Angleterre. Mais dès le début de 1803, les Anglais, prenant prétexte de la non-évacuation totale des Pays-Bas (et de l'annexion du Piémont), décident de garder Malte, comme le prévoyait le traité d'Amiens. Et le 16 mai, l'Angleterre, sans déclaration de

guerre, met l'embargo sur les navires français et hollandais (1 200 bateaux et 200 millions de marchandises). Aussi, le 26 juin, est signée une nouvelle convention franco-batave, aux termes de laquelle la Hollande construira des bateaux, fournira des équipages et entretiendra un corps d'armée contre l'Angleterre.

Napoléon (qui est Empereur depuis le 18 mai) convoque à Cologne le Hollandais Schimmelpenninck (3), le 13 septembre 1804. Il lui fait part de propositions pour une nouvelle transformation de la constitution batave et, dès le 27, Schimmelpenninck se fait autoriser par les Régents de la République à négocier dans ce sens avec Napoléon. Le 25 mars 1805, le Corps Législatif batave approuve la nouvelle constitution, Schimmelpenninck est nommé Grand Pensionnaire avec des pouvoirs très étendus.

Mais les choses n'en restent pas là. Cette quatrième constitution imposée par la France en 9 ans ne semble pas devoir être la dernière. Talleyrand, sur les instructions de Napoléon, écrit le 6 janvier 1806 à Schimmelpenninck pour lui demander d'envoyer à Paris l'amiral Verhuell (4) afin de discuter avec lui des institutions qui doivent convenir à la Hollande « pour un long avenir ».

Les résultats de ce voyage ne se font pas attendre. Verhuell, de retour à La Haye, propose, le 22 mars 1806, de déclarer Louis Bonaparte roi de Hollande. Mais le 10 avril, Schimmelpenninck réunit une assemblée extraordinaire, dite « La Grande Besogne », qui décide d'envoyer à Paris des émissaires pour tenter de faire revenir Napoléon sur sa décision de donner la Hollande à son frère. On ne fait pas changer l'Empereur aussi facilement et la « Grande Besogne » est obligée de s'incliner. Le 24 mai 1806, l'Empereur impose aux négociateurs hollandais un traité et une nouvelle constitution monarchique. Schimmelpenninck se démet de ses fonctions de Grand Pensionnaire : il est presque aveugle.

Louis Bonaparte est donc proclamé roi de Hollande par Napoléon, le 5 juin 1806.

Cette nomination n'est pas seulement la conséquence d'une politique familiale, elle entre dans les plans européens de l'Empereur. En effet, le Décret de Berlin, le 21 novembre 1806, instaure le Blocus Continental contre l'Angleterre.

Mais le roi Louis (5) se montre moins souple que l'Empereur l'avait escompté : il faudra plusieurs objurgations sévères pour que le roi de Hollande applique le Blocus et consente à fermer ses ports au commerce anglais. Rapidement d'ailleurs, Louis laisse ses sujets reprendre leur trafic avec l'Angleterre. Napoléon fait fermer alors la frontière franco-hollandaise (septembre

1808). Louis se soumet, puis récidive quelques mois plus tard. « La Hollande est une province anglaise », reproche Napoléon à son frère.

La guerre n'est d'ailleurs pas économique. La flotte anglaise ayant embarqué 45 000 hommes, met le cap sur la Zélande et le débarquement a lieu le 24 juillet 1809 dans l'île de Walcheren, et, sous les ordres de Lord Chatham, les Anglais marchent sur Flessingue. Mais l'incapacité du commandement anglais, les épidémies qui déciment le corps expéditionnaire, obligent les Anglais à évacuer Walcheren le 30 septembre : ils n'avaient eu que 106 tués, mais 4 000 hommes étaient morts de maladie.

Devant l'attitude de Louis, Napoléon lui donne l'ordre d'abdiquer le 5 décembre. Fouché s'entremet et l'Empereur suspend l'annexion projetée. Toutefois, le 14 janvier 1810, Oudinot occupe Breda et Berg-op-Zoom. (6)

Napoléon tente un chantage auprès de l'Angleterre : que celle-ci négocie la paix ou la Hollande sera confisquée.

Malgré les vœux d'une assemblée extraordinaire réunie à Amsterdam, Louis abdique le 13 juillet 1810 en faveur de son fils, plutôt que de céder aux exigences de l'Empereur. Il quitte aussitôt la Hollande pour se réfugier en Autriche, à la grande fureur de Napoléon.

Le 9 juillet, la Hollande est réunie à l'Empire Français. Lebrun y est envoyé comme lieutenant-général et, maigre compensation, Amsterdam est proclamée « la troisième ville de l'Empire ». Toutes les côtes, de la Hollande au Holstein, sont occupées pour empêcher la contrebande anglaise.

C'est sur ces entrefaites que le sous-lieutenant Boudousquié arrive en Hollande pour prendre ses fonctions au 18^e Régiment de Ligne.

La Haye, le 12 septembre 1810.

« Je viens d'arriver à La Haye... Je n'ai encore fait la connaissance de personne au corps. Je n'ai pas pris de logement ni de pension, parce que je ne suis que depuis trois ou quatre heures à La Haye. Demain, je ferai tous ces arrangements et vous en ferai connaître tout de suite le résultat. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que tout est fort cher en Hollande... »

La Haye, le 17 septembre 1810.

« Je vous ai écrit dernièrement, mes chers parents, pour vous annoncer mon arrivée à La Haye. Le climat de ce pays, quoique

« assez mal sain, ne m'a éprouvé que par un extrême assoupissement dans l'imagination et par une mélancolie profonde que j'attribue à mon éloignement de vous. Du reste, ma santé est fort bonne, je supporte sans peine la privation de vin et autres choses étrangères de ce pays, et je suis même bien mieux portant que lorsque je suis parti de Cahors...

« Je n'ai qu'à me louer de l'accueil que j'ai reçu des Mrs les Lieutenants et Sous-Lieutenants dont je suis, par état, destiné à être le camarade. La plupart, quoique jeunes encore, ont été en Egypte, et presque tous ont fait la dernière campagne (7), de sorte que je suis le plus jeune officier du régiment ; mais ils ne m'en ont pas moins reçu avec beaucoup de bonté...

« Nous sommes payés en argent de Hollande. C'est-à-dire qu'au lieu de 64 francs par mois, on nous donne 64 florins et 12 de plus pour le logement (le florin vaut 2,2 de France), mais c'est comme si nous étions, en France, payés 76 frs, parce que ce qui nous coûte 20 centimes en France, coûte ici un florin. Notre pension coûte 33 florins et nous ne sommes pas bien nourris ; le logement m'en coûte 12 et je suis mal logé. Je tâcherai d'économiser le plus qu'il me sera possible.

« ...Ecrivez-moi tout simplement : Sous-lieutenant au 18^e à La Haye. »

La Haye, le 6 octobre 1810.

« ...Mais, je t'en conjure, cesse de craindre pour mon sort ; je suis ici parfaitement tranquille et je ne manque de rien ; j'y jouis même d'une santé brillante. Ce qui est un très grand avantage, je suis très bien vu de tous mes camarades, ce que je n'avais pas d'abord espéré, entrant officier sans avoir servi ; et vous vous êtes trompés en croyant que Mr Pelleport m'avait mal reçu. Je puis même dire qu'il m'a donné une grande marque de bienveillance en m'appelant au premier bataillon. Car c'est un avantage qu'on n'obtient que difficilement en entrant dans un régiment. Il est vrai qu'à mon arrivée, il me reprocha que j'avais fait une étourderie en envoyant, dans la pétition que je fis au Ministre, une des lettres qu'il m'avait écrites. Comme il n'avait pas le droit de m'appeler sans l'autorisation du Ministre, il craignait que cette lettre ne put le compromettre et il me dit d'écrire sur le champ à M. Carayon de la retirer d'entre les mains du chef du bureau de l'Infanterie, afin que le ministre n'en eut pas connaissance. Mr Carayon, qui connaît le chef de bureau, a eu la bonté de me rendre ce service et de plus il m'a obtenu l'autorisation qui m'était nécessaire pour

« passer au bataillon de guerre. Mais je suis supposé m'être
« rendu d'abord à Strasbourg, de sorte que je ne toucherai encore
« que les appointements qu'on paye en France, ce qui est bien
« peu de chose ici. Mais ce ne sera que pour le premier mois.
« Au reste, au premier janvier, nous ne serons payés qu'en France,
« ce qui fait beaucoup de peine aux officiers, car c'est comme
« si on réduisait nos appointements de moitié.

« Le Colonel avait quelques craintes qui lui donnèrent un
« moment d'humeur, de sorte que son premier abord m'inspira
« peu de confiance, et puis il tient beaucoup à l'étiquette. Mais
« il ne m'en a pas moins traité avec beaucoup d'honnêteté, et
« quand il a reçu l'autorisation dont il s'agit, il a été entièrement
« rassuré et je n'ai qu'à me louer de sa conduite envers moi. Je
« ne vais jamais le voir sans quelque prétexte afin d'agir comme
« les autres officiers qui pourraient me croire intrigant ; mais
« quand j'ai été le voir, il m'a invité avec lui et j'ai été fort
« content de ses manières.

« Rassurez-vous sur mon compte, mes chers parents, je suis
« aussi bien que je puisse être loin de vous. Quoique je n'ai rien
« touché de ce qui m'est dû, il me reste quelque argent et j'agis
« avec autant d'économie que je puis. Nous vivons frugalement
« mais assez bien. Ce qui me chagrine, c'est qu'on va au premier
« jour, faire sur nos appointements une retenue de 50 ou 60 flo-
« rins pour des shakos qu'on doit nous donner (8), et c'est un
« mois de paye. Je plains bien ceux qui n'ont pas de ressources,
« mais j'ai encore de quoi parer le coup... » (9)

Ellevort-shuys, le 19 novembre 1810. (10)

« ...Il n'en est pas moins vrai que je suis content de servir (11),
« que j'en sens l'utilité et que je serais fâché de n'être point
« militaire...

« Nous n'avons pas quitté la Hollande, comme tu vois, et
« c'est par erreur que le journal de Francfort a annoncé qu'on
« nous attendait dans cette ville. Je suis encore dans la forte-
« resse d'Ellevort-shuys jusqu'au mois de janvier, auquel nous
« serons, je crois, relevés, et nous retournerons à La Haye, ou
« bien nous irons à Rotterdam. Les Anglais nous laissent fort
« tranquilles, car la saison ne leur permet pas d'approcher des
« côtes : dans la belle saison, ils venaient nous voir de temps
« en temps, mais nos batteries les faisaient rentrer en pleine
« mer. (12)

« Je ne puis t'assurer si nous devons passer ici tout l'hiver,
« parce que, dans notre état, on peut changer d'un moment à

« l'autre. Cependant, il ya grande apparence que nous resterons
« encore ; mais dans tous les cas, tu peux m'expédier du vin,
« parce que il me sera toujours facile, quand bien même nous
« partirions (ce que je ne crois pas), de faire retirer ce vin par
« un négociant, très honnête homme et très obligeant que je
« connais, et qui m'en ferait toucher l'argent. Je crois que tu
« peux l'envoyer dans ce moment-ci, pour qu'il arrive au mois
« de janvier.

« Il n'est que trop vrai qu'au premier janvier, nous serons à
« la solde de France ; mais je crois que nous aurons seulement
« un quart en sus de dédommagement. Un décret de l'Empereur
« promet même un quart aux compagnies de l'armée de Hollan-
« de qui, comme la mienne, sont détachées sur les côtes, mais
« jusqu'ici nous n'avons rien touché. J'ai encore de l'argent suf-
« fisamment ; nous ne faisons pas de grandes dépenses dans ces
« forteresses, et quoique tout y soit fort cher, nous y vivons
« assez économiquement. »

Middelharnis, le 27 décembre 1810. (13)

« Je n'ai reçu qu'avant-hier, mon cher Père, ta lettre du 8 cou-
« rant, car je suis dans un bourg séparé du monde entier, et je
« n'ai que de temps à autre des communications avec l'état-major
« et la compagnie. Si une lettre que j'ai écrite à ma mère il y a
« huit à dix jours lui est parvenue, tu sais que je suis comman-
« dant de place, mais je n'en suis pas mieux pour cela. Le bourg
« où je suis n'offre aucune ressource. Il n'est composé que de
« misérables pêcheurs qui ne vivent que du produit de leur pêche.
« Il y a quatre ou cinq maisons riches, entre autres celle du bail-
« li : mais ils n'aiment pas assez les Français pour leur faire des
« honnêtetés. J'en ai cependant été beaucoup mieux traité que
« mes prédécesseurs à ce poste, parce qu'ils m'ont trouvé plus
« affable, et que j'ai eu des égards pour les voyageurs que j'ai
« eu l'occasion de faire arrêter. Ces gens-là sont si prévenus con-
« tre nous qu'ils sont étonnés lorsqu'ils nous trouvent de la géné-
« rosité et de la douceur ; et bien souvent, leur conduite à notre
« égard nous force à n'être pas très polis envers eux. (14)

« Depuis près d'un mois que je suis à ce poste, je n'ai d'autre
« nourriture que celle de mes soldats, leur soupe, du pain de
« munition et des pommes de terre, quelquefois un morceau de
« bœuf que je fais griller, ou plutôt brûler sur le tuyau de mon
« poêle. Cependant, je suis fort gai, j'ai conservé une brillante
« santé, malgré l'air de ces îles auquel beaucoup de militaires
« n'ont pu résister ; et au moment où tu recevras cette lettre,

« j'aurai oublié ce mois assez désagréable, car j'aurai quitté mon
« triste séjour pour retourner, je crois, à La Haye.

« ...Tu parles fort à ton aise dans ton fauteuil des affaires
« d'un régiment ; tu me dis de faire en sorte d'obtenir le grade
« de lieutenant par mes intrigues et agissements. Tant que nous
« ne ferons pas une guerre plus active que celle que nous faisons
« ici, tout le mérite possible, je dis même la bienveillance du
« colonel, ne pourront de longtemps faire monter un officier en
« grade, du moins dans le même régiment. C'est l'ancienneté qui
« décide l'avancement, à moins qu'on ne soit en campagne, où
« le hasard favorise plus ou moins ; mais dans la position où nous
« sommes, un colonel ne s'exposerait pas à faire murmurer tout
« un corps d'officiers en faisant un passe-droit ; et dans le rang
« d'ancienneté, j'ai à peu près quinze ou seize sous-lieutenants à
« faire passer avant moi. Ainsi tu vois l'impossibilité de passer
« lieutenant, au moins de sitôt. »

Toujours Meddelharnis, le 17 janvier 1811.

« ...Je t'annonçais dans cette lettre que je devais quitter ce
« maudit village au commencement du mois de janvier ; mais
« à cette époque, le bras de mer qui nous sépare de la Hollande,
« large de trois lieues, s'est trouvé couvert de glaces énormes
« et il a été impossible aux troupes qui devaient nous relever
« de pénétrer dans cette île. Ainsi je me suis vu retenu encore
« pour quelque temps dans un bien triste séjour, et où j'étais
« fort mal. Mais, par bonheur pour moi, le bailli ou maire de ce
« bourg a paru se déridier à cette même époque, et comme si
« la révolution qui le rendait Français au premier janvier (16)
« agissait sur lui, il s'est mis à me faire des honnêtetés, ce qu'il
« n'avait fait à aucun militaire français. Il a un fils et une demoiselle
« qui m'ont prié de leur enseigner quelque peu la langue
« française, qu'ils parlaient fort mal, de sorte que mon introduction
« dans cette maison, qui est extrêmement riche, a rendu
« mon séjour moins désagréable et moins pénible.

« Cependant, il y a sept à huit jours qu'il a commencé à dégeler,
« la mer est maintenant assez libre, et d'un moment à l'autre
« je m'attends à être relevé. On dit que nous serons remplacés
« par des troupes hollandaises et que les trois bataillons du 18^e
« Régiment occuperont Leyde, La Haye et Rotterdam, qui sont
« trois grandes villes.

« ...On craint que les Hollandais ne se révoltent lorsqu'on
« voudra lever la conscription qui va peser sur leur tête. Voilà
« pourquoi, je crois, on veut nous faire occuper les villes. Il y a

« déjà eu quelques-unes de ces révoltes, mais lorsqu'ils voient
« des troupes, ils sont bientôt rentrés dans le devoir.

« ...Nous nous battons aussi quelquefois avec les Anglais,
« dans la belle saison, quand leurs vaisseaux pouvaient approcher
« des côtes. Je me porte aussi à merveille. »

La Haye, le 14 février 1811.

« Me voilà enfin rendu à La Haye depuis cinq jours. Je viens
« de passer deux mois dans le plus triste pays du monde et me
« voilà dans une des plus belles villes. Nous y resterons encore
« quelque temps suivant les apparences et l'ordre du régiment,
« à moins qu'il ne survienne quelque chose de nouveau.

« Le lendemain de mon retour dans cette ville, Mr le Capitaine
« Lacombe est arrivé au régiment et m'a apporté de vos nou-
« velles et de vos lettres... La dinde dont ma mère lui avait fait
« présent est arrivée ici en bon état et a été mangée chez le
« Colonel qui m'a fait l'honneur de m'inviter...

« Tu me demandes si on parle ici de la guerre avec la Rus-
« sie (17) ; on en parle peu, mais on la désire beaucoup, au
« moins les militaires. Nous désirons quitter la Hollande, car
« tout y est d'une cherté excessive.

« C'est en effet par un malentendu que le Colonel m'avait dit
« que le Général Ambert (18) était en Hollande. C'est un nommé
« Albert (19) qui commande maintenant l'île de Gorée (20) et
« qui est arrivé dans cette île pendant que nous y étions encore. »

La Haye, le 3 mars 1811.

« Je t'envoie, ma chère mère, l'étréenne dont je t'avais parlé ;
« tu ne t'es pas trompée en pensant que c'était mon portrait que
« j'avais voulu dire. Il y avait longtemps que j'avais dessein de
« te l'envoyer et il était déjà commencé quand je partis pour
« aller sur les côtes. Je me suis fait peindre avec l'uniforme de
« paix de notre régiment. Les personnes à qui j'ai fait voir ce
« portrait l'ont trouvé fort ressemblant, à cela près qu'on m'a
« fait les traits un peu trop marqués, ce qui me donne l'air un
« peu plus âgé. Mais les couleurs, qui sont encore fraîches, per-
« dront un peu de leur éclat et ce léger défaut s'effacera par ce
« moyen. Je ne t'envoie que la miniature pour éviter les frais de
« transport. Tu pourras faire faire à Toulouse ou à Paris un petit
« cadre, en donnant la mesure à un conducteur ; mais je t'observe
« que ce portrait est trop grand pour être mis dans un médaillon.

« Nous avons été passés en revue, il y a huit jours, par le

« Général Devilliers (21) et nous nous attendions fort à recevoir
« l'ordre de quitter la Hollande ; mais, à présent, il n'en est plus
« question. Cette revue est une mesure générale ordonnée par
« l'Empereur.

« Il arrive tous les jours de nouveaux dignitaires et les con-
« seillers d'Etat qui viennent les installer. De sorte qu'on nous
« fait prendre très souvent les armes et des rhumes. La Haye
« est le chef-lieu du département des Bouches-de-la-Meuse et c'est,
« de l'avis de tout le monde, la plus belle ville de la Hollande et
« de la France. »

Katwyk-op-Zee (22), le 16 avril 1811.

« Mon cher père, je reviens d'Amsterdam où j'avais été pour
« conduire cent conscrits du département de Maarland. J'ai été
« de retour à La Haye le 14 au soir et, le lendemain, on nous a
« fait partir pour les villages de Nordwyk et Katwyk. Je suis
« seul avec un détachement de trente hommes dans ce dernier
« bourg situé sur le bord de la mer, à trois lieues de La Haye
« et à une lieue de Leyden. Je me retrouve à peu près dans la
« position où j'étais à Middelharnis, avec cette différence que
« la saison où nous entrons va rendre l'air de la mer beaucoup
« plus fiévreux et plus malsain. Au reste, j'aimerais mieux souf-
« frir quelque temps de la fièvre à l'hôpital que de mourir d'en-
« nuï dans le village où je suis. Nous voyons tous les jours les
« vaisseaux anglais qui donnent de temps en temps des alertes,
« tirent quelques coups de canon et nous font passer la nuit
« sous les armes ; mais ils ne tentent jamais de débarquer. Nous
« faisons un service très ennuyeux, très fatigant et qui ne nous
« mène à rien. En vérité, si l'espoir de faire bientôt la guerre
« dans le nord ne me retenait, je demanderais au Ministre à être
« employé dans un régiment en activité en Espagne.

« Le jour de mon arrivée à Amsterdam, la populace de cette
« ville s'était soulevée et avait attaqué un officier du 56^e Régiment
« de Ligne qui conduisait, ainsi que moi, avec un détachement,
« un convoi de conscrits destiné pour un port de la Nord-Hollan-
« de (23). La garnison d'Amsterdam avait pris les armes et fait
« feu sur le peuple. Il n'y a eu que douze ou quinze personnes
« tuées ; deux ou trois soldats de la garnison ont aussi péri et
« plusieurs ont été blessés. Comme j'arrivais sur ces entrefaites,
« le Général Goullus (24), commandant de la ville, ne voulut pas
« me laisser entrer sans être escorté d'un piquet de cavaliers qu'il
« m'envoya de suite. Enfin j'en suis quitte pour les insultes de

« quelques femmes qui accompagnaient mon détachement en le
« comblant de bénédictions. Cette insurrection a éclaté principa-
« lement parmi les Juifs, mais le lendemain tout était rentré dans
« l'ordre. C'est une commission fort désagréable dont j'ai été
« chargé là ; tous les officiers de recrutement s'étant trouvés
« employés dans ce moment, et c'est ce qui est cause que j'ai
« tant tardé à répondre à ta lettre...

« On dit que nous allons camper dans le courant du mois
« de mai auprès de la ville d'Utrecht. Le service que nous faisons
« ici est aussi fatigant que celui que nous ferions en campagne ;
« seulement il ne rapporte ni la gloire, ni les avantages.

« Je te dirai franchement que depuis qu'on nous a réduits à
« la solde de France qui s'élève, toutes retenues faites, à 40 ou
« 41 florins de Hollande, à quoi on ajoute un louis d'indemnité
« (preuve qu'on en reconnaît l'insuffisance), je te dirai qu'il nous
« est très difficile de vivre. Le corps des officiers s'est réduit à
« une table très frugale, et cependant ceux qui n'ont aucun
« moyen de chez eux, sont accablés de dettes ; tout est ici d'une
« cherté excessive et les officiers qui sont sur la côte sont encore
« obligés à plus de dépenses que les autres, car ils sont dans
« des endroits dépourvus de tout.

« ...J'ai pris la liberté de recommander à Mr Carayon un
« jeune officier de la Garde Hollandaise en garnison à Versailles.
« J'ai fait connaissance de ses parents chez mon Colonel et il n'y
« a point d'honnêtetés que je n'ai reçues de cette aimable famille.
« La mère surtout, qui aime tendrement son fils, croit le retrou-
« ver en moi. Cette famille est de La Haye.

« Mr Pelleport a postulé, pour un de ses frères, militaire reti-
« ré, un entrepôt de tabac ; il m'a demandé si je ne connaissais
« personne pour faire appuyer sa pétition et je me suis engagé
« à écrire pour ce sujet à Mr de Rastignac (25). Ce serait assez
« plaisant si j'allais devenir protecteur de mon Colonel. »

La Haye, le 4 mai 1811.

« Je suis, Dieu merci, en fort bonne santé, malgré l'ennui qui
« m'assassine dans le maudit village que j'habite. J'aurais désiré
« avoir la fièvre pour aller à l'hôpital où je m'ennuierais moins,
« mais il n'y a pas moyen, et je jouis malgré moi de la santé la
« plus brillante. Vous avez dû voir dans ma dernière lettre du
« 18 ou 20 avril que la cause de mon silence a été le voyage que
« j'ai été obligé de faire à Amsterdam pour conduire des cons-
« crits. Je n'aurais pas été sans écrire si je n'en avais été empê-

« ché par des obstacles. Je reçus l'ordre de partir dans l'espace
« d'une heure...

« Les habitants du bourg de Katwyk, où je suis commandant,
« se sont aussi révoltés lors de la levée de la conscription. Comme
« ils étaient de la conscription maritime, on les prenait jusqu'à
« l'âge de 49 ans. Le Préfet fut obligé de venir avec des troupes
« dans ce bourg qui est peuplé de 3 000 habitants ; et je vis le
« moment où il allait m'ordonner de tirer sur eux. Tu dois pen-
« ser que je n'y suis pas fort agréablement.

« Il paraît que nous avons la guerre : le Colonel vient de rece-
« voir l'ordre de former deux bataillons, l'un de grenadiers (26)
« et l'autre de voltigeurs (27) qui se tiendront prêts à entrer en
« campagne. Je suis venu dans ce moment-ci à La Haye pour lui
« demander à être placé dans l'un d'eux. Je ne sais s'il me l'ac-
« cordera, mais dans tous les cas j'écrirai au Ministre et à Mr
« de Rastignac.

« Si je suis placé dans un de ces bataillons, je puis partir
« d'un jour à l'autre pour l'Allemagne. »

La Haye, le 19 mai 1811.

« Vous attendez peut-être avec impatience que je donne des
« nouvelles de notre départ que j'ai annoncé dans ma dernière
« lettre comme devant être très prochain. Je ne puis encore, dans
« ce moment, rien dire de positif, mais nous attendons de rece-
« voir l'ordre d'un jour à l'autre.

« Les deux bataillons d'élite que le Ministre a demandés sont
« organisés et j'ai été placé aux voltigeurs, quoique je sois trop
« grand pour ce corps. Il n'y avait point de place aux grenadiers
« et j'ai préféré entrer aux voltigeurs que de ne pas partir. Le
« Colonel désirerait bien commander ces deux bataillons ; nous
« le désirons tous aussi. Je ne sais si nos vœux seront satisfaits.

« J'ai tiré sur Mr Caryon pour 600 francs à l'ordre de Mr
« Haagen. J'espère que mon père ne le trouvera pas mauvais.
« J'ai besoin de cette somme pour m'équiper en pantalon de
« route d'été et en chaussures, et pour ne pas entrer en campa-
« gne entièrement dépourvu d'argent. Si le Colonel vient nous
« commander, je m'adresserai à lui en cas de besoin : je prie
« même mon père de lui écrire à ce sujet.

« Je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis, je crois,
« proposé par le Colonel pour passer lieutenant. Si mon père a
« occasion d'écrire à Mr de Rastignac, qu'il le prie d'appuyer sa
« demande au Ministre. Je me propose moi-même de lui écrire,

« car j'ai reçu une de ses lettres : je lui en parlerai adroitement, « mais comme je n'ai pas encore beaucoup mérité de la patrie, « je dois être discret et je crois qu'il vaut mieux que cette « demande vienne de mon père que de moi. Au reste, les propo- « sitions du Colonel sont rarement refusées, et ce n'est que le « retard qui est à craindre. »

La Haye, le 15 juin 1811.

« Nous avons toujours ordre de nous tenir prêts à partir, mais « nous n'avons pas encore d'ordre de départ, ce qui nous sur- « prend d'autant plus que nous avons cru au premier moment « que nous aurions à peine le temps de faire nos portemanteaux. « J'ai même annoncé à Mr de Rastignac que nous allions entrer « en campagne.

« Je crois que je vais entrer dans une compagnie de grena- « diers (28). En attendant, écrivez-moi toujours à Mr Boudous- « quié, officier au 18^e, sans désigner ni la compagnie, ni le grade. »

La Haye, le 16 juillet 1811.

« ...Jé ne sais si de mon côté je dois t'avouer que je viens de « passer huit jours à l'hôpital (29) pour une transpiration arrêtée « et une fièvre assez violente. J'ai balancé à t'en instruire, pen- « sant que tu t'exagérerais ce que je puis avoir souffert. Mais « c'est pour te faire voir qu'on ne meurt pas toutes les fois qu'on « est malade dans un hôpital. J'aurais pu me faire traiter en « ville ; le Colonel m'a offert ce dont je pourrais avoir besoin et « m'a témoigné beaucoup d'intérêt. J'ai préféré entrer à l'hôpital « pour ma commodité et pour l'économie. Enfin me voilà parfai- « tement rétabli. Il y a huit à dix jours que j'y suis et j'espère « en sortir demain ou après-demain.

« Il paraît que les affaires ont changé et que notre départ, « que nous avons cru si prochain, est bien différé, si même il « doit avoir lieu. On vient même de renvoyer sur la côte les com- « pagnies d'élite destinées à partir, et si je n'étais à l'hôpital, je « serais dans un village nommé Loosdune, à une lieue de La Haye. « Cependant on recommence à parler de guerre avec la Russie « et nous espérons encore. C'est ce qui fait que je n'ose me livrer « au doux espoir de voir mon père à La Haye, quelque désir que « j'en eusse. »

Amersfoort, le 12 août 1811.

« Je t'écris, ma chère mère, d'Amersfoort (30), près d'Utrecht, « où nous sommes cantonnés depuis trois jours. Nous sommes « partis le 5 de La Haye : on disait d'abord que nous allions cam- « per dans une plaine qui est auprès de cette ville, mais nous ne « camperons point, et même de toutes les apparences, nous ne « resterons pas ici longtemps. On réunit auprès d'Utrecht toutes « les troupes qui sont en Hollande et le Maréchal Oudinot, duc « de Reggio (31), doit, dit-on, venir en prendre le commande- « ment. On l'attend tous les jours et je pense que son arrivée « sera le signal du départ. Nous ne savons où nous irons, mais « ce sera sans doute en Allemagne ou en Prusse pour renforcer « les troupes qui s'y trouvent.

« Quand je suis parti de La Haye, j'étais en parfaite conva- « lescence et la route m'a fait du bien ; cependant, je sens l'im- « possibilité de me bien rétablir dans ce pays-ci, et si nous y « restons encore et que ma permission de convalescence arrive, « j'en profiterai. Mais si nous allons en Allemagne, j'espère beau- « coup de ce changement de climat et je ne ferai point le voyage « de France ; je vous épargnerai cette dépense, à moins que je « n'en sente le besoin. J'ai adopté l'usage des gilets de molleton « sur la peau, ce qui contribue beaucoup à me maintenir en bon- « ne santé. Permet-moi de te dire que j'ai conçu quelque crainte « sur la tienne et celle de mon père : j'ai été étonné de ne pas « recevoir de réponse aux deux lettres que je vous ai écrites « pendant que j'étais à l'hôpital. Peut-être notre départ de La « Haye est-il cause de ce retard, peut-être étiez-vous à la campa- « gne. N'importe, ce silence me chagrine beaucoup.

« Sur une vingtaine de promotions qu'on attendait pour le « régiment, il n'en est arrivé que dix ou douze. Je me trouve « maintenant un des plus anciens sous-lieutenants et j'ai l'espoir « de passer lieutenant aux premières promotions si le peu de « service que j'ai ne me nuit pas aux yeux du Ministre ou de « l'Empereur. Je vous annonce avec plaisir que j'ai été placé à « la première compagnie de grenadiers, qui offre plus d'avantages « et où on fait un service moins pénible que dans les autres, « surtout en route.

« Je ne manquerai pas de te donner avis si nous faisons quel- « que mouvement. Adresse ta lettre à Amersfoort. C'est, je crois, « le département de l'Ems Occidental. »

Amersfoort, le 24 août 1811.

« Je vois avec bien de la peine, mon cher père, par ta dernière
« lettre, que ma maladie vous a causé beaucoup plus d'inquié-
« tude qu'elle n'aurait dû le faire, puisque je me trouve mainte-
« nant en bonne santé, que j'ai entièrement repris mon service
« et que j'ai même fait la route de La Haye à Amersfoort à
« pied (32) sans être nullement incommodé. Ce que je dis sem-
« ble peut-être difficile à accorder avec la demande que mon
« Colonel a faite au Ministre d'un congé de convalescence, deman-
« de qui ferait penser en effet que j'ai éprouvé une maladie grave.
« Le fait est que je puis maintenant me passer d'aller en France,
« et que cependant cette demande n'a pas été faite mal à propos.
« Dès le premier jour de ma convalescence, le Colonel vint me
« voir, amenant avec lui le Chirurgien-Major du régiment. Celui-ci
« m'assura que je ne pouvais sans danger retourner dans les îles
« de Worm (33) et Gorée, dont le mauvais air avait été cause de
« ma maladie. Cependant, ma compagnie était retournée à Gorée
« depuis le premier juillet, et ma convalescence finie, j'étais obli-
« gé d'aller la rejoindre sous peine d'occasionner des plaintes
« et de faire jaser les mauvaises langues du régiment (car nous
« avons aussi de mauvaises langues). Alors le Colonel me proposa
« lui-même de faire un voyage en France, me conseillant d'aller
« à Paris où je serais à portée de m'instruire aux bureaux de la
« Guerre si le régiment faisait quelque mouvement et de le rejoind-
« dre promptement. Le Chirurgien-Major fut de cet avis, disant
« qu'un changement d'air serait le plus simple moyen de me réta-
« blir entièrement ; et moi j'adoptais cette idée avec d'autant
« plus de plaisir que ce voyage me promettait mon rétablisse-
« ment, le plaisir de te voir et l'avantage de ne pas retourner dans
« l'île de Gorée. Mais sur ces entrefaites, l'ordre du départ est
« venu et a rendu tous ces projets inutiles, puisque nous sommes
« maintenant dans un pays sain. Plusieurs raisons d'ailleurs me
« détournent de faire un voyage à Cahors ; tu ne doutes pas du
« plaisir que j'aurais à vous revoir, mais cette entrevue d'un
« moment ne ferait que me préparer des regrets plus violents ;
« ensuite, j'arriverais en parfaite santé, et pense au mauvais effet
« que produirait mon apparition dans notre ville ; enfin nous
« nous attendons d'un jour à l'autre à passer la revue de l'Empe-
« reur dont on nous a annoncé le voyage en Hollande (34). Il don-
« nera de l'avancement au régiment, peut-être y serai-je compris
« et mon absence suffirait pour m'en exclure, car dans ces cas-
« là, les absents ont toujours tort. Je sais que si j'étais malade,

« il vaudrait mieux sacrifier mon avancement au rétablissement
« de ma santé, mais je te jure que je suis à présent très bien
« portant.

« Nous avons été passés en revue, mercredi 21, par le Maré-
« chal Oudinot : c'est lui qui a annoncé l'arrivée de l'Empereur.
« On dit qu'un détachement de la Garde est déjà arrivé à La
« Haye. »

Zeist, le 5 septembre 1811.

« Je suis, dans ce moment-ci, ma chère mère, en garnison dans
« un village qui passe pour le plus beau de l'Europe : c'est le
« village de Zeist (35), situé à une lieue d'Utrecht. C'est le plus
« agréable séjour qu'il soit possible de voir, il n'est guère com-
« posé que de châteaux et de maisons de plaisance, et situé dans
« une plaine, au milieu d'un bois magnifique. Tout y respire le
« luxe. Il est habité par une secte en grande partie, secte qu'on
« appelle les Frères Moraves (36). Ce sont des gens très indus-
« trieux : ils occupent un corps de maisons rangées symétrique-
« ment de manière que leur masse présente la forme de deux
« grands palais, où on trouve des magasins qui rappellent par
« leur richesse le Palais-Royal de Paris. C'est vraiment un endroit
« extrêmement curieux : aussi y voit-on toujours un grand con-
« cours d'étrangers, attirés par la curiosité et par leur commer-
« ce ; c'est aussi le rendez-vous du beau monde d'Utrecht. Je
« suis logé dans un très beau château, chez des gens fort riches
« et où il y a toujours brillante société. Il y a bien de la diffé-
« rence de cet endroit à Katwyk et à Gorée.

« Malgré le désir que j'aurai de vous voir, je ne viendrai pas
« à Cahors, puisque je me porte bien à présent. On nous annonce
« d'ailleurs l'arrivée prochaine de l'Empereur qui nous passera
« en revue, et mon absence au corps pourrait me nuire. Je suis
« bien rétabli et je me porte bien : je me couvre beaucoup et
« on m'a interdit l'usage de la bière, de sorte que je me ruine
« pour faire usage du vin qui est horriblement cher dans ce
« pays-ci.

« Je suis maintenant bien sûrement proposé pour passer lieu-
« tenant. Il y a même des sous-lieutenants qui viennent après
« moi pour l'ancienneté qui sont proposés. Ainsi on ne peut, sans
« déroger à l'usage me refuser de l'avancement. Je ne sais si mon
« peu de service ne me nuira pas.

« Nous sommes ici comme l'oiseau sur la branche : nous
« attendons d'un moment à l'autre à recevoir l'ordre de partir
« pour l'Allemagne. On regarde même l'arrivée de l'Empereur

« comme incertaine ; et dans le cas où il vienne, on croit fort
« qu'il nous donnera lui-même l'ordre du départ. Certainement,
« je ferai la route et je crois même qu'elle me fera du bien. Je
« te préviendrai si nous faisons quelque mouvement : adressez
« toujours vos lettres à Amersfoort où est notre état-major et
« où on laissera l'itinéraire du régiment si nous partons. »

Amersfoort, le 25 septembre 1811.

« Nous partons après-demain pour Utrecht, où nous devons
« être passés en revue par l'Empereur, qui y est attendu le 30
« du courant. (37)

« Je dois te faire part de plusieurs particularités. J'ai dîné
« hier chez mon Colonel ; après le dîner, il m'a pris en particu-
« lier et nous avons eu ensemble une longue conversation où il
« m'a prouvé qu'il prend à moi un véritable intérêt. Nous avons
« un peu bu, ce qui facilitait l'expansion du cœur, et il m'a parlé
« comme un ami, ce qui est bien rare dans un colonel. Il y a
« longtemps, m'a-t-il dit, que je vous ai proposé pour lieutenant.
« Je vous présenterai à l'Empereur et je ferai mon possible pour
« vous faire avancer à ce grade, auquel votre ancienneté vous
« donne droit de prétendre. Mais je crains bien que votre âge
« et votre peu de service n'empêchent l'Empereur de vous nom-
« mer. (38)

« Dans huit jours au plus tard, je pourrai te rendre compte
« de cette revue. Ce qu'il y a de certain c'est que l'Empereur fera
« beaucoup d'officiers et que si je ne suis pas avancé, je verrai
« passer devant moi d'anciens sous-officiers, actuellement sous-
« lieutenants moins anciens que moi et à qui j'ai commandé.
« Cela est cruel, mais si cela a lieu, je suis dans la ferme réso-
« lution de demander au Ministre à être employé dans un régi-
« ment en activité en Espagne (39) avec le grade de lieutenant
« qui, je crois, alors, ne peut m'être refusé. Mon Colonel voudra
« bien, je pense, apostiller ma demande. Tu ferais de vains efforts
« pour me détourner de cette résolution : je suis irrévocablement
« fixé. Tout, d'ailleurs, doit me porter à faire cette démarche :
« d'abord mon amour-propre qui souffrirait un peu de me voir
« commandé par des Messieurs qui savent à peine lire et à qui
« j'ai commandé moi-même ; ensuite ma santé qui est toujours
« chancelante dans ce maudit pays (où il paraît que nous devons
« rester), et enfin mon état, mon avancement qui exigent que je
« fasse la guerre. Tant que j'aurai aucune campagne, je n'aurai
« aucun titre à faire valoir.

« Si j'étais fait lieutenant et que nous entrassions en campagne, je suis bien sûr que j'attraperai le grade de capitaine.
« Mais nous avons cru fermement pendant quelque temps que nous allions faire la guerre et maintenant ces Messieurs paraissent persuadés du contraire. Il y en a même qui prétendent que nous allons retourner sur la côte. J'ai juré de ne plus faire ce service vraiment ignoble. Si nous ne partons pas après la revue de l'Empereur pour l'Allemagne, permets-moi de venir te rejoindre à Paris, puisque je présume que tu y seras à cette époque. Mon Colonel a reçu avant-hier ma permission de convalescence : elle est de deux mois. Il m'a fort engagé à en profiter après la revue, car j'ai encore de temps en temps quelques accès d'asthme qui ne passeront, je crois, jamais, tant que je resterai dans ce scélérat de pays. »

La Haye, le 25 janvier 1812.

« Ma chère mère, j'aurais plutôt répondu à la lettre de mon père si je n'avais voulu laisser confirmer une nouvelle qui courait de notre départ de la Hollande. J'ai voulu pouvoir vous l'annoncer avec certitude. Maintenant, l'ordre est donné, et il est bien sûr que nous partons d'ici le 3 février. Notre destination est pour Dusseldorf, dans le duché de Berg (40), où nous devons recevoir de nouveaux ordres, car bien certainement nous ne demeurerons pas là ; on croit même que nous recevons en route une nouvelle destination. Je suis extrêmement satisfait de quitter ce pays où je ne me portais pas bien et où un plus long séjour aurait fini par être funeste à ma santé. Mon père a l'air de croire dans sa lettre que mon rhume ou catarrhe, ou asthme (car je ne sais ce que c'est) se fait aisément oublier. Je t'assure que si j'avais resté en Hollande encore une autre année, ce rhume aurait fini par attaquer ma poitrine. J'ai tout fait pour en guérir et il me tracasse toujours. Je passe quelquefois huit jours sans rien ressentir ; mais le temps vient de changer, je sors, et quoique très couvert, je suis obligé de rentrer chez moi haletant, respirant avec une difficulté affreuse, et souffrant jusqu'à déchirer de rage mes mouchoirs avec mes dents. Cependant, ce qui est fort étonnant, cela ne m'a pas du tout maigri ; lorsque je ne souffre pas, je me porte à merveille et ma figure annonce la santé. On m'assure même que ce n'est pas un asthme, puisque les accès ne sont pas réglés, preuve que c'est le climat qui influe sur mes poumons, et que je me porterai bien dans un autre pays : et nous allons dans un pays fort sain, en Allemagne...

« Nous allons, je crois, être commandés par le général Legrand
« qu'on estime beaucoup... » (41)

Nimègue, le 9 février 1812.

« Nous voilà en route pour Dusseldorf, ma chère mère, et j'ai
« reçu ce matin ta lettre du 25 janvier en arrivant à Nimègue.
« A mesure qu'on s'éloigne des côtes de la Hollande, l'air s'épure,
« et c'est ce que j'éprouve de manière très sensible.

« Depuis que nous avons quitté la province d'Utrecht et que
« nous sommes entrés dans la Gueldre, mes poumons se sont
« dégagés et je respire maintenant librement : il me semble que
« ma poitrine est dégagée d'un poids énorme. En vérité, l'effet
« que ce climat produisait sur moi est tout à fait singulier, mais
« non pas rare, car je ne suis pas le seul sur qui il l'a produit,
« quoique personne au régiment n'en ait peut-être été plus incom-
« modé que moi. Nous voilà, Dieu merci, dès à présent dans un
« pays sain et où j'espère me bien porter. Ainsi, je t'en conjure
« de n'avoir aucune crainte sur ma santé, puisque l'air de la Hol-
« lande n'a pu influencer sur mes poumons, c'est une preuve que
« je jouis d'un bon tempérament et que je m'accoutumerai sans
« peine à tous les autres climats. Si nous partons pour la Prusse
« ou le nord de l'Allemagne, nous avons devant nous la perspec-
« tive d'une belle saison ; aussi je me sens rempli d'ardeur et de
« zèle, et je vais travailler sans relâche à mon avancement. Si
« nous faisons la guerre, et nous devons la faire, je désire que
« ce soit tout de suite, parce qu'elle sera plutôt finie et que j'au-
« rai plutôt le plaisir de vous revoir...

« Je sais maintenant que mon Colonel n'a pas mis à mon
« avancement tout le zèle qu'il m'avait promis d'y mettre ; mais
« cet avancement arrivera quand il pourra, je suis fatigué de
« me casser la tête. »

NOTES

1. - Ce n'est donc pas Napoléon qui a inauguré les déplacements de populations, ni les annexions. Dès le 1^{er} octobre 1795, Merlin de Douai et Carnot firent voter l'annexion de la Belgique.
2. - DAENDELS (Hermann, William) avait pris parti en 1787 pour les patriotes hollandais : leur défaite l'obligea à se réfugier en France. Il rendit ensuite des services à l'armée française pendant la campagne des Pays-Bas (1794-1795). Entré au service de la République Batave, il participa à la tête d'une division aux opérations contre les Anglo-Russes. En 1806, il passa au service du roi de Hollande. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur des possessions hollandaises dans les Indes Orientales. A son retour, il prend part à la campagne de Russie en 1812. Enfin, chargé d'aller prendre possession de la Guinée restituée à la Hollande, il y meurt à Saint-Georges de la Mirna en 1818.

3. - Rutger-Jan de SCHIMMELPENNINCK était avocat à Amsterdam lorsqu'il prit part au mouvement libéral de 1785 à 1787. Après l'invasion française, il se rallie à la République Batave qu'il va représenter à Paris, puis à Londres. Il se retire des affaires à la suite de la rupture franco-anglaise, mais est de nouveau envoyé à Paris, où il gagne la confiance de Napoléon. Nommé par lui Grand Pensionnaire de la République Batave réorganisée (1805), il reçoit le titre de comte lors de la transformation de ladite république en Royaume au profit de Louis Bonaparte, mais démissionne. Il fera encore partie de la Première Chambre après la restauration de 1815.
4. - Carl-Hendrick VERHUELL avait quitté la marine à la chute de la monarchie de Nassau (1790). Il reprit du service en 1803 avec le grade de contre-amiral. Il prépara un débarquement en Angleterre et résista aux amiraux anglais Smith et Keith en 1805. Le roi Louis le nomma maréchal puis ambassadeur à Paris (1807). De retour en Hollande, il repoussa les Anglais à l'île de Walcheren et reçut le titre de comte de Sevenaar. Napoléon le fit entrer au Corps Législatif en 1811. Il résistera avec opiniâtreté à l'insurrection de 1813 et se fera naturaliser Français en 1814. Assiégé dans la place du Helder, il ne consentira à se rendre qu'après l'abdication de Napoléon. En 1819, il rentrera à la Chambre des Pairs, où il défendra les droits des protestants. On a prétendu que Verhuell était le père du futur Napoléon III.
5. - LOUIS BONAPARTE. — En arrivant en Hollande, son premier souci avait été de convaincre ses nouveaux sujets qu'il était devenu Hollandais : il apprit la langue et favorisa toutes les activités nationales. Napoléon avait exigé l'entrée en vigueur immédiate de son Code alors que Louis aurait préféré procéder par étapes, en adaptant certains articles aux exigences particulières du pays. La question des redevances fit aussi partie des marchandages incessants. Napoléon se fâcha, mais Louis ne cessa de louver, bien décidé à ne pas tenir ses promesses.
6. - En mars 1810, Louis dut signer un traité enlevant pratiquement toute indépendance aux Hollandais, et cédant à l'Empire une bonne partie de la Hollande du Sud. Ce territoire fut organisé en départements, le 24 avril 1810 : Bouches-de-l'Escaut (Middelbourg) avec la Zélande, Bouches-du-Rhin (Bois-le-Duc) avec le Brabant néerlandais.
7. - Cette campagne est celle qui vit les victoires d'Essling et de Wagram contre l'Autriche (juin-juillet 1809).
8. - Le shako n'était en 1804 porté que par l'infanterie légère. Il est adopté par la ligne à la suite du décret du 25 février 1806. Le remplacement des anciens chapeaux de feutre ne se fera d'ailleurs que très progressivement. Quant aux plaques qui ornent les shakos, elles sont d'une incroyable diversité de formes et d'ornements.
9. - Les questions d'argent et d'avancement (comme en témoignent les lettres suivantes) reviennent sans cesse dans les lettres de soldats. Les soldes n'étaient versés que très irrégulièrement.
10. - ELLEVORT-SHUYS ou HELLEVOETSLUIS, dans le sud de la Hollande, est située sur le Haringliet, un des bras du delta de la Meuse et du Rhin.
11. - A cette époque de l'Empire, ceux qui partent ne sont pas toujours aussi contents. L'Empereur a de plus en plus besoin de soldats, les appels anticipés ou rétroactifs se multiplient. Les hommes mariés étant exempts de service, à partir de 1809, le nombre de mariages augmentera de cinquante pour cent. Certains iront même jusqu'à se faire arracher les dents de devant pour ne pas être incorporés (cette mutilation ne leur permettait plus de déchirer la cartouche avec les dents).
12. - Il ne faut pas oublier que le débarquement des Anglais à Walcheren date de quelques mois seulement (juillet 1809).
13. - MIDDELHARNIS, petite ville dans l'île d'Overflaken (bouches de la Meuse).
14. - Effectivement, les relations entre Français et Hollandais n'étaient pas bonnes. L'ingérence continue du gouvernement français dans les affaires hollandaises depuis 1794 n'en était pas la seule cause. Il y avait d'abord la vieille opposition historique entre les Provinces-Unies et la France royale, mais aussi l'antagonisme des protestants qui n'avaient pas oublié les persé-

cutions religieuses dont avaient été victimes les protestants français après la révocation de l'Edit de Nantes. Par ailleurs, les catholiques, assez nombreux dans les provinces du sud, avaient été indignés par la conduite de l'Empereur envers le Pape. Enfin, le Blocus Continental avait asphyxié le commerce hollandais et les mesures d'assainissement financier avaient abouti à une banqueroute partielle, ce dont la bourgeoisie des grandes villes avait gardé une indicible rancœur.

15. - Voir note 29.
16. - Un Sénatus-consulte du 13 décembre 1810 avait divisé en départements les territoires annexés. La Hollande, ajoutée à l'Empire en juillet, était de ce nombre, avec l'Allemagne du Nord et le Valais. Aux départements de la Hollande du Sud s'ajoutaient les départements suivants : Bouches-de-la-Meuse (La Haye), Zuiderzée (Amsterdam), Yssel-Supérieur (Arnheim), Bouches-de-l'Yssel (Zwolle), Frise (Leewarden), Ems-Occidental (Croningue).
17. - Depuis l'entrevue d'Erfurt (27 septembre 1808), les relations entre Napoléon et le Tsar Alexandre n'avaient cessé de se détériorer lentement. La question polonaise, l'échec des projets matrimoniaux de Napoléon avec la sœur d'Alexandre avaient déjà agri les rapports entre les deux souverains. Le refus du Tsar d'appliquer le Blocus Continental fit déborder le vase.
18. - Général AMBERT (Jean-Jacques), 1761-1851. Ancien volontaire de la Marine, il avait été commandant du 2^e Bataillon des Volontaires du Lot, ce qui explique l'intérêt du jeune sous-lieutenant. Ambert avait été nommé général de division en 1793 et fera les campagnes de la Révolution et de l'Empire, surtout aux colonies. Son nom est inscrit sur la face nord de l'Arc de Triomphe.
19. - Général ALBERT (Joseph-Jean-Baptiste). Il était alors général de brigade. Lorsqu'il était simple capitaine en 1795, il avait reçu du Directoire un sabre et des pistolets d'honneur en venant présenter les drapeaux pris aux Espagnols dans les années II et III. Nommé baron de l'Empire en 1810, général de division en 1812, son nom est également inscrit sur l'Arc de Triomphe (face Est). Il sera blessé au passage de la Bérézina (il l'avait déjà été à Eylau) et commandera une division pendant la Campagne de France.
20. - GOREE. — Il s'agit probablement de la région de Goerree, à l'extrémité de l'île d'Overflaken, où se trouve Meddelharnis, un des précédents postes de notre militaire.
21. - Le général DEVILLIERS (Claude-Germain) fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Général de brigade, baron de l'Empire, il sera nommé Lieutenant-Général et vicomte sous la Restauration.
22. - KATWIJK-am-SEE se trouve sur le Vieux-Rhin, à l'endroit où il se perd dans la Mer du Nord. L'auteur des lettres situe très bien la localité, au nord-est de La Haye, à l'ouest de Leyde. La ville de NORDWIJK, dont il est question un peu plus loin, est un peu plus au nord sur le littoral.
23. - Conscrits. — Du fait de l'annexion de la Hollande, le pays se trouvait soumis à la conscription. Celle-ci fut très mal accueillie et, dès 1810, la Hollande est le territoire où l'on compte le plus de réfractaires, proportionnellement à la population. Les soulèvements seront fréquents dans les villages lorsque les gendarmes viendront arrêter les réfractaires.
Le décret du 3 février 1811 avait ordonné en particulier la levée de la classe 1808 dans les départements de la Hollande : cette levée n'apporta que 3 000 hommes. D'ailleurs, Napoléon écrivit le 19 mai 1811 à Lebrun, duc de Plaisance, qui avait été envoyé comme Lieutenant-Général : « La manière dont les choses marchent à Amsterdam et à Rotterdam est funeste. Les séditieux restent impunis et il faudra du sang et du canon pour les soumettre plus tard ».
24. - Le général François GOULLUS, général de brigade, participa à toutes les campagnes de 1792 à 1811. Blessé successivement au Quesnoy, à Memmingen et à Gravia, il sera fait baron d'Empire en août 1811.
25. - La famille de CHAPT de RASTIGNAC est une vieille famille du Périgord qui a fourni de nombreux militaires et ecclésiastiques.
26. - Primitivement, les Grenadiers étaient des fantassins chargés de lancer des

grenades. A partir du Consulat et de l'Empire, ils constitueront des unités d'élite, formées d'hommes de haute taille, taille encore augmentée par le port de l'ourson (qu'ils appelaient « l'oursin »), garni d'un plumet écarlate et d'une plaque de cuivre gravée d'une grenade enflammée.

En 1791, il y en avait une compagnie par bataillon, mais ensuite on vit apparaître des bataillons, des régiments et même une division de grenadiers (les grenadiers d'Oudinot).

A l'inverse des voltigeurs, les grenadiers combattaient en ligne. La Garde Impériale, en 1813, comptera deux régiments de Grenadiers à pied, commandés par Friant et par Roguet. Il y avait aussi des Grenadiers à cheval, dès la constitution de la Garde des Consuls.

27. - Les Voltigeurs sont nés avec l'Empire (décret du 20 septembre 1804). Ils formaient des compagnies d'élite qui recevaient de bons soldats dont la petite taille interdisait l'entrée aux Grenadiers. Ils devaient être lestes et « porteurs de moustaches ». Leur rôle était plutôt de combattre en tirailleurs et, dans certains cas, d'appuyer la cavalerie, transportés en croupe. D'où la nécessité de les exercer à la voltige, et leur nom.

La Garde Impériale comptera, en 1813, 13 régiments de Voltigeurs.

28. - Le jeune officier n'a pas l'air très fixé sur son affectation. Dans sa lettre du 19 mai, il annonçait qu'il avait été placé aux voltigeurs.
29. - Le climat des îles de la Hollande du Sud était particulièrement malsain. La mortalité à certaines saisons était de soixante-dix pour cent parmi les troupes qui y tenaient garnison. On peut rappeler que lors du débarquement anglais à Walcheren, les pertes dues à la maladie avaient obligé le corps expéditionnaire à rembarquer.

S'il en était besoin, on pourrait citer ce passage d'une lettre d'un autre soldat, cantonné en Hollande en mars 1810 : « Je vous dirai que nous avons « eu de la misère dans l'île de la Zélande. J'ai été à l'hôpital le 23 décembre « et j'en suis sorti le 20 février... » (Pierre Champion, soldat au 46^e Régiment). Enfin, citons le lieutenant Chevalier, des Chasseurs à cheval de la Garde : « Nous vinmes à Alkmaar, jolie petite ville comme Amsterdam, aussi « riche, mais plus petite. Comme tant d'autres, j'avais attrapé une mauvaise « fièvre et fus obligé de me mettre au lit en arrivant. Je fis chauffer du « bon vin avec du sucre ; cela me fit suer et me fit du bien... »

30. - AMERSFOORT, ville à l'est d'Utrecht, sur l'Eem, tributaire du Zuyderzee.
31. - OUDINOT était devenu duc de Reggio, le 14 avril 1810, après avoir été fait maréchal après Wagram. Il avait reçu une dotation de 36 000 francs de rente payable par les Hollandais. Il avait été chargé par Napoléon de maintenir l'ordre dans le pays. Sentant vaine toute résistance, les Hollandais restèrent calmes et Oudinot n'eut pas à sévir. Il eut le mérite de maintenir une stricte discipline dans les troupes d'occupation. Après sa restauration, le Prince d'Orange tiendra à remercier Oudinot de son attitude.

Le maréchal quittera la Hollande en novembre 1811.

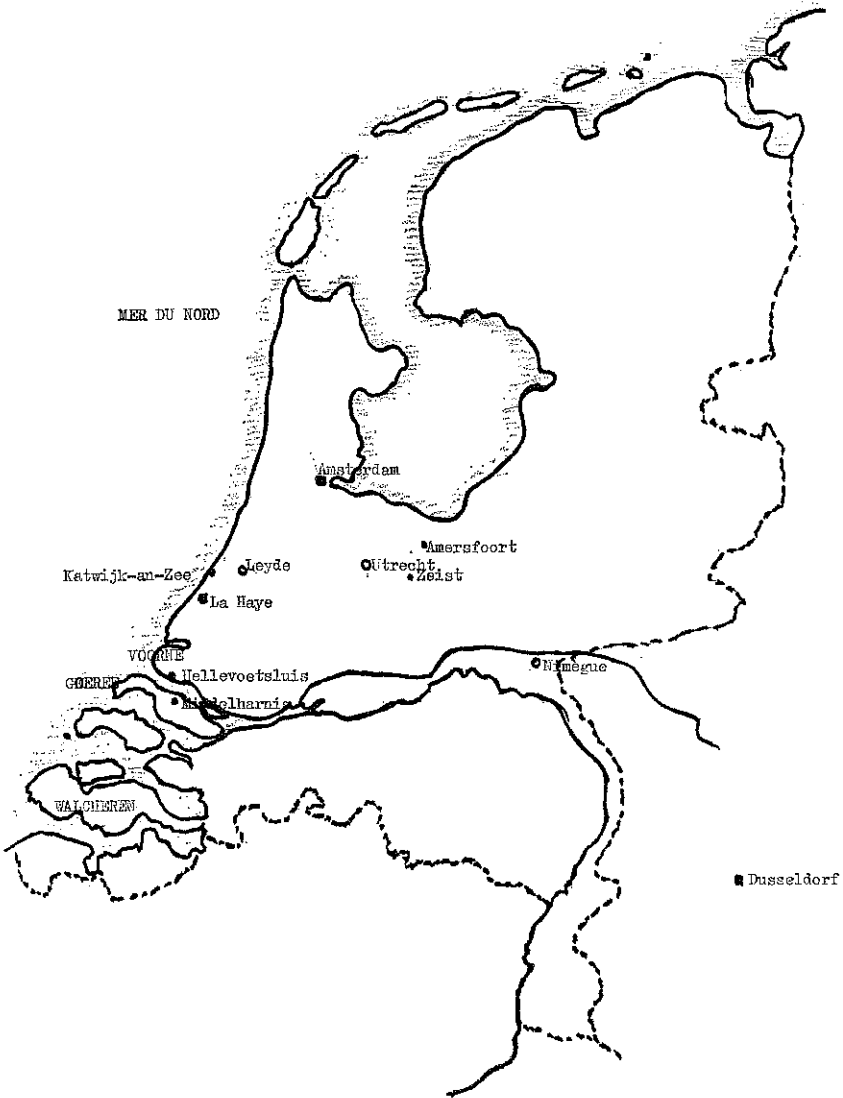
32. - 60 km environ.
33. - Voorne.
34. - En octobre 1811, Napoléon se rendra effectivement en Hollande et, malgré les annexions, Amsterdam lui réservera un accueil chaleureux.
35. - ZEIST, à l'est d'Utrecht.

36. - Les Frères Moraves constituaient une secte religieuse qui était née en Bohême, parmi les Hussites, vers le milieu du XV^e siècle. Ne reconnaissant pas les dogmes ecclésiastiques, ils s'en tenaient uniquement aux textes des Evangiles et pratiquaient une sorte de communisme avant la lettre. Persécutés et bannis de Bohême, ils émigrèrent en Moravie, puis en Pologne. Il en reste encore des noyaux en Tchécoslovaquie, en Hollande et en Amérique.

La comtesse de Boigne, qui visita Zeist en 1804, n'eut pas des Frères Moraves une aussi bonne impression que notre jeune officier : « Je trouvai « que ces frères si heureux dans le conte de Madame de Genlis, dont « ma mémoire gardait un souvenir d'enfance, avaient l'air pâles, tristes et « ennuyés. J'achetai quelques babioles, et il s'éleva une querelle entre eux. « L'un affirmait que les objets de son travail avaient une supériorité que

- « l'autre lui contestait. Je partis peu édifiée... »
37. - Napoléon arrivera le 30 septembre à Anvers, où il sera rejoint par Marie-Louise. Il sera le 6 octobre à Utrecht et le 9 à Amsterdam.
38. - Les questions d'avancement reviennent souvent dans les lettres du jeune sous-lieutenant, comme dans celles de bien d'autres soldats. Quelquefois même, elles occasionnent de sérieux déboires, comme en témoigne ce passage de la lettre d'un jeune sous-lieutenant, en date du 24 mai 1805 : « Il « m'arrive une affaire extrêmement désagréable, comme en témoigne ce passage de la lettre d'un jeune sous-lieutenant, en date du 24 mai 1805 : « Il « fus reçu sous-lieutenant à la tête de la compagnie, unique en son genre. Je « dernier, par ordre du ministre de la Guerre... Aujourd'hui, après six mois « dont (sic) je n'ai pas cessé de porter l'épaulette et de commander la compagnie pendant quatre mois, en l'absence de Messieurs les Officiers qui « furent au couronnement. On me mande des bureaux de la Guerre que le « travail qui avait été présenté à l'Empereur, afin qu'il confirmât ma nomination, a été égaré ; on fut alors obligé d'en faire un second. Dans l'intervalle, vint une loi qui portait que Sa Majesté se réservait seule le droit « de nommer aux emplois d'officier, et qu'on eût à lui présenter que des « candidats qui eussent servi quatre ans comme sous-officier. L'Empereur « ayant demandé si j'avais fait mon temps, quand on lui présenta le second « travail, lui ayant répondu que non, il ne confirma pas ma nomination. « Je suis donc obligé de mettre bas l'épaulette, chose qui ne s'est jamais « vue ; de plus, de rendre six mois d'appointements comme officier, et mille « francs que le conseil d'administration me fit d'avances pour subvenir aux « frais de mon équipement qui sont énormes... »
39. - Depuis le début de 1808, la mésaventure espagnole a commencé. En janvier 1812, Napoléon réunit la Catalogne à l'Empire, mais Wellington est à Ciudad-Rodrigo.
40. - Le duché de Berg était un état d'Allemagne, sur la rive droite du Rhin ; sa capitale était Dusseldorf. Cédé à Napoléon en 1806, cet état devint un grand-duché et fut attribué à Murat. Il comprenait quatre départements : Rhin, Sieg, Roer et Ems. Il revint à la Prusse après les traités de Vienne en 1815.
41. - Claude-Just-Alexandre LEGRAND avait déjà un glorieux passé militaire. Général de division en 1799, il décida du gain de la bataille de Hohenlinden, se distingua à Austerlitz, Eylau, Essling et Wagram. Comte de l'Empire en 1808, il remplacera Gouvion-Saint-Cyr à la tête du 2^e Corps et sera grièvement blessé au passage de la Bérézina. Il mourra des suites de ses blessures en janvier 1815. Son nom est inscrit sur la face Est de l'Arc de Triomphe.

PAYS-BAS



II. - ALLEMAGNE

Au moment où débute la carrière politique de Napoléon, l'Allemagne, qui compte environ trente millions d'habitants, n'existe pas comme entité nationale. Bismarck lui-même, dans ses « Pensées et Souvenirs », le dira : « Jusqu'à ce qu'éclate la Révolution Française, on ne trouve pas trace d'une tendance nationale allemande. »

L'Allemagne était un tissu enchevêtré d'états de grandeurs et de caractères différents.

La Révolution et Napoléon surtout ont été les premiers artisans de l'unité allemande. La proclamation de l'Empire Allemand dans une ville française, à Versailles en 1871, sera d'une logique cruelle et humiliante.

*
**

La Rhénanie avait été conquise dès le début de la Révolution et, le 4 novembre 1797, les territoires de la rive gauche du Rhin avaient été organisés en départements : Sarre avec Trêves, Mont-Tonnerre avec Mayence, Rhin-et-Moselle avec Coblenz, Roer avec Aix-la-Chapelle.

De ce fait, cette région va bénéficier très tôt de certaines réformes essentielles : vente des biens seigneuriaux et ecclésiastiques, partage des biens communaux, etc. Rapidement, le niveau de vie rural s'élèvera et on assistera également à une poussée démographique remarquable. L'aménagement du Rhin, l'action de certains préfets (tel l'ancien conventionnel Jean-Bon-Saint-André à Mayence) contribueront à l'essor économique de cette région.

Cela peut expliquer le fait que, jusqu'à la dernière minute, il n'y aura, dans ces territoires, aucun mouvement séditionnel, aucun soulèvement à signaler, malgré l'effervescence des Allemands de la rive droite du Rhin.

Hormis ces départements annexés, l'Allemagne se présentait donc sous la forme d'une mosaïque de petits états, gravitant dans

l'orbite d'états plus importants : l'Autriche, bien sûr, coiffant un Saint Empire Romain Germanique vermoulu ; la Prusse, vivant encore sur le prestige de Frédéric-le-Grand ; et la Bavière, troisième état en importance.

Enfin, certains états jouissaient d'une certaine considération : Bade, Westphalie, Wurtemberg, Saxe, Hesse-Darmstadt. Ce seront les plus intéressés par les modifications territoriales qui vont intervenir.

Rappelons, pour terminer, que le Hanovre avait vu son souverain élevé au trône d'Angleterre en 1714 et que se trouvait alors établie une union particulière entre ces deux pays.

Sous l'impulsion de Napoléon, la carte de l'Allemagne va être complètement remaniée à plusieurs reprises. Sans entrer dans trop de détails, il faut cependant marquer les actes essentiels de cette transformation.

1°) Le 24 mars 1803, la Diète Germanique de Ratisbonne adopte un Recez, largement inspiré par Napoléon (utilisant les services de Dalberg, archevêque de Mayence). 112 petits états sont supprimés, toutes les principautés ecclésiastiques (sauf Mayence, dont l'archevêché est d'ailleurs transféré à Ratisbonne depuis février), 45 villes libres sur 51 (sauf Hambourg, Brême, Lubeck, Francfort, Augsbourg et Nourtemberg), 18 universités et tous les couvents sont sécularisés.

— La Prusse reçoit Paderborn, Hildesheim, Erfurt, une partie de Munster ;

— La Bavière obtint Wurzburg, Bamberg, les villes libres du Danube, Freising et une partie de Passau ;

— Bade obtient Manheim, Heidelberg, les territoires épiscopaux de la rive droite du Rhin ;

— Le Wurtemberg s'agrandit de la Souabe et le Hanovre d'Osnabruck ;

— L'Autriche doit se contenter de Brixen, Trente et l'autre partie de Passau ;

— Le duc de Modène garde le Brisgau et le grand-duc de Toscane, Salzbourg. Wurtemberg, Bade et Hesse-Cassel deviennent des électorats, ce qui donne la majorité aux électeurs protestants et fait perdre la succession impériale à l'Autriche.

2°) Ces modifications ne sont d'ailleurs que provisoires. Dès mai 1803, Mortier entre en Hanovre et fait capituler l'armée hanovrienne à Altenbourg, le 4 juillet.

Après un voyage à Cologne, Mayence et Coblenz, où il reçoit partout le même accueil enthousiaste, Napoléon traite avec les

états de Bade, de Wurtemberg et de Bavière : les souverains de ces deux derniers états prennent le titre de roi.

Enfin, malgré des tractations avec le Tsar, la Prusse signe à Potsdam avec Napoléon un traité aux termes duquel elle reçoit le Hanovre. Elle cède Neuchatel, mais aussi Bayreuth et Ansbach que Napoléon donne à la Bavière en échange de Berg et de Clèves (15 décembre 1805).

Les manipulations ne sont pas finies pour autant. Fort de sa victoire d'Austerlitz (2 décembre 1805), Napoléon impose à l'Autriche le traité de Presbourg :

— La Bavière s'agrandit du Vorarlberg, du Tyrol, de Brixen, Passau, Trente et Augsbourg ;

— Le Grand Duché de Bade reçoit le Brisgau et l'Orthenau ;

— La Souabe autrichienne et Constance reviennent au Wurtemberg ;

— Maigre compensation, l'Autriche reçoit Salzbourg, dont l'électeur est transféré à Wurtzbourg, rétrocédé par la Bavière.

Napoléon, dont on connaît l'esprit de famille, consolide ses alliances politiques par des mariages : Eugène de Beauharnais épousera Augusta, la fille du roi de Bavière ; Stéphanie de Beauharnais, le prince Charles de Bade, et Jérôme Bonaparte, la princesse Catherine de Wurtemberg. Enfin, le Grand Duché de Berg et de Clèves sera créé de toutes pièces pour son beau-frère Murat.

3° Le 12 juillet 1806 est créée la Confédération du Rhin (Rheinbund), formée par 16 princes allemands. La capitale en est Francfort et le Prince-Primat, le fidèle Dalberg. Napoléon en est le « Protecteur ». Cette Confédération se lie à la France par un traité d'alliance offensive et défensive, en s'engageant à fournir un contingent annuel de 65 000 hommes.

L'Electeur de Saxe, qui lui aussi deviendra roi, entre en décembre dans la Confédération, ainsi que le Grand Duc de Wurtzbourg et les ducs de Thuringe (Weimar et Gotha).

Talleyrand suggère à la Prusse de réunir les états allemands du nord dans une confédération analogue dont Frédéric-Guillaume deviendrait l'Empereur. Berlin retiendra l'idée, mais pour beaucoup plus tard.

François II renonce au titre d'Empereur d'Allemagne : c'est la fin du Saint-Empire Romain Germanique, que tout le monde avait à peu près oublié (août 1806).

4° Après avoir signé le premier traité de Tilsitt avec la Russie, vaincue à Eylau et à Friedland, Napoléon impose des conditions draconiennes à la Prusse, écrasée à Iéna et à Auerstaedt.

La Prusse cède tous ses territoires à l'ouest de l'Elbe et toutes ses provinces polonaises : elle ne garde que le Brandebourg, la Silésie, la Poméranie et la Prusse proprement dite. Dantzig devient ville libre et Bialystock est donné à la Russie.

Dans ces conditions d'abaissement, naîtra tout d'abord un espoir de revanche, puis un véritable sentiment de nationalisme germanique, exalté par des intellectuels comme Fichte dans ses « Discours à la Nation Allemande », préparé politiquement par Stein, militairement par Scharnhorst, bien souvent malgré la pusillanimité de Frédéric-Guillaume. Moins d'un an après Tilsitt, la première société secrète nationaliste, le Tügenbund, est constituée à Kœnigsberg.

En attendant, Napoléon forme, pour son frère Jérôme, le royaume de Westphalie comprenant une partie du Hanovre, une partie des territoires pris à la Prusse à l'ouest de l'Elbe, le Brunswick et le Hesse-Cassel (août 1807).

Malgré les réticences de son souverain, Stein élabore des plans d'insurrection nationale allemande (1808). De fait, l'Allemagne du Nord s'agite, mais seul le Tyrol se soulève : c'est un soulèvement de type populaire, un peu analogue à la guerilla espagnole, et conduite par Andréas Hofer.

5°) L'Autriche, qui a repris les armes et a été battue derechef à Eckmühl (22 avril 1809), à Essling (22 mai) et enfin à Wagram (6 juillet), est contrainte de signer la paix à Vienne (14 octobre) :

— La Galicie est partagée entre les Varsoviens (Cracovie, Lubec) et les Russes (Tarnopol) ;

— Salzbourg et le quartier de l'Inn reviennent à la Bavière ;

— L'Empire Français s'octroie Raguse, Fiume, Trieste, la Croatie, la Carniole avec Laybach, une partie de la Carinthie avec Villach. Jointes à la Dalmatie, ces territoires formeront le gouvernement général de l'Illyrie.

Enfin, le 14 janvier 1810, le reste du Hanovre est réuni au royaume de Westphalie.

En décembre de cette même année, Napoléon annonce au Sénat sa volonté de porter les frontières de l'Empire jusqu'à Lubec, pour mettre un terme à la contrebande anglaise outre-Rhin. Parmi les territoires qui vont être annexés : les villes hanséatiques, Lauenbourg, Salm, Arenberg, le nord de la Westphalie, la république du Valais, mais aussi l'Oldenbourg dont le duc est le beau-frère du Tsar Alexandre.

6°) Le 13 décembre est promulgué le sénatus-consulte des « Cent Trente Départements » organisant administrativement les

territoires qui viennent d'être annexés.

Ainsi, entre novembre 1797 et décembre 1810, l'Allemagne a été soumise à six grands remaniements, morcelages, regroupements, annexions. Les Napoléonides ont été apanagés. Les armées, avec leur cortège de ruines, de rapines, ont traversé le pays en tous sens. Les populations ont subi des contributions de guerre énormes ; mais plus encore, elles ont ressenti l'humiliation d'être abaissées au niveau de marchandises que l'on négocie, déplace ou qu'on s'approprie au gré de la fortune des armes.

Rien d'étonnant à ce que Davout, commandant en chef de l'armée d'Allemagne, et le roi Jérôme signalent, en décembre 1811, l'état d'esprit menaçant du peuple allemand. Napoléon aura tort de ne pas attacher de crédit à ces avis.

C'est à ce moment que le sous-lieutenant Boudousquié pénètre en Allemagne avec la Grande-Armée.

Le 20 février 1812.

« Ne sois pas surpris, mon cher Père, si je ne sais pas le nom
« de l'endroit d'où je t'écris : je t'assure que je ne sais pas moi-
« même où je suis. Je n'ai nulle envie de demander le nom, et
« quand je l'écrirais, tu n'en serais pas plus avancé. Tout ce
« que je puis te dire de mon séjour, c'est qu'après avoir couru
« une bonne partie de la journée par monts et par vaux, dans
« des chemins de traverse et dans la boue jusqu'aux genoux,
« nous sommes arrivés le 1^{er} bataillon du régiment, dans un
« bourg parfaitement semblable à Catus (1), désigné pour notre
« cantonnement. Mais comme il n'a pu contenir que 70 à 80 hom-
« mes, nous avons été presque tous détachés et, pour ma part,
« j'ai été envoyé avec 50 grenadiers dans un petit diminutif dudit
« bourg, que je pourrais comparer aux cinq ou six maisons
« qu'on trouve à main droite avant d'arriver à Catus, quand on
« a quitté la grand'route. Les soldats de mon détachement sont
« encore logés à un quart de lieue et une demi-lieue de mon domi-
« cile. Tu me crois sans doute malheureux : mais non ; le hasard
« m'a fait loger chez un gros Allemand qui m'a entouré, à mon
« arrivée, de verres et de bouteilles de toutes dimensions. Il m'a
« grisé, mais je le lui ai bien rendu, et le voilà qui ronfle sur un
« fauteuil, après avoir furieusement babillé. C'est à la suite de
« cette scène que je t'écris, ainsi tu ne dois pas t'étonner si ma
« lettre annonce un peu de bonne humeur...

« Le voyage m'a fait beaucoup de bien ; je me porte à présent
« parfaitement bien. Mais je te répète, parce que tu as l'air de

« n'y avoir pas ajouté foi, j'ai souffert en Hollande tout ce qu'il
« est possible de souffrir. L'air est ici très pur et les eaux saines.
« Ceux qui t'ont dit que c'était un très beau pays ne t'en ont point
« imposé : je n'en ai jamais vu de plus fertile et d'un aspect aussi
« pittoresque, et aussi varié. La bonhomie de ses habitants (2)
« contraste parfaitement avec l'inhospitalité des Hollandais, et
« quoique ce pays n'ait pas l'air de richesse et d'aisance qui en
« impose encore en Hollande, je le préférerais mille fois. Il paraît
« que notre compatriote Murat (3) y était assez aimé : plusieurs
« personnes m'en ont parlé avec plaisir.

« Nous sommes arrivés le 14 à Dusseldorf ; nous l'avons quitté
« ce matin pour faire place au 4^e régiment de ligne. Nous atten-
« dons encore un régiment de Croates et un de Portugais qui
« doivent faire la division avec nous et la 93^e. Ces régiments vont
« arriver incessamment et l'on s'attend à partir dès les premiers
« jours de mars. Le général qui commande la division se nomme
« Razout (4), et notre général de brigade Compère (5). Ainsi je
« n'aurai pas l'avantage d'être sous les ordres de Mr Ambert,
« ce que j'aurais bien désiré. Tu m'en parles beaucoup : je ne sais
« s'il ne serait pas entré dans tes projets de me voir son aide de
« camp. Si cela est, je te dirai franchement, mais entre nous,
« que pour mon avancement et pour mon agrément, je ne me
« soucie nullement d'être aide de camp d'un général de brigade, et
« surtout (je puis le dire entre nous) d'un général de brigade
« disgrâcié : je resterais dix ans dans le même grade...

« Nous faisons partie du corps d'armée du Maréchal Ney (6)
« et non du Maréchal Oudinot, comme nous l'avions cru d'abord.
« J'avais envie d'écrire à Mr Carayon pour le prier de tenir la
« promesse qu'il me fit de me recommander à ce maréchal, mais,
« réflexion faite, je crois que je n'en ferai rien... Je me suis con-
« vaincu que l'avancement n'est souvent que l'effet des caprices
« du hasard, surtout en campagne : un officier qui a le malheur
« d'être blessé et de rester dans un hôpital a le désagrément de
« se voir frustré de l'avancement qui lui est dû légitimement par
« son ancienneté. Pourquoi ? Parce qu'il est absent et qu'il faut
« des hommes présents. Mille particularités semblables prouvent
« que celui qui avance le plus en campagne est celui qui a le plus
« de bonheur et non le plus de mérite, pas même le plus de cou-
« rage. Je puis, avec la protection du maréchal, n'avoir aucun
« avancement, comme il est aussi possible que j'avance beaucoup
« sans aucune protection. Ainsi, si j'ai du bonheur, tant mieux
« pour moi, je ne me plaindrai pas du sort. Et si je suis rebuté
« par la fortune, je m'en consolerais avec Figaro, en ayant l'air

« de supposer qu'il n'y a que les sots qui parviennent. Ce qu'il
« y a de certain c'est que j'entrerai en campagne rempli d'ardeur
« et de zèle, et que je suis satisfait quand je pense que je vais
« acquérir des titres à l'estime et à la considération.

« Ecrivez-moi : Mr B., Officier au 1^{er} Bataillon du 18^e Régiment
de Ligne, Division du Général Razout, Corps d'Armée du Maré-
chal Ney, Duché de Berg. »

A Hesse-Cassel, Westphalie (7), le 6 mars 1812.

« Nous voilà en route depuis huit jours, ma chère mère, et
« nous sommes partis si précipitamment que je n'ai pas eu le
« temps de vous l'annoncer. Nous avons ordre de nous rendre à
« Leipzig, où nous trouverons sans doute le maréchal Ney qui
« doit nous commander, et où nous recevrons une nouvelle desti-
« nation. Ne sois pas en peine de ma santé, je me porte parfai-
« tement bien et la route, au lieu de m'incommoder, m'a fait du
« bien, quoique je la fasse toujours à pied. Dieu merci, nous
« entrons dans la belle saison et je voyage avec beaucoup de
« plaisir.

« Adieu, ma chère mère, je suis pressé. Je ne t'écris que pour
« te donner de mes nouvelles et t'annoncer notre départ. Ecrivez-
« moi à Leipzig... »

Leipzig (8), le 25 mars 1812.

« Nous ne sommes arrivés qu'aujourd'hui dans cette ville,
« mon cher père, parce qu'on nous a fait séjourner quelque
« temps dans Mulhausen et aux environs d'Erfurt, à cause des
« troupes qui nous croisaient, allant à Magdebourg... Il paraît
« que nous resterons ici quelques jours ou du moins dans les
« environs de Leipzig. Vous pouvez m'y adresser vos lettres, ou
« bien à l'adresse que j'ai déjà donnée : Corps d'armée du Maré-
« chal Ney, Armée d'Allemagne ou d'Océan. (?)

« Vous me demanderez si la route ne m'a pas incommodé et
« comment je me porte. Sans vouloir vous alarmer, je veux vous
« dire la vérité : ce qu'on avait cru d'abord n'être qu'un catarrhe
« ou un gros rhume est réellement un asthme. J'ai le poumon
« très faible et je souffre parfois prodigieusement de la respira-
« tion. Mais à cela près, je me porte à merveille et cela me garan-
« tit peut-être de beaucoup d'autres maladies que la marche ou
« la fatigue peuvent occasionner. Pendant notre voyage qui a duré
« 25 ou 26 jours, je n'ai eu, à la vérité, que trois ou quatre jours
« de souffrances, mais du martyre le plus affreux. Cependant

« cela ne m'a pas empêché de suivre le régiment, même à pied,
« et ces accès n'ont duré qu'un jour, ce qui me fait espérer que
« cela pouvait passer. J'ai remarqué d'ailleurs que je ne souffrirai
« que par le mauvais temps ; et la saison dans laquelle nous
« allons entrer me sera beaucoup plus favorable. Enfin cela ne
« m'empêchera pas de suivre, et, eussé-je cent fois plus de dou-
« leurs, il y va de mon honneur. Cela ne m'empêchera pas de
« continuer la campagne...

« Sans doute nous ne séjournerons pas très longtemps ici.
« Demain le Maréchal Ney doit nous passer en revue. Peut-être
« saurons-nous quelque chose de nouveau...

« P.S. — Je viens de recevoir à l'instant une lettre de ma
« mère du 29 février, adressée à Dusseldorf. J'apprends avec
« plaisir que le procès du moulin est gagné... Quant au procès
« de mon avancement, j'ignore s'il réussira aussi bien, malgré
« les démarches de Mr de Rastignac. Je n'en ai encore rien su,
« sinon que le Ministre s'est plaint à notre Colonel qu'il lui pro-
« posait de trop jeunes officiers, quoique nous ayons pour nous
« l'ancienneté de grade qui a, jusqu'ici, seule décidé de l'avan-
« cement. Voilà le désagrément de servir dans une arme où le
« Ministre sait bien que tout espèce d'instruction est inutile. »

A Sternberg, le 18 avril 1812.

« Nous sommes dans ce moment sur les frontières de la Polo-
« gne, à dix ou douze lieues de Francfort, au-delà de l'Oder. Mais
« je ne crois pas que nous y séjournions longtemps, car nous
« attendons à chaque instant l'ordre de départ. On croit que nous
« serons dirigés sur Varsovie. On dit, et tu m'as marqué toi-
« même, que la misère est grande en France. Je ne crois pas
« cependant qu'on y soit aussi malheureux que dans ce pays. De
« pauvres paysans sont obligés de loger et de nourrir jusqu'à 25
« et 30 soldats par jour ; et ces paysans ont été ruinés et incen-
« diés dans la dernière campagne. Beaucoup ont déserté leur
« maison (9). Cela fait frémir, mais je ne m'étendrai pas davan-
« tage sur ce sujet. J'éviterai même de te parler des malheurs
« que la guerre entraîne, tu peux t'en faire une idée. Priez le Ciel
« d'éloigner ce fléau du pays que vous habitez.

« J'ai reçu, à mon arrivée à Francfort, où j'ai rejoint le régi-
« ment, ta lettre du 28 mars : elle est même parvenue en moins
« de temps que je ne l'aurais cru. La poste de l'armée est établie
« à Mayence et correspond avec chaque corps d'armée : ainsi je
« crois que nous recevrons encore les lettres assez exactement.
« Mais lorsque la guerre sera engagée, il pourra y avoir plus de

« difficultés, parce que alors les derrières sont quelquefois occupés par l'ennemi et la correspondance interceptée.

« Tu me témoignes ton étonnement de ce que je n'ai pas encore parlé de ma promotion au grade de lieutenant. Je suis encore dans la même incertitude : je n'en ai rien su que par vos lettres. Peut-être cette promotion n'a-t-elle pas eu lieu, peut-être tarde-t-on à expédier les brevets. Peut-être même que l'Empereur aura refusé d'approuver le travail qu'on lui a présenté, parce qu'il s'attend à passer son armée en revue et à nommer lui-même les officiers.

« Richard est bien heureux d'être nommé dans un état-major : il ne supportera point la millième partie de la misère et des privations qu'il aurait eu à supporter dans un régiment, et il fera la guerre bien plus agréablement.

« Mr Bonet vient d'être nommé secrétaire particulier du Grand Ecuyer de l'Empereur (10) et il se dispose à suivre l'armée. C'est un jeune homme rempli de mérite et qui fera sans doute son chemin...

« Je me porte bien. Voilà bientôt un mois que je n'ai point souffert de l'asthme. Peut-être cela se dissipera tout à fait. Ne soyez pas en peine de moi : j'ai déjà vu assez de misère pour ne pas craindre celle qui est à venir. J'espère que cela finira un jour et que j'aurai enfin le bonheur de vous revoir et de vous serrer dans mes bras... Ecrivez-moi toujours : Corps du Maréchal Ney, Grande Armée... »

NOTES

1. - CATUS : petite localité à 15 km de Cahors.
2. - Les rapports de la population et des soldats dans cette partie de l'Allemagne n'étaient pas mauvais : dans certains endroits, ils étaient même cordiaux.
3. - MURAT était en effet natif de La Bastide dans le Lot, à quelque 20 km de Gourdon. On se rappelle que, depuis 1806, Murat était souverain des grands duchés de Berg et de Clèves, avec Dusseldorf pour capitale. Il s'occupa personnellement peu de ses états et en chargea nu autre Cadurcéen, Agar. Quand Murat fut appelé par Napoléon à monter sur le trône de Naples, l'Empereur fit administrer Berg et Clèves directement par Beugnot, auquel il ajoignit plus tard Roederer, avec la mission d'en faire une sorte d'état-pilote des autres états de la Confédération du Rhin.
4. - Le général Jean-Nicolas RAZOUT avait été nommé général de division en 1811, après avoir fait les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Il sera fait comte en 1813. Son nom est inscrit sur la face Sud de l'Arc de Triomphe.
5. - Le général de brigade Claude-Antoine COMPERE avait servi dans l'armée napolitaine dont il avait démissionné. Il sera tué à La Moskowa. Son nom

est gravé sur la face Ouest de l'Arc de Triomphe.

6. - Le Maréchal NEY, duc d'Elchingen, commandera le 3^e Corps de la Grande Armée pendant la campagne de Russie, où il immortalisera son nom, mais d'où il sortira moralement brisé.
7. - La Westphalie, qui jouxte les Pays-Bas, appartenait à la Hesse-Darmstadt. En 1807, Napoléon fit de ce pays un royaume en lui adjoignant les provinces prussiennes à l'ouest de l'Elbe, la Hesse, une partie du Hanovre et du Brunswick, groupant près de deux millions d'habitants. La capitale était Cassel. Jérôme Bonaparte, qui en avait été nommé le souverain, mena joyeuse vie à Cassel. Mais les commis de l'Empereur, Siméon, Jollivet, amorcèrent une réforme agraire, une réorganisation religieuse, imposèrent le Code Civil et la conscription, créèrent un réseau routier. Au milieu de l'apathie hostile de la population. Ce royaume éphémère s'effondrera après la défaite de Leipzig en 1813.
8. - Depuis le traité de Posén (11 décembre 1806), la Saxe était entrée dans la Confédération du Rhin. Le 24 février 1812, Napoléon avait en outre signé avec la Prusse une alliance, dont les clauses stipulaient le libre passage de la Grande Armée sur le territoire prussien, son approvisionnement et même la fourniture d'un corps de 20 000 hommes à l'ouverture des hostilités.
9. - Pendant toutes les guerres de l'Empire, les paysans d'Allemagne, de Pologne et d'Autriche ont nourri les troupes françaises : soit en moyenne, 300 000 hommes par jour pendant huit ans. Mais il est juste de reconnaître que les déprédations étaient le fait de toutes les troupes en campagne à cette époque. Les Prussiens ne se sont pas privés de ravager la Saxe avant Iéna. Aussi beaucoup de paysans préféraient abandonner leur maison et fuir avec leur bétail dans les forêts. Le pillage était érigé en un système, sans lequel d'ailleurs la Grande Armée n'aurait pu subsister. En 1812, les moyens de l'intendance étaient encore devenus plus précaires du fait de l'importance des effectifs et aussi du fait que les régions avaient déjà été traversées plusieurs fois par les armées des deux camps. Quelquefois des chefs énergiques essaient de mettre un terme aux exactions : Davout fera fusiller un soldat pour un poulet, Ney un autre pour une somme d'argent extorquée. Ces exemples n'auront que peu d'effet.
10. - Le Grand Ecuyer de l'Empereur était Armand-Augustin-Louis de Caulaincourt, duc de Vicence. Il était chargé de l'organisation de tous les voyages de l'Empereur et devait l'accompagner dans tous ses déplacements. Il avait été nommé ambassadeur à la cour de Russie en 1807 et avait su gagner l'amitié du Tsar Alexandre... en perdant du même coup la confiance de Napoléon. Il avait demandé son rappel en 1811, devant la faillite de l'alliance franco-russe et le peu de cas que l'on faisait à Paris de ses conseils de modération. Il retourna en Russie en 1812 pendant la fatale campagne et fut constamment aux côtés de l'Empereur. Il reviendra en France dans son traîneau et laissera de cette randonnée un récit fort intéressant dans ses Mémoires.

Son frère, le général de division Auguste-Jean de Caulaincourt sera tué par un boulet en chargeant, à la tête du 5^e Cuirassiers, devant la fameuse Grande Redoute de La Moskowa.

III. - POLOGNE

La Pologne a joué un rôle important dans la politique française : rôle indirect pendant les premières années de la Révolution, enjeu territorial sur l'échiquier de Napoléon ensuite.

La France révolutionnaire fut en effet sauvée du désastre par les dissensions de ses ennemis au sujet de la Pologne, et par le détournement d'une partie de leurs forces militaires vers les marches orientales de l'Europe. Depuis 1772, la Pologne, dans sa plus grande partie, vivait sous le protectorat russe, mais dès 1792, Catherine II ne cachait pas ses visées sur de nouveaux territoires polonais, ce qui ne manquait pas d'inquiéter la Prusse. Un second partage eut donc lieu au printemps 1793 : Thorn, Dantzig, Posen devinrent prussiens, l'Ukraine et la Russie blanche furent attribuées à la Russie. L'Autriche avait été oubliée.

En 1794, Kosciuszko, encouragé par les révolutionnaires français, déclencha un soulèvement, réprimé durement par Russes et Prussiens. Un troisième partage fut décidé entre la Russie et l'Autriche, excluant la Prusse. Celle-ci, informée, s'empressa de signer la paix avec la France à Bâle et réclama sa part du morceau. Elle reçut Varsovie ; l'Autriche, la Pologne du Sud avec Cracovie ; la Russie, le reste de la Lithuanie avec la Courlande. Stanislas II-Auguste, dernier roi de Pologne, abdiqua : son pays était rayé de la carte politique de l'Europe.

Dès 1797, les Polonais créèrent des légions au service de la France et ils ne cessèrent de prodiguer leur sang et leur héroïsme pendant toutes les guerres de l'Empire.

Napoléon, s'il partagea le « polonisme » de nombreux Français, aura rapidement une attitude plus réaliste vis-à-vis de la Pologne. Il vit, dans l'éventuelle résurrection d'une grande Pologne, un moyen de pression, de chantage envers le Tsar qui, de son côté, renchérissait auprès des Polonais pour obtenir, sinon leur concours, du moins leur passivité.

En janvier 1807, l'Empereur mit en place une administration

polonaise provisoire. Mais les Polonais attendaient une attitude plus engagée pour se compromettre ; et, de son côté, Napoléon attendait qu'ils s'engagent pour les soutenir. Le 13 février, une instruction indiquait : « Bertrand laissera entrevoir aux Prussiens que, quant à la Pologne, depuis que l'Empereur la connaît, il n'y attache plus aucun prix. » Et quelques jours plus tard : « Le principal service que peuvent me rendre les Polonais, c'est de contenir les Cosaques. »

Le Grand-Duché de Varsovie fut créé le 22 juillet 1807 : Napoléon sacrifiait à la toute fraîche alliance russe de Tilsitt la reconstitution d'un royaume de Pologne. Cet état « Varsovien » fut formé des provinces polonaises arrachées à la Prusse après Iéna. La souveraineté en fut confiée au roi de Saxe, et le nouvel état adhéra à la Confédération du Rhin.

Dans ce pays très féodal, il ne sera pas question des réformes appliquées dans le reste de l'Empire : pas de réforme agraire, pour ne pas mécontenter les nobles polonais qui servent dans la Grande Armée ; pas de sécularisation des biens considérables du clergé. La Pologne doit rester pour Napoléon un réservoir de soldats.

A Erfurt (septembre 1808), Napoléon déclara d'ailleurs à Alexandre qu'il ne songeait pas à reconstituer la Pologne. Toutefois, au traité de Vienne (1809), le Grand-Duché de Varsovie s'agrandit d'une grande partie de la Galicie avec Cracovie, Lublin, et s'accroît de 1 400 000 habitants. La Russie dut se contenter du cercle de Tarnopol, avec 400 000 habitants. Le Grand-Duché rassemblait ainsi toutes les provinces ethniquement polonaises de l'ancien royaume. Le Tsar en fut ulcéré, mais proposa, en février 1810, un traité par lequel Napoléon s'engageait à combattre toute velléité de résurrection de la Pologne. L'Empereur refusa de ratifier ce texte, déjà paraphé par Caulaincourt, son ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Aussi, en avril 1810, le Tsar offrit-il aux Polonais un plan de résurrection d'une Pologne unie à la Russie. Le 15 de ce même mois, le Code Civil était promulgué dans le Grand-Duché de Varsovie.

Le torchon brûlait entre les « amis » de Tilsitt. Alexandre rêvait plus que jamais de rétablir la Pologne à son profit. De son côté, Napoléon envoyait en mai 1812 l'abbé de Pradt à Varsovie, avec pour mission de réunir une Diète devant proclamer le rétablissement du royaume de Pologne. Ce fut chose faite, le 28 mai, par la voix du vieux prince Czatoryski. Mais l'envoyé de Napoléon trouva que les choses allaient trop loin et il prit la

décision de dissoudre la Diète. Cela doucha l'enthousiasme des Polonais qui, désormais, n'apporteront plus à Napoléon l'aide qu'il escomptait. (1)

C'est au cours de ce même mois de mai 1812 que le 3^e Corps de la Grande Armée pénètre en Pologne.

Aux environs de Posen, en Posnanie, le 13 mai 1812.

« Je m'aperçois que je suis resté longtemps sans donner de
« mes nouvelles, mais c'est un peu la faute de ce pays, car, bien
« souvent, nous n'avons pas de paille pour nous coucher ; à plus
« forte raison, nous n'avons pas de papier pour écrire.

« Nous venons de passer deux jours à Posen qui est une gran-
« de ville, mais nous n'avons pas eu un moment dont nous puis-
« sions disposer. Nous avons toujours été occupés à des revues.
« Nous voilà partis pour Thorn (2) où nous arriverons le 19 ou
« le 20 de ce mois : je vous écrirai à mon arrivée dans cette ville.

« Je me porte parfaitement bien : il y a bien longtemps que
« je ne m'étais si bien porté. Voilà près de deux mois que je n'ai
« pas souffert de l'asthme. Cependant, comme il est vrai que je
« suis réellement asthmatique, je dois m'attendre à souffrir de
« temps en temps ; mais il n'y a pas la moindre apparence que
« ma poitrine soit attaquée.

« J'ai vu Mr Froment à Francfort ; je le connaissais déjà, je
« l'avais vu à Paris pour la première fois et j'avais renoué connais-
« sance avec lui à Leipzig, où j'ai eu l'occasion de monter la garde
« chez le Maréchal. Il m'a dit qu'il me présenterait au Maréchal,
« mais nous attendons pour cela d'avoir des lettres de Mr Oyer
« ou de la Maréchale. (3)

« Rien de nouveau touchant ma promotion. Cependant, un
« de mes amis qui est à Paris, Benach de St Cyr, m'a écrit que
« Caviolle l'avait assuré que Mr de Rastignac lui avait dit que
« j'étais nommé. Voilà bien des on-dit : je ne sais qu'en penser.
« Peut-être le grand travail dont les bureaux sont surchargés
« est-il cause de ce retard. Peut-être aussi l'Empereur s'est-il
« réservé de faire lui-même les promotions, ce dont je serais
« fâché.

« Adieu, ma chère mère, je suis un peu pressé et un peu gêné,
« car nous sommes une quinzaine d'officiers logés dans la cham-
« bre où j'écris.

Après de Culm (4), sur la Vistule, le 31 mai 1812. (5)

« Ta lettre m'est parvenue avant-hier à Culm, ma chère mère,
« en même temps que mon brevet de lieutenant qui date seule-

« ment du 5 mai. Je suis fort heureux d'avoir été nommé avant la
« revue de l'Empereur, car il aurait peut-être encore fait des
« difficultés, s'étant maintenant imposé la loi de ne donner de
« l'avancement qu'à l'ancienneté de service et non à l'ancienneté
« de grade, comme c'était la règle...

« Dis à Madame J... que je ferai tout ce qu'il me sera possi-
« ble pour faire parvenir son billet à son frère : mais je crois
« que je pourrai pas de sitôt parce que la Lithuanie est occupée
« par les Russes (6), et les communications sont défendues. Et
« puis notre corps d'armée ne se dirige pas de ce côté, car on
« croit que nous allons partir demain ou après-demain pour
« Kœnigsberg. Mais quand nous nous serons emparés de ce pays
« et que la correspondance sera rétablie, je ne désespère pas de
« pouvoir m'acquitter de la commission.

« Nous sommes cantonnés sur les bords de la Vistule depuis
« cinq ou six jours. Je suis logé chez un baron, dont il faut que
« je te donne une idée. Sa maison n'a que le rez-de-chaussée,
« deux croisées de face, et trois chambres, y compris la cuisine :
« et cela habité par une nombreuse famille. Le baron, la baronne
« et sa fille sont couverts de haillons tout rapiécés, qu'un artisan
« malheureux n'oserait pas porter dans notre pays ; et plusieurs
« fois par jour, on rencontre la noble demoiselle occupée à tuer
« des poux derrière les granges et les écuries, qui sont en grand
« nombre. A table, on sert de sales aliments, qu'on ne voudrait
« pas recevoir dans une mauvaise auberge de France : point de
« serviettes, mais une nappe qui n'a pas été blanchie depuis trois
« mois (je n'exagère pas) ; un seul verre pour toute la famille
« et deux officiers, qui sommes ici logés, et un verre qu'on ne
« rince jamais. Cela n'empêche pas que nous soyons servis par
« sept ou huit domestiques, car ils ne coûtent rien ici, les paysans
« étant serfs, c'est-à-dire à peu près esclaves de leur seigneur.
« Ce baron est propriétaire d'un grand village, il a une centaine
« de chevaux, autant de bœufs : enfin, il est prodigieusement
« riche, a intendant et secrétaire, et tout cela pour mener le train
« de vie que tu vois. J'oubliais de te dire que le soir, quand il
« faut se coucher, on met de la paille et de mauvais lits et sales
« matelas dans une chambre et que nous couchons tous pêle-
« mêle dans la maison, le baron, la baronne, la fille, les inten-
« dants, les poules, les canards, les domestiques et nous. Cela
« est exactement vrai. Il faut convenir que, depuis que nous
« sommes en Pologne, je n'ai encore trouvé de baron aussi sale
« que celui-ci ; mais cependant, c'est, à peu de chose près, le
« genre de vie et la manière d'être de la plupart d'entre eux,

« quoique il s'en trouve, sur le nombre, qui ont voyagé, qui
« connaissent le monde et qui vivent noblement. (7)

« Le roi de Naples (8) vient d'arriver à Thorn : on tire le
« canon pour célébrer son arrivée... »

NOTES

1. - Le 3 février 1813, l'armée russe entrera à Varsovie, mettant fin au Grand Duché et aux espoirs des Polonais, qui devront se satisfaire de vagues promesses d'Alexandre, et n'opposant, dans l'immédiat, aucune résistance à la pénétration russe.

Dans une note sur la Russie, écrite à Sainte-Hélène, il ne servira à rien d'écrire : « Napoléon ne pouvait s'engager à ne pas rétablir le royaume « de Pologne » : cela lui paraissait une lâche ingratitude. Les Polonais avaient versé leur sang dans les rangs de l'armée française. Ils étaient nos frères « d'armes ». L'équivoque entre Napoléon et la Pologne est mal dissipée.

2. - THORN est le nom allemand de Torun, en Poméranie, sur la Vistule. C'est là que naquit Copernic.

3. - La Maréchale NEY, née Aglaé Auguier, était la fille de M^{me} Auguier qui avait donné maintes preuves d'attachement à la reine Marie-Antoinette. Elle avait demandé, en particulier, à l'accompagner lorsque la Reine fut envoyée à la prison du Temple ; ce qu'elle ne put obtenir. Elle avait également prêté à la Reine les 25 louis d'or qui lui furent confisqués lors de son transfert à la Conciergerie. M^{me} Auguier, arrêtée à son tour, se suicida. Elle avait une sœur, qui n'était autre que M^{me} Campan, et c'est dans le pensionnat de celle-ci que la future Maréchale Ney devint l'amie d'Hortense de Beauharnais.

4. - CULM ou Kulm, nom allemand de Chełmno.

5. - Napoléon était arrivé le 30 à Posen, où il avait reçu un accueil enthousiaste.

6. - La Lithuanie avait été presque totalement annexée par les Russes, lors du 3^e partage de la Pologne en 1795.

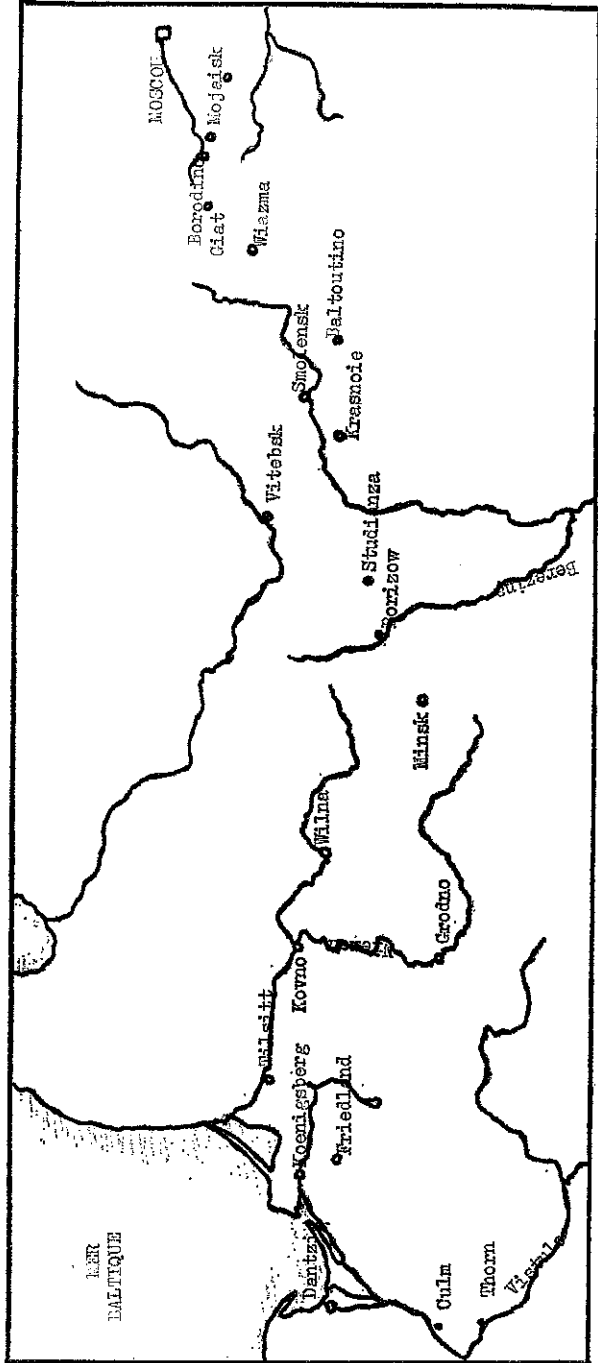
7. - Ces impressions trouvent confirmation dans les « Souvenirs du Lieutenant Chevalier » : « Les paysans polonais travaillent cinq jours de la semaine « pour le baron, et un jour pour eux... Ils sont esclaves et misérables, ils « logent dans de pauvres cabanes en bois, couvertes de paille ; ils sont « malpropres, laissent croître leur barbe et pendre leurs cheveux ; les fem- « mes ne sont pas soigneuses, elles laissent pendre leur gorge à volonté. « Leurs lits sont une planche, de la paille et, par-dessus, un pauvre lit de « plume ; les maîtres et servantes, femmes et enfants, tous couchent et « vivent pêle-mêle, mais partout la malpropreté et la misère... Il paraît que « pour être bon Polonais, il faut être bien malpropre : aussit, dit-on « sale « comme un Polonais ».

8. - MURAT, roi de Naples, avait quitté à contre-cœur son royaume pour suivre Napoléon qui l'avait nommé Grand-Maître de la Cavalerie Impériale.

Après avoir confié la régence à Caroline, tout en limitant ses attributions, Murat gagna Paris et se mit en route pour l'armée le 12 mai. Il va commander une masse de cavalerie telle qu'il n'en fut jamais réuni de semblable dans la main d'un seul homme : près de 50 000 cavaliers en quatre corps, Latour-Maubourg avec 12 régiments, Montbrun avec 13 régiments, Nansouty avec 13 régiments, etc. Il malmènera durement et imprudemment cette magnifique cavalerie mais jouera un rôle important à La Moskowa.

Napoléon, après la désastreuse retraite, lui confiera le commandement de l'armée avant de regagner Paris. L'inertie et les erreurs de Murat finiront de désagréger cette armée, qu'il quittera à son tour pour rejoindre Naples, après avoir passé le commandement à Eugène de Beauharnais.

RUSSIE



IV. - RUSSIE

La Grande Armée va donc pénétrer dans l'immense Russie, où va se nouer son destin.

Notre jeune lieutenant, qui a vu enfin ses soucis d'avancement résolus, va lui aussi suivre l'étoile de son Empereur. Mais ses lettres se font plus rares : le courrier devient difficile, au fur et à mesure que s'étirent les lignes de communication, au demeurant peu sûres. Des tiers donneront de ses nouvelles : le secrétaire du duc de Vicence (Caulaincourt), des banquiers, des amis polonais ou russes. Il est parfois difficile de retrouver les localités, d'où sont datées les lettres, l'orthographe russe étant facilement déformée. Mais tout cela importe peu à la véracité des témoignages.

Avant de suivre la Grande Armée au-delà du Niémen, il ne semble pas inutile de rappeler sommairement les raisons de cette campagne de Russie qui, avec la guerre d'Espagne, entraîna la ruine du 1^{er} Empire.

Exception faite de la 1^{re} Coalition, la Russie participa à toutes celles qui se nouèrent contre la France, dès la Révolution.

La politique annexionniste du Directoire et l'expédition d'Égypte la firent se joindre à la 2^e Coalition (1798), formée avec la Turquie, l'Autriche et l'Angleterre. Les victoires de Masséna à Zurich, de Brune à Bergen obligèrent le Tsar Paul I^{er} à se détacher de la coalition et à former avec les pays du Nord la Ligue des Neutres, dirigée contre l'Angleterre.

Après la rupture du traité d'Amiens, se forma la 3^e Coalition. Alexandre I^{er}, qui avait succédé à Paul I^{er} assassiné, s'inquiéta des remaniements territoriaux allemands après le Revez de Ratisbonne et s'indigna de l'exécution du duc d'Enghien. Il se joignit à l'Angleterre, à l'Autriche et à la Suède. La victoire d'Austerlitz et le traité de Presbourg mirent fin à cette coalition en éliminant l'Autriche.

Mais la Russie ne s'avoua pas vaincue et forma la 4^e Coalition, avec l'Angleterre bien entendu, mais aussi avec la Prusse. Iéna

et Auerstaedt mirent les Prussiens hors de combat. Il faudra la boucherie d'Eylau et la victoire de Friedland pour obliger le Tsar à traiter. L'entrevue et le traité de Tilsitt (7 juillet 1807), au cours desquels Alexandre et Napoléon firent assaut de charme, et où la Prusse fit les frais du rapprochement franco-russe, transformèrent l'équilibre des forces sur le continent. Mais le traité portait en lui les germes des futures discordes. Si la Russie obtenait la permission de conquérir la Finlande sur la Suède, plusieurs questions ne tardèrent pas à semer le trouble, puis la discorde dans les relations entre les deux Empereurs :

— la création du Grand-Duché de Varsovie (22 juillet), à laquelle Alexandre avait consenti du bout des lèvres ;

— le projet de partage de la Turquie (février 1808) ;

— le Blocus Continental (octobre 1810) ;

Ajoutons à cela des questions familiales : le projet de mariage entre Napoléon et une sœur du Tsar, et la spoliation du Duc d'Oldenbourg, beau-frère d'Alexandre.

1°) La création du Grand-Duché de Varsovie est décidée le 22 juillet 1807, en accord (apparent) avec Alexandre. Napoléon ne cessera pas d'essayer de rassurer le Tsar sur ses intentions en Pologne, et à l'entrevue d'Erfurt (17 septembre 1808) en particulier, il lui certifie qu'il ne songe pas à reconstituer une grande Pologne.

Mais en mars 1809, les hostilités reprennent contre l'Autriche. Alexandre, allié de Napoléon, joue un double-jeu. Le 20 avril, il déclare en effet à Schwatzenberg que les troupes russes ont reçu l'ordre d'éviter autant que possible toute collision avec les troupes autrichiennes. (1)

De fait, une armée russe entre en Galicie, après Essling, avec pour but essentiel de limiter l'avance des Polonais de la Grande-Armée qui, avec Poniatowski et Dombrowski, ont occupé Lemberg (Lwow). Sur l'invitation des Autrichiens en sous-main, une avant-garde russe est entrée à Cracovie, où Poniatowski entre à son tour et se heurte aux Russes qui refusent de lui laisser la ville.

Aussi Napoléon, qui n'est pas dupe des manœuvres de son singulier allié, évite désormais toute réponse qui l'engagerait sur le destin de la Pologne. Mais il propose à Alexandre de partager la Galicie autrichienne, dont la plus grande partie irait d'ailleurs à Varsovie.

Et le 24 octobre 1809, lorsqu'Alexandre prend connaissance du traité de Vienne avec l'Autriche, défaite à Wagram, il constate, non sans aigreur, que toutes les provinces polonaises ont

été rassemblées dans le Grand-Duché de Varsovie.

Dorénavant, le désaccord sur la Pologne ne cessera de s'aggraver, mais chacun des deux « alliés » essaiera d'attirer dans son camp les Polonais, instinctivement méfiants vis-à-vis d'Alexandre, et de l'autre côté déçus par les fausses promesses de Napoléon.

2°) Les projets de partage de la Turquie vont faire surgir d'autres litiges.

Nul n'ignore qu'un des objectifs permanents de la politique russe a été, de tout temps, d'obtenir le libre accès à la Méditerranée par les Détroits. On n'en finirait pas d'évoquer toutes les guerres russo-turques.

Après Tilsitt, la Russie, qui est toujours en conflit avec la Porte, signe à Slobodzié un armistice avec les Turcs, grâce à une médiation française (24 août 1807). Cet armistice laisse les principautés roumaines aux mains des Russes, mais dès octobre, il est dénoncé par Alexandre, sous des prétextes cachant mal un désir d'expansion.

Napoléon essaie bien d'un marchandage et propose à Alexandre de lui laisser conserver les principautés danubiennes, à condition d'avoir les mains libres pour reprendre la Silésie à la Prusse. Il va même plus loin : poursuivant son rêve oriental, il établit un plan de partage de la Turquie qui, une fois réalisé, permettrait aux armées russes et françaises de marcher ensemble sur l'Inde par la Turquie et la Perse, afin de mettre l'Angleterre à genoux (février 1808). Ce plan de partage est d'ailleurs discuté, cartes sur table, à l'échelon des ministres. Mais si Caulaincourt et Roumiantzov se sont mis d'accord sans difficultés sur les Balkans, ils échouent sur le sort de Constantinople et des Détroits. Le 31 mars 1808, Alexandre donne sa réponse définitive aux propositions de février : il est d'accord sur tout, à condition que Constantinople soit dans son lot. Mais, à aucun prix, Napoléon ne veut laisser les Détroits à la Russie : il propose donc une nouvelle entrevue qu'il est d'ailleurs obligé de remettre à plus tard, la question espagnole devenant préoccupante. Cette entrevue, ce sera Erfurt où chacun demeurera sur ses positions, Alexandre obtenant seulement de garder définitivement les principautés danubiennes.

3°) Le système Continental représentait aussi une source de conflits, et non des moindres, entre la France et la Russie.

L'Angleterre était un client important de la Russie et lui achetait du bois, des blés, du chanvre, des graisses, des peaux, des

produits bruts. Elle payait comptant et acheminait les marchandises avec ses propres bateaux.

Le Blocus anéantissait ce trafic sans aucune compensation, alors que les produits français entraient facilement sur le marché russe.

La noblesse russe, qui était la principale victime de ces mesures, manifesta aussitôt son hostilité, réclama la dénonciation du Blocus et la reprise du commerce avec l'Angleterre, au prix même d'une rupture avec la France. Mais Alexandre, qui hésitait, préféra louvoyer à son habitude. Puis, l'amertume du traité de Vienne, l'échec de l'entrevue d'Erfurt, les progrès de ses préparatifs militaires lui firent abandonner de sa prudence.

1 200 bateaux anglais, battant pavillon américain, avaient pénétré dans la Baltique pour échanger leurs cargaisons, les ports hollandais et allemands leur étant fermés. Caulaincourt est aussitôt chargé de s'employer auprès d'Alexandre pour qu'il ferme à son tour ses ports à cette flotte. Par une lettre personnelle au Tsar, Napoléon, qui était particulièrement intransigeant sur l'application du Blocus (on l'a bien vu lors de ses démêlés avec son frère Louis en Hollande), en fait même le critère de la valeur de l'alliance franco-russe (octobre 1810). Alexandre cajole Caulaincourt, lui affirme que les bateaux sont bien des neutres et qu'il ne leur interdira pas ses ports.

Qui plus est, le 31 décembre 1810, Alexandre promulgue de nouveaux tarifs douaniers taxant les marchandises françaises de façon quasi-prohibitve.

Dès lors on active les préparatifs militaires des deux côtés. Davout est chargé secrètement d'enquêter sur les agissements du Tsar, Caulaincourt demande son rappel et est remplacé par Lauriston.

Le 15 août 1811, Napoléon apprend que les ports russes viennent d'accueillir 150 bateaux anglais, qui ne cachent même plus leur pavillon. Ce qui provoque une violente sortie de l'Empereur contre l'ambassadeur russe Kourakine. Les premiers ordres pour acheminer sur la pointe des pieds les premiers corps de la Grande Armée vers la Vistule et le Niémen sont donnés, car Napoléon redoute une attaque brusquée d'Alexandre sur Varsovie (février 1812). (2)

Toutefois, il fait de dernières propositions au Tsar en lui demandant le respect strict du Blocus, un traité atténuant les rigueurs des tarifs douaniers. Alexandre ne répondra que le 8 avril par un ultimatum, alors que de chaque côté les troupes sont déjà en place pour l'affrontement.

4^o) Enfin, à ces trois causes essentielles du conflit, il convient d'en ajouter d'autres, d'ordre familial, mineures sans doute, mais qui blessent l'amour-propre d'Alexandre.

— En novembre 1809, Napoléon avait chargé Caulaincourt de demander pour lui, au Tsar, la main de sa sœur, la grande-duchesse Anne. Alexandre avait atermoyé et proposé, comme condition préalable, un projet de traité par lequel Napoléon s'engagerait à combattre toute idée de reconstitution de la Pologne. Caulaincourt avait d'ailleurs pris sur lui de signer cet accord.

Entre-temps, le mariage autrichien avait été décidé et Napoléon avait écrit à Alexandre pour retirer sa demande en mariage, en reprenant d'ailleurs les arguments fallacieux du Tsar (princesse trop jeune, hostilité de la Tsarine-mère, etc.) comme s'il les faisait siens. Une fois de plus, Alexandre, pris à son propre jeu et gagné de vitesse, s'en montra ulcéré.

— Par ailleurs, Napoléon avait annexé le duché d'Oldenbourg qui était le fief du beau-frère d'Alexandre et avait été garanti par le traité de Tilsitt. C'était, en quelque sorte, la riposte de Napoléon à l'accueil des bateaux anglais par la Russie. Il sera bien proposé au duc d'Oldenbourg une compensation, le duché d'Erfurt, en janvier 1811. Mais, poussé par le Tsar, le duc refusera.

Ainsi, de cette alliance élaborée à Tilsitt et qui aurait pu être profitable à chaque partie, il ne restait rien. La France aurait pu retrouver une alliée à l'Est, pour remplacer les traditionnelles amitiés avec la Turquie, la Suède ou la Pologne. Napoléon et Alexandre avaient, les premiers, jeté les bases d'une sorte de partage de l'Europe, dont, en réalité, l'Empereur des Français entendait bien demeurer le seul maître. De ce fait, Alexandre, type même de l'autocrate, va représenter, dans la guerre qui va commencer, la cause de l'indépendance russe, avec l'appui de tout son peuple, et par extension, en face de l'annexionnisme de Napoléon, la cause de l'indépendance de chaque nation de l'Europe. Ce rôle européen que la Russie espérait jouer grâce au traité de Tilsitt, elle pourra l'exercer d'une autre manière, grâce au succès de ses armes, ou plus exactement grâce à l'échec militaire grave de Napoléon.

Cette campagne de Russie aura l'horreur d'une tragédie antique ; par certains côtés, elle en aura aussi la grandeur.

Inutile de s'étendre et d'épiloguer sur ses péripéties, sinon pour rappeler brièvement cette Grande Armée qui n'est plus tout à fait française (c'est l'armée des « vingt nations »), la faiblesse des commandements (Jérôme en particulier), les imprudences de Murat faisant décimer gravement et inutilement une magnifique

cavalerie dès le début de la campagne, l'échec de la manœuvre de Wilna « tombant dans le vide », l'incendie de Smolensk, répétition générale avant celui de Moscou.

Ce qui nous intéresse ici c'est le sort de notre lieutenant. Nous savons qu'il appartenait au 18^e Régiment de Ligne, division Razout, du 3^e Corps d'Armée commandé par le Maréchal Ney, bientôt prince de la Moskowa. Ce corps d'armée, avec le 1^{er} Corps sous Davout, le 2^e Corps sous Oudinot, la Garde Impériale, le 1^{er} et le 2^e Corps de Cavalerie sous Murat, constitue un groupe de corps d'armée aux ordres directs de l'Empereur. C'est le fer de lance de la Grande Armée.

Au camp près de Molloty, le 4 juillet 1812.

« Nous avons passé le Niémen le 25 juin (3), nous marchions
« sur Wilna (4), mais le 1^{er} Corps d'armée qui nous précédait étant
« entré dans cette ville presque sans brûler une amorce, nous
« avons reçu une autre direction lorsque nous n'étions plus qu'à
« trois lieues de distance. Nous marchons maintenant sur la
« Dwina : on disait que notre corps d'armée se dirigeait sur
« Riga, mais il paraît que notre direction est changée. Je ne puis
« rien t'apprendre de nouveau ; il n'y a pas eu d'affaire un peu
« remarquable ; nous avons fait quelques prisonniers, mais pres-
« que sans nous battre, et il n'y a que ceux qui sont aux avant-
« postes qui aient tiré quelques coups de fusil.

« L'Empereur nous a passé en revue sur le bord du Niémen,
« et il devient de plus en plus terrible pour les jeunes militaires :
« il n'a voulu donner d'avancement qu'à ceux ayant 10 ou 12 ans
« de service au moins. De sorte qu'il y a des officiers beaucoup
« plus anciens de service que moi qui n'ont pas passé lieutenant,
« quoique leur ancienneté de grade de sous-lieutenant les y por-
« tât. Tout cela me fait présumer que j'éprouverai encore des
« passe-droits lorsque mon tour de passer capitaine se présentera.
« L'Empereur a refusé de nommer à ce grade des lieutenants qui
« avaient 9 à 10 ans de service. Tous les jeunes militaires sont
« rebutés et dégoûtés par cette sévérité. Et, toute réflexion faite,
« quoique je fusse décidé à attendre mon grade de capitaine au
« régiment, si tu crois me faire passer aide de camp du général
« Ambert, et qu'il soit employé, je te prie de faire des démarches
« pour cela. Mon Colonel m'aurait déjà fait passer aide de camp
« d'un général de brigade, si j'avais voulu, mais j'ai refusé.

« Je vois avec peine que je reçois très rarement de vos nou-
« velles ; c'est le seul plaisir et l'unique satisfaction que je puisse

« avoir en ce moment, mais j'attribue cela à la difficulté des
« communications...

« Je me porte bien : mon tempérament semble s'être changé
« entièrement. Je suis quelquefois étonné de n'être pas malade
« lorsque je vois d'anciens militaires, accoutumés à tout, qui ne
« peuvent résister aux fatigues et aux privations. »

A Gzatsk, le 3 septembre 1812. (5)

« Différentes personnes m'ayant assuré que les lettres qu'el-
« les avaient écrites depuis le passage du Niémen n'étaient pas
« parvenues, et craignant que les miennes n'aient eu le même
« sort, je profite de l'offre que m'a faite Mr Bonet, secrétaire de
« Mr de Caulaincourt, de faire partir celle-ci par une estafette ;
« je t'écris à la hâte et seulement pour mettre fin aux inquié-
« tudes que tu dois avoir sur mon sort, si en effet tu n'as reçu
« aucune de mes lettres. Rassurez-vous donc, ma chère mère,
« je me porte toujours à merveille, je ne suis pas blessé (6).
« Quand tu recevras cette lettre, la campagne sera sans doute
« terminée, d'après l'assurance que nous en donne l'Empereur
« dans une de ses proclamations : nous ne sommes plus qu'à
« trente-six lieues de Moscou, et c'est là, dit-on, que nous devons
« trouver le terme de nos travaux. Nous n'avons plus qu'une
« bataille à livrer...

« J'ai vu hier les amis Richard et Layniet : ce dernier nous a
« grisés avec du mauvais vin, qui nous semblait du nectar par
« la longue privation et à cause de la réunion. Quel doux plaisir
« de rencontrer à huit ou neuf cents lieues de son pays un com-
« patriote et un ami, et de s'entretenir avec lui de sa famille, de
« sa patrie et de tout ce qu'on chérit. Nous avons beaucoup parlé
« de vous, nous avons bu à votre santé, et je crois que le plaisir
« de rencontrer des amis, avec qui je pouvais épancher mon cœur
« et qui me rappelaient de si doux souvenirs, m'a enivré bien
« plus que le vin qu'ils m'ont fait boire... »

Mozaïsk, le 9 septembre 1812.

« Mr votre fils, que j'ai eu l'occasion et le plaisir de rencon-
« trer, m'a prié de vous donner de ses nouvelles, qui vous arri-
« veront plus vite par la facilité que j'ai de vous en faire passer
« par estafette.

« Le 7 a été un jour terrible (7). C'est bien le cas de vous
« rassurer sur les craintes que la nouvelle de la bataille aurait
« pu vous donner. Le 18^e Régiment a beaucoup souffert et votre
« fils me fait savoir qu'il en est quitte pour un coup de feu à la

« jambe, qui n'aura pas de suites fâcheuses. J'ai vu l'action et
« j'avais conçu d'autres craintes bien naturelles qui me font le
« féliciter de s'en être sorti à si bon marché. Rassurez surtout
« Madame Boudousquié dont la tendresse sera vivement alarmée;
« que son imagination ne lui crée pas de fantômes. Je vous donne
« ma parole d'honneur que je vous dis la vérité.

« Comptez, Monsieur, sur tous mes moyens pour aider Mr
« votre fils s'il se trouvait en avoir besoin. Je lui ai voué une
« amitié qui lui assure tout mon empressement. Nous ne sommes
« qu'à 24 lieues de Moscou...

« Auguste BONET, Secrétaire du Duc de Vicence,
Grand Ecuyer. »

Mojaisk, le 9 septembre 1812.

« Mr votre fils ne me donne aucun détail : je ne puis donc
vous en transmettre. »

A Mosaïsko (8), le 21 septembre 1812.

« Je conçois sans peine, ma chère mère, l'inquiétude dans
« laquelle vous êtes sur mon sort. Crois qu'il n'a pas tenu à moi
« d'y mettre plus tôt fin en donnant de mes nouvelles, et que je
« ne suis pas fait un jeu de vous laisser dans cet état d'incerti-
« tude, dans lequel il m'est bien pénible de vous savoir.

« Après la bataille du 7, où mon régiment a été abîmé, j'ai
« écrit quelques mots à Mr Bonet pour le prier de vous informer
« que j'étais blessé et que je vivais encore. Il m'avait promis de
« me rendre ce service ; je ne sais s'il l'a fait. Quant à moi, il
« m'a été impossible jusqu'à présent de vous écrire, les blessés
« ayant été laissés après la bataille dans le plus affreux abandon
« et exposés à mourir de faim. Mais je t'épargne le tableau de
« ces horreurs qui font frémir la nature, qui font honte à l'humani-
« té et que je n'aime pas me rappeler. Au moment où j'écris,
« il y a peut-être encore des infortunés sur le champ de bataille,
« qui maudissent leur sort et la barbarie des hommes en rendant
« leur dernier soupir. Il te suffira, ma chère mère, de savoir que
« je n'ai pas été des plus malheureux, puisque, quelques jours
« après la bataille, et après avoir été délaissé dans une grange
« avec quelques compagnons d'infortune, nous avons pu nous
« faire traîner à Mosaïsko, où mes amis m'ont empêché de mou-
« rir de faim.

« Quoique dans un grand dénuement, nous ne risquons pas
« de mourir de faim et, grâce aux soins d'un tendre ami, je serai

« bientôt guéri de ma blessure, qui d'ailleurs n'est pas dange-
« reuse. J'ai reçu plusieurs coups de feu en montant à une
« redoute (9) : l'un m'a fait au cou une assez forte contusion
« dont je ne me ressens plus du tout, d'autres m'ont fait de
« légères contusions dont, deux jours après, il ne restait plus de
« trace ; et enfin, le plus grave de tous m'a traversé la jambe
« droite, mais heureusement la balle, amortie en traversant le
« pantalon et la botte, a tourné autour de l'os qui ne se trouve
« pas fracturé, quoiqu'il eut dû l'être. La balle a été extraite par
« derrière. Il n'y a donc plus aucun danger ; du reste, je me
« porte fort bien, ma santé n'a pas du tout souffert de ces attein-
« tes. Je goûte un repos dont je n'avais pas joui depuis bien
« longtemps, et qui réunit au plaisir que j'ai d'être avec un de
« mes meilleurs amis, un compatriote avec qui je puis m'entre-
« tenir de notre patrie et de tout ce qui m'est cher. Ceci ne contri-
« bue pas peu à me rétablir parfaitement et à me faire oublier
« ce que notre position a de triste.

« Je ne puis rien vous dire de bien positif touchant l'armée
« et les affaires parce que nous ne savons presque rien sur les
« arrières. L'armée est actuellement devant Moscou, à vingt lieues
« d'ici. Les Russes battent toujours en retraite : ils ont perdu
« beaucoup à la bataille de Mosaïsko. Il y avait sur le champ de
« bataille dix Russes pour un Français (10). On ne sait s'ils tente-
« ront encore le sort d'une bataille. S'ils ne font point la paix
« avant l'hiver, quoique vainqueurs, notre position est bien triste.
« Notre régiment a beaucoup perdu le 7 : je sais qu'il y a eu
« 45 officiers tués ou blessés. J'en ai vu tomber beaucoup à mon
« côté. Si on ne nous envoie pas d'officiers d'un autre corps, je
« vais me trouver un des plus anciens officiers du régiment. »

Smolensk, le 12 novembre 1812.

« J'attendais de pouvoir vous donner des nouvelles récentes
« de Mr votre fils. Je ne l'avais pas vu depuis notre départ de
« Moscou (11) et j'étais loin de m'attendre au plaisir de l'embras-
« ser aujourd'hui. Je l'ai donc vu, Madame, fatigué d'une route
« pénible, mais aussi bien portant qu'on peut l'espérer de l'être
« après d'aussi longues misères. Sa blessure n'est point encore
« cicatrisée : le temps nuit à sa guérison, mais il marche bien
« et n'a besoin que de ménagements et de repos pour se remet-
« tre. Son régiment est en arrière : il va l'attendre ici et, en le
« rejoignant, il trouvera des ressources dont il a été quelque
« temps privé dans un pays où les secours sont si difficiles et
« les besoins si rarement satisfaits.

« Un militaire est plus tourmenté peut-être par l'ambition que tout autre individu. Boudousquié avait du chagrin de n'avoir pas eu de l'avancement à la dernière promotion. Son Colonel a voulu le consoler en lui en promettant à la première occasion. Mais, ceci joint à l'ennui que nous inspire à tous le mauvais pays que nous quittons enfin, produit de ces dégoûts passagers dont il ne faut pas s'effrayer. Mr votre fils cherchait tantôt un logement : il n'avait ni le temps, ni les moyens de vous écrire, et je me suis chargé bien volontiers de ce soin.

« Vous avez un excellent fils, Madame... Jeune, aimable, instruit ; il fera son chemin, n'en doutez pas. Puissiez-vous être dédommée par ses succès du chagrin de ne l'avoir pas près de vous. S'il avait suivi mes conseils, je n'aurais pas à vous entretenir de sa blessure et il aurait passé ses jours sans voir la Russie.

« Votre lettre m'est parvenue par la voie de Mr Carayon : c'est la meilleure. Mme la Duchesse de Vicence n'existe pas et c'est la seule chose qui manque à Mr le Duc. (12)

« Auguste BONET. »

« J'ouvre ma lettre pour accuser à Mr Boudousquié réception de sa lettre. Celle qu'elle renferme pour Mr votre fils sera remise aussitôt que je pourrai. Je le presserai de vous écrire de suite et je ferai passer sa lettre par l'estafette.

« Soyez bien tranquilles, l'argent ne lui manquera jamais. Si le pays était moins dépourvu et notre marche moins difficile à cause de la saison, il serait, bien sûr, entièrement rétabli. »

A Czernigow, le 8 décembre 1812. (13)

« Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 16 septembre, avec deux autres de mon père, l'une du 17 juin, et l'autre du 4 septembre...

« Depuis bien longtemps, je n'ai été abreuvé que de chagrins et d'amertume.

« J'apprends avec plaisir que Mr Bonet a échappé à la débâcle... »

Entre le 8 décembre 1812 et le 14 mars 1813, date de la prochaine lettre, la correspondance est interrompue, et, comme on le voit, la précédente lettre est bien laconique.

Par d'autres sources, nous savons toutefois que le lieutenant Boudousquié a été blessé de plusieurs coups de lance, lors de la retraite, qui avait débuté vraiment le 25 octobre 1812.

Davout et le 1^{er} Corps avaient d'abord formé l'arrière-garde, harcelée par les Cosaques de Platov. Cette arrière-garde arrêta les Russes à Kolotskoi (31 octobre), puis à Viazma (3 novembre). Ce furent ensuite Ney et le 3^e Corps qui assurèrent la relève de Davout.

L'armée se regroupa à Smolensk, pilla ce qui restait dans les magasins, de sorte que, lorsque Ney arriva trois jours plus tard, il ne trouva presque plus rien (12 novembre).

Le froid commençait à faire de très sérieux ravages parmi les hommes ; quant aux chevaux, il n'y en avait presque plus.

A Krasnoïé, Koutouzov coupa le Prince Eugène de Napoléon qui, au prix d'une violente contre-attaque, rétablit le contact (16 novembre). Mais le lendemain, Davout arriva à son tour et fut obligé de se frayer un chemin à travers les Russes (17 novembre). Enfin, lorsque Ney arriva à Krasnoïé, Davout avait évacué la ville sur ordre de l'Empereur et l'arrière-garde se trouva coupée de l'armée. C'est précisément ce jour-là, 18 novembre, que le lieutenant Boudousquié fut fait prisonnier. Le lendemain, Ney, après avoir tenu tête toute la journée aux assauts des Russes, franchira le Dniepr à la nuit.

*Dans le gouvernement de Czernigow,
au sud de Smolensk, le 14 mars 1813.*

« A Mr Carayon de Latour, Banquier. »

« Je trouve enfin l'occasion de vous informer que je suis prisonnier, et non pas mort, comme mon silence a dû le faire supposer. Veuillez en instruire mes parents, à qui cette crainte cause sans doute de violents chagrins...

« J'ai écrit plusieurs lettres à ma famille, mais presque sans espoir qu'elles parviennent, et j'ignore jusqu'ici quel a été leur sort. Je vous adresse celle-ci pour plus de sûreté. M. Rall, banquier à la cour de Saint-Pétersbourg (14), que j'ai prié de vous la faire parvenir, ayant déjà fait passer des sommes à plusieurs prisonniers français, je ne doute point que vous ne puissiez correspondre avec lui, par l'entremise de Mr Perregaux (15) ou de quelqu'un d'autre ; et je vous prie de lui adresser les secours qu'il plaira à mes parents de m'envoyer et dont j'ai le plus grand besoin. S'il se faisait des échanges particuliers, ce que je n'ose espérer, je compte assez sur vos bontés et sur la tendresse de mes parents pour croire que vous ne négligeriez rien pour m'y faire comprendre.

« Adieu, Monsieur, ayez la bonté de rassurer mes parents sur
« mon sort : je me porte fort bien et suis guéri de mes bles-
« sures... »

Ce 8 mai. - Druboff. (16)

« J'ai reçu votre lettre de Liulitschy (?) aujourd'hui et je m'em-
« presse sur le champ d'y répondre. Je joins à la présente celle
« de Mr S... qui vous fera sauter de joie, puisque du moins elle
« vous assure que vos parents seront instruits de votre position...

« Vous penserez à moi dans vos heures de repos. L'angloma-
« nie viendra vous couvrir de ses ailes, qui sont le calme, la douce
« philosophie. J'espère que la mienne va me conduire à bon port,
« car le P. Koutouzoff étant mort, je ne crois plus retourner à
« l'armée... (17)

« Mon ami, préparez-vous à faire encore un voyage à Tam-
« boff (18), ville où l'on rassemble tous les prisonniers, à ce que
« m'a dit le Vice-Gouverneur de Tchernigoff. Je voudrais bien
« que ce soit le plus tard possible... »

NOTES

1. - Schwartzberg rendra la politesse à Alexandre pendant la campagne de Russie, où un corps autrichien faisait partie de l'armée impériale (aile droite).
2. - Alexandre en avait d'ailleurs eu l'idée dès le début de 1811.
3. - Le Niémen avait été franchi par la division Morand dans la nuit du 23 au 24 juin. Napoléon passa le fleuve le matin, dès que la 1^{re} division fut établie. Il apprit alors que l'armée russe, dont le quartier-général était à Wilna, se retirait depuis trois jours.
4. - L'Empereur arriva à Wilna le 28 juin. Les Russes avaient abandonné la ville sans combat et au grand dépit de Napoléon qui avait imaginé une manœuvre pour envelopper et détruire l'armée russe. La lenteur des mouvements du prince Eugène et du roi Jérôme fit échouer la manœuvre qui vint ainsi donner dans le vide. Seule l'aile gauche, que Napoléon commandait directement, exécuta remarquablement ses instructions. Cet échec frappa l'Empereur. D'autant plus que le désordre commençait déjà à s'installer dans cette armée hétérogène.
5. - GHJAT ou GZHATZK. — La Grande Armée y était entrée le 1^{er} septembre. La localité avait été incendiée en partie, mais les troupes y trouvèrent toutefois des provisions. Napoléon resta à Ghjat le 2 et le 3 septembre pour rallier ses unités et faire reposer les chevaux. C'est en arrivant devant Ghjat que l'Empereur apprit le remplacement à la tête de l'armée russe de Barclay de Tolly par Kutuzoff, le vaincu d'Austerlitz. Au début de l'après-midi du 4, Napoléon quitta Ghjat pour rejoindre les avant-postes.
6. - Le lieutenant avait été en réalité blessé légèrement à la bataille de Valoutino (19 août) ; ce qui ne l'empêchera pas de participer à la campagne.
7. - 7 septembre 1812 : bataille de la Moskowa.
8. - Il s'agit de Mojaïsk, ville du gouvernement de Moscou, où Kutuzoff prit position, à la veille de la bataille de la Moskowa, pour barrer la route à Napoléon.

9. - Il s'agit vraisemblablement de la fameuse Grande Redoute. La bataille de la Moskowa s'est déroulée en réalité sur les rives de la Kolotcha, affluent de la Moskowa qu'elle rejoint plus loin. Les Russes ont appelé cette bataille du nom de Borodino, village près de Mojaisk.

Le combat, qui dura de 6 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, fut une succession de chocs frontaux, menés principalement par Davout et Ney, l'Empereur, malade, n'ayant pu déployer son énergie habituelle pour diriger effectivement les opérations.

La Grande Redoute était entre Semenowskoïé et Borodino, à l'angle saillant du dispositif russe : elle dominait la plaine et était protégée de fortes batteries.

A 6 heures du matin, ce furent les divisions Compans et Dessaix du 1^{er} Corps qui se portèrent les premières à l'attaque de la Grande Redoute, dont le redan fut occupé à la baïonnette, au prix de lourdes pertes. Puis Ney reçut l'ordre d'attaquer à son tour avec les divisions Ledru, Marchand et Razout. A deux reprises, Ney, aidé par le prince Eugène, essaya d'enlever la redoute sans succès. C'est la division Morand qui réussit à la conquérir, aussitôt contre-attaqué par d'importantes forces russes. Finalement, les charges de cavalerie et le débordement de l'ennemi par Ney décidèrent du gain de la bataille. Les Russes battirent en retraite, sans être poursuivis, Napoléon n'ayant pas voulu faire donner la Garde.

10. - Les pertes des deux côtés furent importantes. Du côté français, 6 547 officiers, sous-officiers et soldats avaient été tués, 21 453 avaient été blessés. Du côté russe, les pertes furent d'environ 50 000 hommes.
11. - Napoléon était entré à Moscou le 14 septembre, pour en repartir le 19 octobre.
12. - Caulaincourt, duc de Vicence, dont le frère avait été tué en emportant à la tête de ses cuirassiers la Grande Redoute, ne se maria en effet qu'en mai 1814. Il épousa M^{me} de Canisy, dame du Palais de Joséphine, puis de Marie-Louise. Caulaincourt en était épris depuis longtemps, mais Napoléon se montrait hostile à ce mariage, car M^{me} de Canisy voulait divorcer de son mari, beaucoup plus âgé qu'elle. D'ailleurs, après son divorce, elle dut s'éloigner de la Cour. Napoléon ne leva l'interdiction au mariage que la veille de son abdication.
13. - Lettre adressée à son banquier.
14. - Malgré les hostilités, les banquiers avaient donc la possibilité de continuer à communiquer, puisque cette lettre fut acheminée par le banquier de la cour de Saint-Pétersbourg.
15. - Perrégaux, d'origine suisse, avait fondé à Paris une maison de banque. Durant la Révolution, il avait spéculé sur les blés et transmis des fonds aux émigrés, ce qui lui valut d'être arrêté. Il se réfugia ensuite en Suisse, d'où il revint à la chute de Robespierre. Nommé sénateur, il fut en 1800 Régent de la Banque de France et s'associa au banquier Laffitte. Sa fille avait épousé Marmont. Son fils, et c'est de lui qu'il s'agit ici, sera chambellan de l'Empereur pendant les Cent-Jours.
16. - Cette lettre est signée d'un Polonais : on lit difficilement Juradowski.
17. - Mikhaïl Koutouzov était en effet mort en avril 1813 à Bunzlau en Silésie, après avoir conduit les armées russes jusqu'en Saxe.
Cet élève de Souvaroff, qui avait perdu l'œil droit devant les Turcs, qui s'était opposé au plan autrichien à Austerlitz, avait été appelé au commandement de l'armée russe, après l'abandon de Smolensk. Après la Moskowa, il put se retirer sans être inquiété, reconstituer ses réserves, coordonner l'action des partisans derrière les lignes françaises. Grâce à ses efforts, il réussit donc à libérer son pays, où il devint un héros des plus populaires.
Toutefois, l'histoire officielle, jusqu'en 1941, minimisa son rôle, en le réduisant à celui de simple exécutant des conceptions d'Alexandre.
C'est Staline qui, lors de l'invasion allemande de 1941, réhabilita Koutouzoff et, en juillet 1942, il institua l'Ordre de Koutouzoff, qui deviendra une des plus hautes récompenses militaires de l'Armée Rouge.
18. - Tambov est une petite ville au nord-est de Voronej.

V. - LE RETOUR

La captivité du lieutenant Boudousquié dut prendre fin entre juin, date de signature du traité de Paris (30 juin), et septembre, puisque nous avons de lui une lettre datée de Paris le 17 septembre.

Dans quel état d'esprit retrouve-t-il le sol natal ? Sans doute celui de tant de ses semblables. Etat d'esprit fait d'amertume, de rancœur : ces soldats vaincus ont été meurtris, non seulement dans leur chair, mais au plus profond d'eux-mêmes. Le duc de Castries, dans un de ses ouvrages, l'a admirablement écrit : « La rage aux dents, les officiers de Napoléon avaient vu les lys remplacer les aigles, et la cocarde blanche, le drapeau tricolore ; ils supportaient encore plus malaisément encore la diminution des effectifs et la mise en demi-solde, dans des conditions précaires, de la moitié des cadres. Ces mesures, dictées par des soucis d'économie et justifiées par le retour à la paix, eussent été plus aisément acceptées s'il n'avait été procédé en même temps à la création de corps privilégiés, recrutés dans l'ancienne noblesse, et dont la Garde Royale, comportant six mille hommes, est l'exemple le plus visible... La mesure la plus significative fut de compter la durée des services contre la France pour l'avancement des nobles réintégrés : elle explique la rancœur des officiers impériaux réduits à la gêne par la mise en demi-solde... »

Une partie de ces demi-soldes va conspirer sourdement : la police les soumettra à un régime de surveillance souvent vexatoire. La dernière lettre que nous lirons plus loin en apporte le témoignage.

Paris, le 17 septembre 1814.

« J'ai retardé de jour en jour de t'écrire parce que je croyais
« voir la fin des démarches que j'ai faites pour me faire payer
« et t'annoncer aussitôt mon départ ; mais mes affaires seraient
« interminables, je me contenterai donc de me faire donner un

« reçu par l'inspecteur, de manière à pouvoir faire établir mon
« décompte ailleurs. Je suis enfin parvenu aujourd'hui, après
« avoir fait plus de mille courses, à me faire payer 120 frs sur
« ce qui m'est dû. Ce soir, je serai ordonnancé pour obtenir ma
« gratification d'entrée en campagne (ce qui ne peut être payé
« qu'à Paris).

« Quant à la croix, je crois qu'il est inutile d'y penser. On
« paraît fermement à ne pas en donner aux militaires qui ont
« servi sous l'Empereur, mais j'espère la mériter à Cahors en
« prenant mon café, en allant faire quelques promenades de
« santé et en jouant au whist ou à la bouillotte. Mon Colonel
« m'écrivait il y a peu : « J'espère avant peu vous envoyer la
« croix d'honneur ; vous pouvez regarder l'affaire comme certai-
« ne. » Le Roi avait alors demandé un travail par chaque régi-
« ment et il voulait accorder un certain nombre de croix. Mais
« ce travail est contremandé. C'est à savoir cela qu'ont abouti
« toutes mes fatigues et toutes mes démarches aux bureaux de
« la Guerre...

« J'ai vu Damas (1) qui m'a reçu avec toute l'impertinence
« dont un homme de cour peut être susceptible. Je l'avais bien
« prévu : tu m'as fait faire là une sottise démarche. Pardonne si
« j'ose te donner un avis, mais tu devrais connaître un peu mieux
« les hommes. »

Notre militaire n'eut certainement pas le temps de mettre
ses affaires en ordre. Car le 1^{er} mars 1815, Napoléon débarque
au Golfe-Juan ; le 18 juin, c'est Waterloo, le 22 la seconde abdi-
cation de Napoléon et, le 8 juillet, Louis XVIII rentre à Paris.

Comme on va le constater, le ton de la lettre du 20 novembre
1815 dénote un changement. A l'amertume a succédé la pruden-
ce : le retour de l'Empereur aux Tuileries, le 20 mars, est simple-
ment qualifié de « révolution ». Le lieutenant de l'armée impé-
riale, qui n'a que 28 ans, ménage l'avenir. Au demeurant, l'exem-
ple venait de haut, puisque les maréchaux de Napoléon paradaient
aux portières du carrosse de Louis XVIII (Berthier et Marmont
commandaient chacun une compagnie de Gardes du Corps à la
1^{re} Restauration).

Toulouse, le 20 novembre 1815.

« J'ai reçu ta lettre aujourd'hui avec celle du conseil d'admi-
« nistration du régiment. Il faut que tu m'envoies indistincte-
« ment tous les papiers qui se trouvent dans le tiroir de gauche
« du secrétaire qui est dans ma chambre. Je les adresserai moi-

« même au conseil d'administration du régiment. Tu y joindras
« une copie de mes états de service, qui peut m'être utile au
« besoin.

« Ces pièces sont relatives à ma solde arriérée et doivent être
« transmises à la liquidation. Quant à ma solde courante depuis
« le mois d'octobre 1815 et de laquelle j'ai le droit d'être rappelé,
« il faut joindre à la cessation de paiement qui m'a été envoyée
« par le conseil une attestation que j'ai répondu à l'appel que
« le Roi fit au mois de mars (2). A cet effet, le moyen le plus
« simple me paraît être celui-ci : il faut faire attester par plu-
« sieurs témoins, comme Mr Henri Ramel, Combarieu, Madame
« Ramel, etc., que le général Ramel (3) m'avait agréé pour aide
« de camp au mois de mars et que je devais partir avec lui, en
« vertu des ordres qu'il avait reçus pour aller servir la cause du
« Roi, et qui furent paralysés par la révolution du 20 mars (4).
« Comme c'est l'exacte vérité, je ne pense pas qu'aucun de ces
« Messieurs refuse de signer une pareille attestation. Avec celle-là,
« nous pourrons en avoir une seconde du commandant du départe-
« ment, et c'est cette seconde qui me mettra, je crois, en règle
« à l'égard de l'inspecteur aux revenus pour toucher ma demi-
« solde courante. »

« Mon Colonel, (5)

« J'ai l'honneur de vous adresser le rapport que votre zèle
« pour le service du Roi et votre amour de la justice et de l'ordre
« vous ont fait exiger de moi.

« Depuis le mois de novembre, j'habite Toulouse pour y sui-
« vre l'école de droit. Je puis vous faire attester, en cas de besoin,
« que je m'étais fait remarquer par mon exactitude et mon assi-
« duité. J'étais muni d'une carte de sûreté, un permis de séjour
« qui m'avait été délivré le 13 novembre, d'après l'autorisation
« que vous m'avez donnée vous-même de me rendre à Toulouse.

« Au mois d'avril, je vins à Cahors pour affaires et pendant
« mon séjour, ayant appris officiellement par vous-même que
« j'étais admis à la retraite, je crus devoir, avant de retourner à
« Toulouse, me munir d'un passeport ; de sorte que j'habitais
« cette ville sous la double garantie d'une carte de sûreté et d'un
« passeport et, j'ose ajouter, d'une conduite irréprochable.

« Dans la matinée du 12 mai, on vint m'annoncer qu'on faisait
« de nombreuses arrestations, notamment des officiers à la demi-
« solde, et on me conseilla de me soustraire aux recherches de
« la police. Mais je rejetai sans balancer cette proposition, ne
« pouvant supposer que les agents d'un Roi juste et bienfaisant
« pussent, au mépris de sa Charte, attenter à la liberté d'un

« citoyen paisible et muni de bons papiers. Bientôt après, un
« commissaire de police se présente, suivi d'un détachement de
« la Garde Nationale. Il examine mes papiers et m'engage à me
« rendre avec lui à la Commune, ne doutant pas, me dit-il, que
« je ne sois renvoyé libre avec une nouvelle carte de sûreté. Je
« suis conduit, au milieu de trente ou quarante baïonnettes,
« comme un criminel. Je vous fais grâce des propos que je fus
« obligé d'entendre, par ménagement pour vous-même et pour
« tous ceux qui ont l'honneur de servir dans les armées fran-
« çaises.

« Le commissaire ou les adjoints devant qui je comparais à
« la Commune, au lieu d'examiner si mes papiers sont en règle,
« me font subir un interrogatoire trop dépourvu de sens pour
« être rapporté. Ils me font un crime d'avoir servi, un crime
« d'être retraité, un crime d'étudier le droit, un crime d'avoir été
« élève dans un lycée, enfin un crime de savoir le latin, etc... Je
« les prie de vouloir bien au moins examiner mes papiers, mais,
« à mon grand étonnement, ils me les rendent sans même y avoir
« jeté les yeux, si ce n'est pour transcrire mon nom ; et ils m'en-
« voient dans une salle de détention pour y attendre, me disent-
« ils, la décision du conseil qui va s'assembler.

« Là, je me trouve avec plusieurs autres personnes arrêtées
« par mesure de police, et notamment avec trois officiers à la
« demi-solde. J'attends avec impatience que le conseil veuille bien
« m'entendre ou me faire savoir pourquoi je suis arrêté. Mes
« camarades partageaient mon impatience. Nous attendons vai-
« nement toute la journée ; enfin, le soir, au moment où, pleins
« de confiance dans notre innocence, nous croyons qu'on va nous
« rendre à la liberté, on nous jette dans les prisons de la concier-
« gerie, où nous nous trouvons confondus avec des hommes flé-
« tris par la justice. Nous sommes mis au secret et traités comme
« des criminels. Nous restons trois jours dans ce repaire infect,
« et au bout de trois jours, grâce aux démarches réitérées et aux
« soins infatigables des personnes qui ont bien voulu prendre
« intérêt à nous, on nous remet en liberté et l'on m'apprend, à
« moi en particulier, qu'il n'y a pas la moindre note défavorable
« sur mon compte, et que c'est sans doute par erreur que j'ai
« été arrêté. Cependant, je suis renvoyé dans mes foyers et obligé
« d'interrompre mes études.

« Je ne fais que vous rapporter les faits. J'abandonne la
« réflexion à votre sagesse. »

*A Mr le Colonel Soulages,
Commandant le Département du Lot.*

NOTES

1. - Charles de Damas avait été gentilhomme du Comte de Provence, futur Louis XVII, et colonel des Dragons de Monsieur. C'est lui qui, avec Bouillé, avait eu la charge d'assurer la fuite de Varennes. Il fut arrêté, décrété d'accusation, puis amnistié. Il rejoignit alors le Comte de Provence en émigration et rentra en France en 1801. Louis XVIII, à son retour, le fit général et pair de France.
2. - Il s'agit de l'Ordonnance Royale du 6 mars 1815, déclarant « Napoléon Buonaparte traître et rebelle », et ordonnant de « lui courir sus ». Il se confirme donc que le Lieutenant Boudousquié se soit rallié aux royalistes.
3. - Le général Jean-Marie RAMEL était un compatriote de notre lieutenant, puisqu'il était né à Cahors le 6 octobre 1768. Engagé très tôt dans l'armée, il était adjudant-major en 1791 et acquit, à tort, une réputation de révolutionnaire fanatique lors d'une opération de maintien de l'ordre à Castelnau-de-Montratier. Ce qui n'empêcha d'être dénoncé comme royaliste en 1792 à l'armée des Pyrénées-Orientales ; Dugommier le sauva de justesse.

Il servit ensuite sur le Rhin, sous Moreau, et fut nommé en 1797 commandant de la Garde du Corps Législatif et fut, à ce titre, engagé dans le coup d'état du 18 Fructidor, fomenté par Pichegru. Il fut arrêté avec ce dernier et Barbé-Marbois, et déporté en Guyane à Sannamari. Il réussit à s'évader et rentra en France après le 18 Brumaire. Il fut réintégré dans l'armée, où il végéta longtemps. Il participa avec Leclerc à l'expédition de Saint-Domingue au cours de laquelle il fut blessé, puis alla combattre en Allemagne, en Italie et au Portugal.

Toujours considéré comme suspect, il fut, en définitive, réformé, sans solde, ni pension.

A la 1^{re} Restauration, il reprit du service avec le grade de maréchal de camp et reçut la croix de l'Ordre de Saint-Louis. Mis en disponibilité pendant les Cent-Jours, il fut nommé, après Waterloo, commandant de la place de Toulouse pour contenir les « Verdets », sorte de milice supplétive, alimentée par la pègre et terrorisant la région, sous prétexte de venger les excès révolutionnaires.

Le 15 août 1815, le général Ramel fut assassiné par les Verdets dans des conditions particulièrement horribles. Atteint d'un coup de feu, il réussit à gagner son hôtel. Les portes en furent forcées et une véritable foule se précipita vers le lit où Ramel agonisait : véritablement haché de coups de sabre, Ramel survécut encore pendant 48 heures et refusa de livrer les noms de ses assassins, bien que plusieurs fussent connus de lui. L'événement fut qualifié « d'affligeant » par la presse et les assassins, prévenus à temps, purent s'enfuir. Trois d'entre eux seulement furent appréhendés. Au procès, trois contumax furent mis hors de cause, un des accusés présents acquitté ; les deux autres, prévenus « de coups et blessures ayant entraîné une invalidité de plus de 20 jours », furent condamnés à cinq ans de réclusion. On sait aussi que le Maréchal Brune avait été assassiné par des royalistes à Avignon, le 2 août.

4. - La « révolution » du 20 mars n'est autre que la rentrée de Napoléon aux Tuileries. L'Empereur lui-même ne déclara-t-il pas : « Nous recommençons la Révolution ».
5. - On peut situer cette lettre non datée, et qui semble en réalité un brouillon ou une copie, de mai 1816. En effet, une lettre du 20 septembre 1815 tenait ses proches au courant de ses démarches pour régulariser sa situation militaire. Il écrit qu'au mois d'avril, il apprit qu'il était admis à la retraite.

Pour situer le climat de la 2^e Restauration, il convient de rappeler que le 29 octobre 1815, une loi, dite de Sûreté Générale, permettait de faire emprisonner sans jugement tout individu soupçonné de complot. Une deuxième loi, du 9 novembre 1815, réprimait les cris et édits séditieux, déférant les coupables à la cour d'assises ou à la correctionnelle, selon la gravité du délit. Le 27 décembre, des tribunaux d'exception, dits « cours prévôtales », étaient installés : ils statuaient sans appel et sans l'assistance d'un jury. Enfin, le 12 janvier 1816, une loi dite « d'amnistie » avait pour objet, non de gracier, mais d'établir des listes de coupables pouvant être frappés sans jugement de mesures générales.

Les scènes que décrit cette lettre n'ont donc rien de surprenant. Elles alimentaient la rancœur des demi-soldes, et contribuaient d'une certaine manière à préparer le terrain à cette légende napoléonienne, que l'Empereur lui-même peaufinait à Sainte-Hélène.

ÉPILOGUE

Ainsi, le lieutenant Boudousquié, réformé à 25 ans, voit se terminer sa carrière militaire.

Il poursuivit ses études de droit à Toulouse et devint avocat à la Cour Royale de Paris en 1818. Il sera ensuite Procureur du Roi près le Tribunal de 1^{re} Instance de Cahors en 1830.

Enfin, il sera élu député du Lot de 1834 à 1848 et se signalera par ses opinions libérales.

Mais, sans doute, peu d'années comptèrent autant dans sa vie que celles de souffrance et de gloire sur le dur chemin de Cahors à la Moskowa.

SIÈGE DE DANTZIG

(Correspondance du chef de bataillon de LACHASSE-VERIGNY)

Dans l'épopée impériale, le siège de Dantzig n'est sans doute qu'un mince épisode, rendu sans doute plus célèbre par le titre de Duc que le Maréchal Lefebvre emporta à la pointe de son épée, et aussi par le fait que ce soldat avait une épouse plus connue sous le nom de Madame Sans-Gêne.

Ce qu'on oublie davantage c'est que Dantzig soutint quatre sièges en moins d'un siècle :

- en 1734 (voir note 19),
- en 1793 par les Prussiens,
- en 1807 : c'est celui dont il question dans les lettres publiées ici,
- enfin en 1813, où 35 000 Français, commandés par le général Rapp, furent bloqués par 50 000 Russes du 1^{er} janvier au 27 novembre.

Etant bien entendu que le siège de Dantzig, le plus connu de nos contemporains, est celui de 1939 par les Allemands, l'expression « mourir pour Dantzig » ayant été forgée à cette occasion.

Cependant, cette suite de onze lettres, couvrant une période restreinte, du 20 novembre 1806 au 5 août 1807, constitue un véritable rapport sur le siège de Dantzig par les troupes de Napoléon et sur les opérations qui l'ont immédiatement précédé ; une relation parfaitement exacte d'un intérêt exceptionnel, complétée par un carnet de route contenant un dessin d'une vue de Dantzig, daté du 20 mai 1807, c'est-à-dire quelques jours avant la capitulation de la ville.

Cette correspondance et ce carnet ont été rédigés par un chef de bataillon attaché comme officier-topographe à l'état-major de la Grande Armée, DE LACHASSE-VERIGNY. Ces lettres sont adressées à ses parents, à son père surtout, avec la suscription : « A Monsieur De Lachasse-Verigny, Officier supérieur, retiré à sa campagne des Guerriers, commune de Touci (Toucy), par Auxerre, département de l'Yonne ».

On y trouvera, comme dans la correspondance du lieutenant

Boudousquié, outre des détails sur les opérations militaires, les préoccupations communes aux officiers de l'armée impériale : avancement, promotions, santé, des impressions d'homme cultivé. Ces digressions peuvent parfois donner un ton artificiel à ces lettres et on peut se demander parfois si n'entraîne pas dans l'intention de leur auteur un certain désir qu'elles soient lues dans les salons de province. Passons sur cette coquetterie, commune à bien de jeunes officiers, ayant reçu une solide instruction. Les autres, sortis du rang, n'écrivaient guère...

Berlin, le 26 novembre 1806. (1)

« Me voilà arrivé, mon cher Papa, dans la ci-devant capitale du ci-devant royaume de Prusse. C'est la plus belle ville que je connaisse et j'en connais quelques-unes. Tout y porte le cachet du grand homme (2) qui l'a embellie. Tout annonce ce que fut la Prusse, ce qui fait un contraste frappant avec ce qu'elle est maintenant. Voilà ce que c'est que les réputations. Ces troupes prussiennes n'avaient plus que cela et elles l'ont perdu inconsidérément. Quelle maladresse. Comment a-t-on pu te faire illusion à ce point là ? Cependant, il suffit de mettre le pied sur le territoire prussien pour se convaincre que l'existence de cet état militaire était totalement artificiel et que, n'étant pas en proportion avec les ressources du pays, il tombait sans pouvoir se relever aussitôt qu'il serait entamé. Quelle leçon pour les souverains.

Comme j'arrivais ici, l'Empereur en partait pour Custring (3) et, de là, probablement en Pologne où j'irai bientôt le rejoindre. J'ai trouvé ici le général Clarke (4) qui est gouverneur général de toute la Prusse. Il m'a accueilli avec bonté et affection et m'a beaucoup encouragé. Il paraît que mon travail a donné satisfaction. L'Empereur a tout lu avec intérêt, même mes lettres écrites au général et à Mr d'Albe (5). Il a vu qu'on y trouvait beaucoup plus de choses que dans les verbiages des faiseurs. Il faut que vous sachiez que j'ai été en concurrence avec un aide-de-camp de l'Empereur et deux ou trois du Vice-Roi (6). Ce qui s'ensuivra, c'est ce que j'ignore.

Je me monte, je m'équipe en guerre et je pars pour aller rejoindre l'Empereur. J'ai encore à lui remettre un rapport sur les places d'Italie, et si, comme on le dit, les Autrichiens voulaient bouger, cela deviendrait intéressant...

P.S. — Le départ de l'Empereur, la réunion de l'armée font croire qu'on se dispose à attaquer les Russes et à en imposer aux Autrichiens qui répugnent à lâcher leur partie de la Pologne.

Mais ils n'y perdraient pourtant rien, si on leur donnait la Silésie en échange. Nous devons encore nous attendre à des grands événements. »

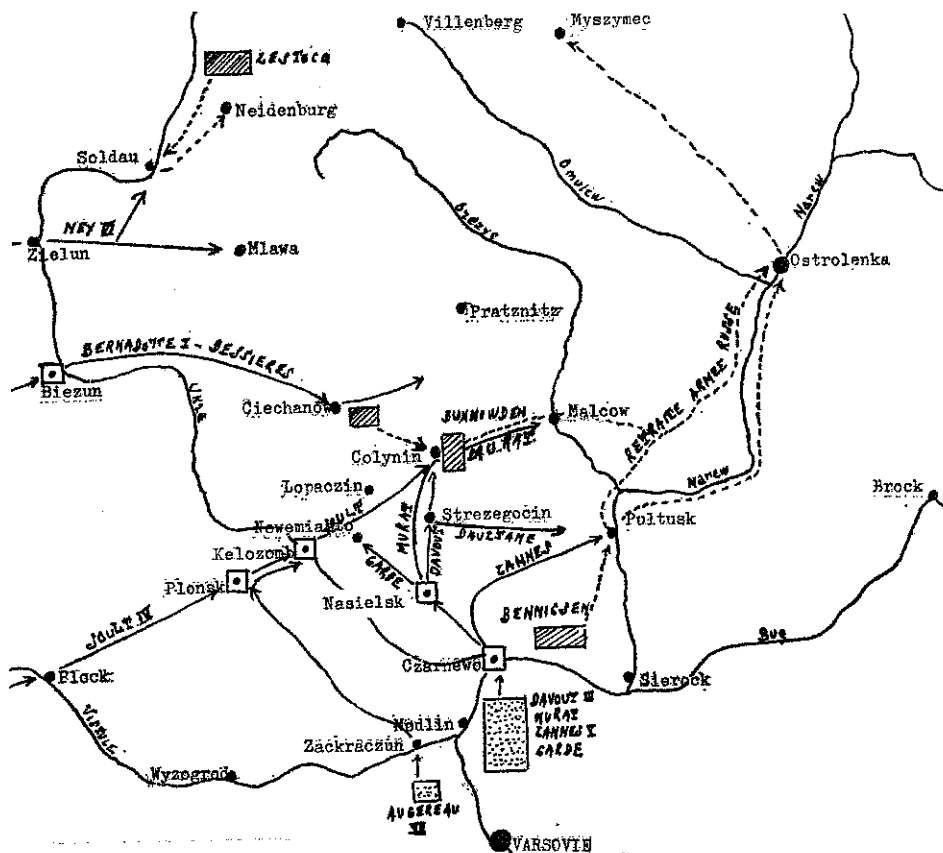
Varsovie, le 1^{er} janvier 1807. (7)

« Me voilà de retour, mon cher Papa, d'une campagne dans laquelle je me suis plutôt couvert de boue que de gloire. Elle n'en a pas moins été fatigante mais heureusement très courte.

L'Empereur, voulant absolument éloigner l'armée russe (8) de la Pologne prussienne, a mis son armée en mouvement dans un pays où il n'y a pas une seule chaussée, et un terrain marécageux qui, dans un temps de pluie auquel on ne devait pas s'attendre en Pologne au mois de décembre (et ce qu'on n'a pas vu de mémoire d'homme), devient impraticable pour quelque transport que ce soit. Imaginez-vous donc quelles difficultés de marche dans ce pays que les Russes ravageaient en se retirant. S'il y a quelque chose d'impossible, c'est bien de faire la guerre sur un terrain comme celui-là. Aussi toutes les dispositions prises pour morceller et envelopper l'armée russe, beaucoup moins forte que la nôtre, nous n'avons pas pu marcher et, par là, nous avons perdu notre principal avantage. Toutes les manœuvres ont été manquées ; impossible d'avancer. Il n'y a que nos têtes de colonnes qui ont pu joindre l'ennemi, et partout où elles pouvaient le joindre, il était battu ; malgré qu'elles éprouvassent partout la plus grande résistance, particulièrement la belle position de Pulstuck, que le maréchal L'Ane (sic) avec 14 000 hommes a enlevé à plus de 50 000 Russes. Plus de 3 000 sont restés morts sur le champ de bataille : c'était un carnage abominable et nous avons fait aussi de très grandes pertes : un bataillon, comme paralysé dans les boues sans pouvoir se servir de ses armes, a été totalement défait. Notre brave infanterie avait à combattre seule sans cavalerie ni artillerie qui restaient dans les boues. 20 000 hommes de cavalerie et 30 000 hommes du maréchal Davout qui devaient tourner l'ennemi n'ont pu arriver et ainsi on ne pouvait l'attaquer que de front. C'est, comme vous voyez, perdre tous les avantages de la guerre. Néanmoins, l'ennemi battu de toutes parts se retira avec précipitation au-delà des déserts d'Ostrolinka ayant fait une perte au moins de 8 000 hommes et nous abandonnant beaucoup de bagages et environ 50 pièces d'artillerie. Mais si nous eussions pu marcher c'en était fait de l'armée russe, et le vieux général Cominski (9), qui n'a jamais vaincu que des Perses, aurait appris la différence qu'il y a de combattre les Européens. Il a de grandes obligations aux boues de la Polo-

MANŒUVRE DE GOLYMIN-PULTUSK

(7 au 29 décembre 1806)



□ Postes avancés de résistance russe.

gne. Je ne sais pas comment, pour mon compte, j'ai pu m'en tirer. Etant arrivé à Varsovie, ainsi que Mr d'Albe, deux jours après le départ de l'Empereur, nous avons pris une petite calèche de poste avec six chevaux pour courir après lui, et après l'avoir suivi à la piste et tombant de bourbiers en bourbiers, nous l'avons enfin joint avec sa garde, au moment où il a résolu de ne pas poursuivre davantage l'ennemi et d'interrompre une campagne aussi désastreuse pour son armée. Sur ce, j'ai quitté Sa Majesté à Pulstuck et je l'ai devancé. On l'attend ici d'un moment à l'autre.

« C'est un affreux pays que la Pologne, surtout dans cette saison. Voilà les froids qui commencent maintenant. Je les préfère à l'humidité malsaine de ces jours derniers. Le grand problème à résoudre est de faire vivre dans les déserts de la Pologne 150 000 hommes, sans compter l'armée polonaise qui grossit chaque jour. Heureusement que notre Empereur sait faire des miracles. C'est ici le moment plus que jamais. En attendant, il paraît qu'on va donner à l'armée des quartiers d'hiver (10) et faire des sièges contre le nouveau système de guerre.

« Au milieu de ce grand mouvement, ma santé se soutient. J'espère que je pourrai prendre un peu de repos ici et que j'aurai le temps de finir mon travail sur la Dalmatie...

« Ecrivez toujours à l'adresse de Mr D., adjoint de Mr Dalbe, ingénieur particulier de S.M. au Quartier Général Impérial. »

Varsovie, le 20 janvier 1807.

« ...Je vous ai fait connaître l'issue d'une campagne dans laquelle je n'ai fait que paraître et disparaître. Nous voilà maintenant en quartier d'hiver, ce qui ne m'est pas encore arrivé depuis que je fais la guerre. L'armée est cantonnée de l'autre côté de la Vistule. Nous sommes le mieux quoique fort mal. L'Empereur fait réunir dans la ville de Varsovie 20 000 hommes et on n'est jamais bien là où il y a tant de troupes et un quartier général impérial...

« Vous m'engagez à profiter de la protection du Roi de Hollande pour procurer à Mr Serre un meilleur emploi. Je serai peut-être dans le cas de lui demander à lui-même car j'ai demandé à passer auprès de sa personne et je dois attendre que j'aie quelque chose de décidé à cet égard avant de faire aucune démarche pour l'objet auquel je prends autant d'intérêt que celui qui me regarde personnellement. Mais je doute que le Roi de Hollande mette les Français dans les places civiles de son pays et

je ne sais pas si, dans sa position, il peut user de son crédit près des autorités françaises. Je saurai d'ici peu de temps ce que je pourrai faire à ce sujet.

« Je ne puis encore vous donner des nouvelles de Mr de Saint-Maurice. Les gendarmes d'ordonnance (11) n'ont pas encore joint le quartier général et sont à Berlin. Mais je vais écrire là pour le recommander à un de mes amis, aide de camp du général Clarke.

« Je ne vous dis encore rien sur ma position puisqu'il n'y a rien de changé. Elle est très insignifiante dans ce moment. Mais vous savez, qu'où je suis, elle peut changer d'un moment à l'autre. J'ai au moins un sujet de tranquillité, c'est qu'elle ne peut changer en pire.

« ...Nous n'avons pas encore ici des froids très rigoureux. A notre approche, tout est bouleversé, jusqu'à l'atmosphère. Jamais en Pologne on a vu dégeler au mois de janvier. Ce temps nous est plus pernicieux que le grand froid soutenu. Les communications deviennent chaque jour plus difficiles, et les maladies nous menacent. J'entends parler des malheureux qui sont au-delà de la Vistule, sans abri et sans nourriture. Car ici nous n'avons rien à redouter de l'humidité dans une chambre bien close, près d'un bon feu... »

*Au Quartier Général Impérial d'Osterode,
le 18 mars 1807. (12)*

« Il n'est que trop vrai que nous voilà engagés dans une lutte qui doit décider de la prééminence entre deux puissances colossales. J'ai été en situation de voir un des premiers les progrès que faisaient les Russes vers l'Orient et mon séjour en Dalmatie m'a laissé l'entière conviction que le Théocrate Grec voulait rétablir l'Empire d'Orient. Mes mémoires, comme tous ceux venus de ce pays-là, ont fait ouvrir les yeux à celui qui doit maintenant dicter des lois à l'Europe. Quand on pense aux attraits des douceurs de notre climat et des aisances de la vie pour un peuple qui ne fait que de sortir de la barbarie et qui est déjà assez avancé vers la civilisation pour sentir le prix de nos jouissances et les désirer, il serait effrayant de voir un peuple comme celui-là envahir une partie de l'Europe et se déborder bientôt jusque dans nos heureuses contrées. Quel avantage pour celui qui s'avance dans un pays qui lui offre à chaque pas des jouissances inconnues et quel désavantage pour celui qui laisse toutes les douceurs de la vie pour n'aller chercher que des privations. Nous nous apercevons déjà de la différence et elle ne serait pas

à notre avantage si nous n'avions un génie supérieur auquel sont subordonnées toutes les causes secondaires. Néanmoins, il est temps d'en venir à une prompte conclusion. La prospérité et ses rapides conquêtes dans lesquelles ses besoins se sont accrus, l'ont gâté. Il demande la paix, parce qu'il ne voit pas et qu'il ne peut connaître les grands intérêts qu'on traite. C'est trop loin du soldat et malheureusement le nôtre aime à voir ce qu'il fait. Mais rien n'échappe aux méditations de notre souverain qui sait unir les ressources de la plus sage politique à la force de ses armes. Il saura donner l'impulsion aux plus lâches et déjà les timides musulmans ont repris cœur au ventre et ont remporté un avantage contre les Russes. Nous avons appris hier par l'ambassadeur turc (13), qui est à Varsovie, que son armée a battu les Russes, qu'elle a fait hommage au Grand Seigneur de 1 700 têtes, de 8 drapeaux et 24 pièces de canon. Ce petit succès produira un excellent effet dont on peut tirer grand parti. D'un autre côté, les Perses (14) font une seconde diversion. Leur ambassadeur, qui est aussi à Varsovie, paraît un homme d'un grand mérite et vient d'annoncer également que son souverain se mettait à la tête de son armée.

« C'est au commencement de la campagne prochaine que se porteront les grands coups. En attendant, on dit qu'on traite à Varsovie : on parle d'un congrès général. Mais tout cela est bien difficile à arranger sans une bataille, et une bataille plus décisive que la dernière (15) : on a chanté le *Te Deum* de part et d'autre, malgré qu'il n'y ait point de doute pourtant que nous l'ayons gagnée puisque l'ennemi nous a abandonné le champ de bataille. Mais ce n'est pas assez pour nous qui sommes accoutumés à de grands résultats.

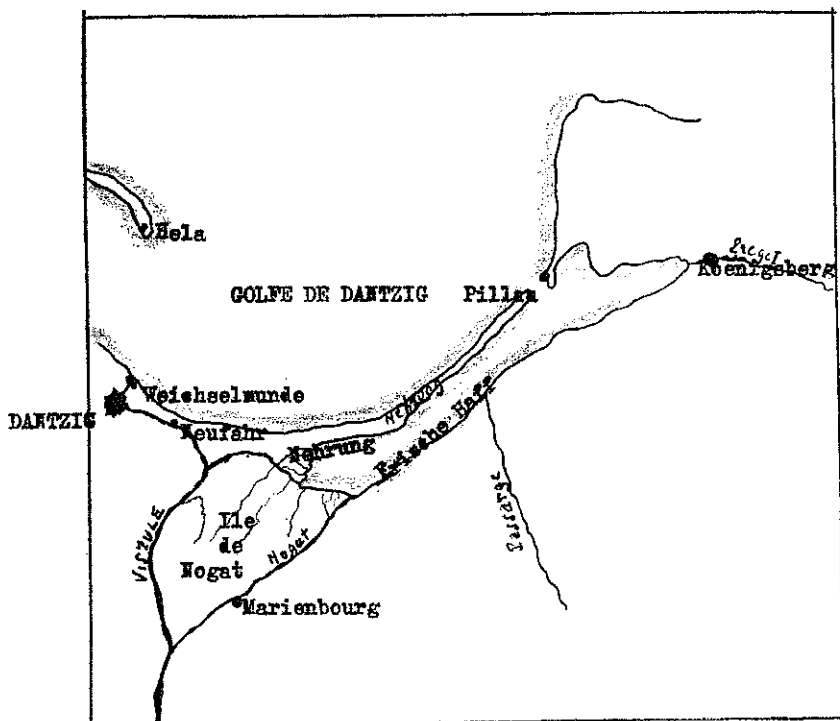
« La position de l'armée est depuis longtemps la même. Elle est à peu près cantonnée à 30 et 40 lieues en avant de la Vistule, depuis la mer jusqu'au Bug ; sur la Passarge qui se jette dans la mer Baltique à Braunsberg, et l'Omulev qui se jette dans la Narrev, près d'Ostrolinka. Si vous avez une carte, vous pouvez voir d'après cela que notre quartier général impérial est bien au centre et à 10 lieues des avant-postes. L'Empereur est là probablement pour épier les mouvements des Russes et en profiter avec sa supériorité dans les marches, malgré qu'il n'ait jamais eu affaire à aussi forte partie. La dernière retraite de l'ennemi a été un chef-d'œuvre de marche.

« Voilà pourquoi nous sommes probablement condamnés à passer le peu de moments de repos qui nous reste sur la paille et dans un très mauvais endroit, sans ressources, surtout pour

faire vivre nos chevaux. Nous sommes déjà obligés d'envoyer fourrager à 6 lieues et je ne sais comment nous ferons dans huit jours.

« Tout cela ne serait rien si je voyais luire un rayon d'espérance pour mon avancement, mais pas la moindre lueur. Je préférerais, je crois, un ciel orageux à cette route nébuleuse qui me laisse dans d'horribles ténèbres. De la résignation, de la persévérance, voilà les vertus auxquelles vous devez m'exhorter. Je suis mis à de rudes épreuves. »

REGION DE DANTZIG



Au Quartier Général sous Dantzig, le 14 avril 1807. (16)

« Je viens d'arriver ici, envoyé par l'Empereur pour suivre les travaux du siège de Dantzig et lui en rendre compte chaque jour. Cette mission vous paraîtra belle, mais elle a aussi ses désagréments. On est en butte à tous les chefs de cette opération, qui croient toujours avoir des espions autour d'eux et malheureusement ils ne savent pas distinguer ceux qui sont de trempe à jouer ce rôle-là.

« Nous sommes déjà à 50 toises de la place, mais l'artillerie n'arrive pas. Il faut la faire venir des places dessus l'Oder et les convois sont d'autant plus longtemps à arriver qu'ils sont obligés de faire de grands détours pour éviter les partisans.

« Je suis avec le maréchal Lefebvre (17) qui commande l'armée assiégeante, moins forte que les assiégés. C'est une chose curieuse que notre armée : elle est de toutes les couleurs. Ce sont des Français, des Saxons, des Badois, des Polonais et enfin les verts et les rouges de la Garde de Paris. Néanmoins, nous les serrons de près Mrs les Prussiens. Hier, nous avons établi la 2^e parallèle à 50 toises de la place dans une position extrêmement avantageuse qu'ils nous ont disputé. Mais le maréchal a fini par la prendre, l'épée à la main, sous une mitraille effroyable. Les sièges vont vite de cette manière-là. (18)

« Les Russes, en 1734 (19), avec 60 000 hommes et maîtres de la mer, ont échoué devant Dantzig ; j'espère que la valeur de 8 000 Français (car je compte que les 12 000 hommes de troupes étrangères valent tout au plus 4.000 Français) réduiront cette place avant d'en avoir formé le blocus (20). Nous avons à craindre qu'un débarquement sur nos derrières. Déjà plusieurs bâtiments de guerre anglais et suédois se montrent et sont embossés sur notre flanc gauche.

« Je ne suis pas fâché que les circonstances me mettent à même de suivre un siège. Je n'avais encore vu que le commencement de celui de Mantoue (21), auquel une maladie m'a enlevé. J'espère qu'il n'en arrivera pas autant pour celui-ci. »

Au Quartier Général sous Dantzig, le 26 avril 1807. (22)

« Me voilà employé de nouveau par ordre de Sa Majesté de manière à me faire valoir un peu, si j'en étais capable. Mais hélas, le même sort m'attend que celui qui m'a constamment poursuivi dans les instants les plus importants de ma vie. Je suis chargé ici d'indiquer à Sa Majesté jour par jour les progrès des travaux.

On met la plus grande importance à cette opération et, si elle réussit, je devrais en avoir ma portion de gloire et de profit. Le siège de Dantzig fera époque dans cette guerre d'autant que cette place est parfaitement défendue par Mr de Kalkreuth (23) qui a une vieille réputation à soutenir et qui s'est fortement engagé en condamnant rigoureusement les officiers prussiens qui avaient rendu les places si légèrement (24). Nos batteries font feu depuis 48 heures et nous avons déjà fait beaucoup de mal : des incendies se sont déclarés dans la ville et une population de 60 000 âmes paraît être entièrement sacrifiée. Mr de Kalkreuth a désarmé les habitants et s'est établi dans les forts qu'il paraît vouloir défendre jusqu'à la dernière extrémité.

« Ma santé se soutient assez bien au milieu de toutes ces fatigues... »

Sous Dantzig, le 13 mai 1807. (25)

« J'ai éprouvé ce matin une bien étrange surprise. Je suis réveillé par mon frère qui se jette dans mes bras. Je croyais que c'était un rêve et il a fallu que je me frotte les yeux bien longtemps pour croire à la réalité. En effet, comment m'imaginer que mon frère que j'ai laissé il y a 4 mois dans le fond de l'Italie, attaché à un régiment qui est resté dans ce pays-là, se trouve tout à coup transplanté au siège de Dantzig. Il faut pour cela une suite de combinaisons que je ne pouvais prévoir. Il faut que son colonel ait été nommé général de brigade et appelé à la Grande Armée, qu'il soit passé son aide de camp, que ce général n'ayant pas de commandement se trouve par hasard chez le général Oudinot (26) au moment où il marche pour nous secourir, et que mon frère, sachant que je suis ici, demande à le suivre. Enfin le voilà, toujours gros et gras et bien portant, à la veille d'avoir peut-être une occasion de se distinguer, et j'en suis enchanté. Je suis bien aise aussi qu'il soit entré dans l'état-major, surtout avec un ami plutôt qu'avec un chef, et un officier général qui doit servir brillamment. Il est difficile de sortir du grade de capitaine dans un corps, il aura infiniment plus de facilité à devenir chef d'escadron dans l'état-major et à rentrer ensuite dans un corps comme officier supérieur. C'est ce que je lui souhaite promptement. Il faut qu'il obtienne cela dans la campagne.

« Nous voilà donc encore une fois réunis. C'est toujours une nouvelle fête pour nous. Mais jamais elle ne fut aussi belle pour moi. Je me vois renaître dans un autre moi-même qui vaut bien mieux que moi, ici surtout. Ce qui pourra lui arriver d'heureux

compensera au moins la perte de mon temps et de mon zèle. Je suis content aussi qu'il voit les travaux d'un siège. C'est intéressant et instructif. »

Sous Dantzig, le 15 mai 1807.

« C'est un beau jour de fête que celui-ci. Nous avons eu un combat (27) et je m'y suis trouvé avec mon frère qui s'y est particulièrement distingué. J'ai écrit hier à maman les circonstances singulières qui l'ont amené ici. Le voilà près du général Oudinot, le plus brave des braves qui, ce matin, au moment où le maréchal Lefebvre demande un bon officier pour diriger une colonne, présente mon frère, qui marche à pied tout soufflant à la tête d'un bataillon d'infanterie légère qui enfonça la colonne russe se portant au secours de la place. Le général Oudinot arrive ensuite à la tête de ses voltigeurs et grenadiers. Mon frère le joint à cheval et, pour seconde représentation, le voilà qui, lui, sixième, charge sur les baïonnettes russes et tue de sa main trois des plus acharnés. Je vous avoue que je n'ai jamais en plus de plaisir à l'embrasser que sur le champ de bataille.

« L'ennemi a été repoussé vivement. Il avait pourtant débarqué 8 à 10 000 hommes (28) dans un fort qu'il occupe à l'embouchure de la Vistule et de là pénétrer dans la place. Mais le corps d'observation, composé de l'élite de notre armée, a bientôt détruit ces projets. Nous voilà dans une bonne situation. On en a fait un grand carnage. On estime sur le champ de bataille près de 2 000 tués des leurs. »

Dantzig, le 27 mai 1807.

« Nous voilà enfin dans Dantzig (29). Au moment de monter à l'assaut, des ouvertures de négociations ont été faites et Mr de Kalkreuth a obtenu une belle capitulation, telle que sa belle défense avec les plus mauvais éléments la méritait. Il s'engageait à remettre la place de Dantzig 6 jours après, s'il n'était pas secouru, pourvu qu'il en sortit avec les honneurs de la guerre, avec armes et bagages, drapeaux déployés et deux pièces de canon, la cavalerie montée, etc. Certainement, c'est très avantageux, mais en observant que Mr de Kalkreuth, après voir jugé rigoureusement les gouverneurs prussiens qui dans cette campagne ont fait preuve de la plus grande faiblesse, ne pouvait pas, sans se déshonorer, faire une capitulation semblable à celles qu'il a condamnées. D'autre part, nous ne pouvions pas acheter trop

cher la position de Dantzig qui est pour l'armée une place de dépôt et un appui qui assure ses succès de la rive droite de la Vistule et, certes, nous l'eussions payé plus cher si nous en étions venus à un assaut. Il ne nous manque plus maintenant, pour être entièrement maîtres du cours de la Vistule, que la forteresse de Graudentz (30) qu'on va assiéger avec l'artillerie du siège de Dantzig. Nous avons aussi trouvé dans la place des ressources immenses en ce genre : 800 bouches à feu, dont 500 en bronze. Aussi beaucoup de grains, plus de 100 000 quintaux.

« Mr de Kalkreuth n'avait capitulé que pour la place de Dantzig, sans y comprendre les forts de Weichselmunden, à l'embouchure de la Vistule, sur la rive droite, et le camp retranché de Neuspharwasser, sur la rive gauche, là où les Russes avaient débarqué au nombre de 9 à 10 000 hommes. Mais lorsque ceux-ci ont vu que toutes tentatives étaient inutiles pour secourir la place, ils se sont embarqués, et les forts menacés d'une insurrection et d'une désertion totale de la garnison, composée de Prussiens seulement, ont alors capitulé et ont été occupés au même moment que la ville, le 27 au matin.

« Je vous annonce, cette fois-ci avec certitude, que mon frère est nommé de la Légion d'Honneur. J'espère qu'il vous en fera part ; au moins, je le lui ai bien recommandé. Pour moi, il n'est question de rien. J'ai fait un dernier effort qui ne sera pas plus heureux que les autres, mais aussi c'est le dernier. J'ai trop besoin de repos et ma santé l'exige. Je vais donc demander pour toute récompense des services que j'ai rendus pendant ce siège une permission de me retirer sur les derrières pour soigner ma santé. Après cela, nous verrons. »

Dantzig, le 24 juin 1807. (31)

« Je jouirais pourtant ici du repos le plus parfait s'il n'était troublé par l'obligation qu'on m'a imposée d'aller faire encore le siège de Colbert (32). Il faudra bien en passer par là, mais le plus tard possible. En attendant, je suis chez de bons hôtes qui ont bien soin de moi, qui m'offrent quelques ressources de société, et qui poussent cela même jusqu'à des attentions affectueuses : par exemple, aujourd'hui, la petite fille de la maison, jolie comme les amours, m'a présenté une couronne de myrte au nom de toute la famille ayant su que c'était ma fête. Ce sont de ces témoignages d'affection qu'on ne doit pas attendre de malheureux que nous ruinons, mais qui sont assez justes pour ne pas en

accuser les innocents. C'est une preuve que l'injustice nous atteint plutôt dans la prospérité que dans l'adversité.

« Ce repos et ces soins ont amélioré ma santé et je sens bien que pour la rétablir entièrement, il faut me livrer aussi entièrement à ce genre de vie qui me sera, je crois, beaucoup plus profitable que celui qui me ruine au moral comme au physique. Il est temps d'y renoncer. Voilà ma trente-troisième année accomplie ; me voilà par conséquent arrivé au milieu de ma carrière et je me trouve sans état, sans un rang dans le monde et point d'avenir.

« Vous apprendrez par les nouvelles publiques les succès que notre armée vient de remporter sur les Russes (33) et vous en serez mieux instruits que nous ne le sommes ici. Il y a eu plusieurs combats et une bataille qui a décidé nos avantages. On a tué ou blessé près de la moitié de l'armée russe, car il n'y a plus d'autre moyen maintenant pour la mettre hors de combat. On dit pourtant que ces farouches ennemis commencent à entrer en négociation. Comme nous nous battions ici, tandis que l'armée se reposait, je regrette moins de n'avoir pas pris part à ces nouvelles victoires. D'ailleurs, il y avait là mon frère qui sans doute aura bien fait pour deux. Je n'en ai pas encore de nouvelles, mais plein de confiance en sa bonne étoile, j'espère que ces événements, en lui procurant les occasions de se faire distinguer, ne lui auront été que très avantageux. Il faut bien aussi qu'il ait du bonheur et de la gloire pour deux. »

Berlin, le 5 août 1807.

« ...Vous savez que j'ai à peu près refusé de me rendre au siège de Colbert pour y remplir les mêmes fonctions qu'au siège de Dantzig. D'abord parce que ma santé ne pouvait plus me permettre de rentrer dans une activité aussi pénible que celle d'un siège ; ensuite, c'est que ce siège me paraissait d'une bien moins grande importance que celui que je venais de faire, dans lequel j'avais rendu des services importants et qui ne m'ont produit que la honte de ne pas en être récompensé. J'ai cru pouvoir me dispenser de m'exposer à de nouveaux affronts, étant bien résolu d'ailleurs à tout sacrifier pour faire cesser un rôle qui ne me convient pas de jouer davantage. J'ai mis une patience et j'ose même dire un courage stoïque. J'ai soutenu tout jusqu'à l'humiliation ; mais je me rappelle trop bien que je suis votre fils et digne de l'être pour passer outre. Je suis assez heureux pour avoir conservé l'estime de moi-même et plus encore celle de toute

l'armée : chaque jour j'en ai de nouvelles preuves malgré qu'on m'ait mis souvent dans les situations les plus délicates et les plus difficiles comme pour m'exposer à la perdre. Gardez-vous de croire que mes fonctions topographiques m'aient exclu de celles d'officier d'état-major. Au siège de Dantzig, je remplissais d'autant mieux ces dernières que je suivais les opérations militaires de toutes les armes et, qu'exposé continuellement au feu de la tranchée, je n'ai pas manqué de me trouver en outre aux différents combats qui ont été assez fréquents. Si j'avais besoin de vous en donner des preuves, je vous montrerais la copie d'une demande faite au ministre par le général Oudinot, le plus brave des braves, le thermomètre de l'honneur français. Il sollicite pour moi, une seconde fois, la décoration de la Légion d'Honneur. Mais il n'obtiendra pas plus qu'un autre. Je n'en suis pas moins sensible à ces témoignages authentiques de ma conduite et avec cela je saurai braver les coups du sort, et encore trouver bonheur dans la demeure paisible que vous vous plaisez à orner et où votre fils viendra finir ses jours, d'autant plus digne de ses ancêtres qu'il n'aura pas participé à l'horrible corruption qui obscurcit les beaux faits d'armes de notre nation. Je ne sais si, jeté à l'âge de 16 ans dans le tourbillon d'une révolution comme celle de la France, et depuis constamment exposé aux tentations du vice toujours triomphant, il n'y a pas quelque mérite à retourner dans sa chaumière, aussi pur que j'en étais sorti. Je trouve que cela équivaut bien aux grandeurs du moment. Chacun a son goût. Il n'y avait pas moyen de conserver autrement dans toute leur pureté ces beaux souvenirs de nos campagnes et personne, j'ose le dire, n'en parlera avec plus de désintéressement que moi. Vous me parlez encore des regrets que vous avez de ne pas prendre part à tout cela. Consolez-vous : c'est bien plus beau de loin que de près. Vous avez rempli votre tâche et vous vous trouveriez ici dans un monde si étranger que vous y seriez fort mal. Allez, pour l'amour national qui vous anime, continuez à nous juger dans les gazettes.

« Je relis avec le plus grand intérêt votre lettre dans laquelle vous raisonnez sur notre situation telle qu'elle était à cette époque, comme si vous vous fussiez trouvé sur les lieux. Nous en étions à faire les mêmes combinaisons que vous, et à nous dire en tremblant : comment cela finira-t-il ? La moitié de l'Europe en présence contre l'autre, avec les mêmes prétentions ambitieuses de part et d'autre, et peut-être les mêmes ressources morales et physiques, ne pouvant ni avancer ni reculer ; en étant à s'observer au point de craindre un engagement. D'un autre

côté, ces armées innombrables, ne pouvant plus se maintenir en position dans un pays plus épuisé encore par tous les désastres de la guerre la plus effrénée que par la consommation de 600 000 hommes tout à fait merveilleuse. Enfin on se perdait en conjectures et on ne voyait point de terme aux maux qui désolaient l'Europe au moment où le Génie supérieur, qui méditait depuis longtemps sur les événements, les fait enfin tourner à son avantage. Le corps d'armée le plus faible est placé de manière à présenter un appât aux forces réunies de l'armée russe et à l'attirer sur les champs de bataille choisis pour l'armée française. Bientôt, celle-ci réunie, reprend l'offensive et poursuit l'ennemi qui, sur tous les points, est battu mais non défait, en sorte que le moment est arrivé où on peut s'entendre pour arrêter le sang qui depuis trop longtemps coulait à grands flots. C'est aussi le moment le plus favorable pour en venir à cette paix si désirée de part et d'autre, alors que les deux armées se portaient une estime mutuelle, et c'est vraiment là la base de bons et durables traités. Car peut-il jamais exister une franche liaison avec une nation qu'on a humiliée ? Nous en avons un exemple dans ce moment avec l'Autriche. Il est résulté de cette véritable estime que les deux souverains des grands empires ont traité avec cette bonne foi, dictée par la franche amitié, si rare et si précieuse entre les souverains. Comme la scène a changé depuis lors ; quel est le génie assez pénétrant qui eut pu prévoir des résultats aussi éloignés de toutes combinaisons humaines ? La vérité est qu'on les doit plutôt au négociateur qu'au général. Mais comme il est grand cet homme qui, n'ayant pas atteint son but par les moyens ordinaires, en trouve de nouveaux dans son génie pour y arriver. Il veut toujours étonner, il étonnera toujours. Enfin, après une campagne aussi chanceuse que nous venons de faire au-delà d'un vaste état que nous avons franchi, après nous y être maintenus aussi miraculeusement, après avoir porté la guerre chez ces peuples du nord, malgré les observations judicieuses de nos publicistes, notre nation plus puissante que jamais a acquis peut-être une nouvelle supériorité et surtout une expérience qui doit la maintenir au degré de prospérité qu'elle a acquise. Qu'il est beau d'être Français.

« La conversation que je viens d'avoir avec Mr de Zastrow, ministre et confident du roi de Prusse jusqu'après la bataille d'Eylau, époque à laquelle le parti de la paix s'est totalement éloigné du roi, me prouve d'autant plus combien la puissance supérieure de notre Empereur non seulement sur les événements mais encore sur les affections auxquelles il commande comme

au reste, car il n'y a point de doute qu'une haine particulière a décidé de la perte de la Prusse, et qu'une amitié aussi vive l'a confirmé. Telle est l'influence du grand ressort qui fait agir toutes ces machines.

« Vous voyez que l'injustice n'entraîne pas chez moi le ressentiment et que ma situation n'influe en rien sur mon jugement. Je crois même que je serais susceptible de pousser cela bien loin, et que plus on me fera de mal, plus je me trouverai dans l'obligation de caresser la main qui me frappe.

« ...J'ai reçu ordre de rejoindre l'Empereur à Paris (34), mais je ne me presse pas dans l'appréhension d'y trouver la même réception qu'après la campagne d'Allemagne. Je veux voir venir et savoir à quoi m'en tenir avant de rentrer en France. Vous pouvez donc m'adresser encore vos lettres à Berlin, chez le Gouverneur Général. »

Le 28 juillet 1835, Fieschi, visant le roi Louis-Philippe, faisait éclater sa machine infernale, tuant 14 personnes et en blessant 22 autres.

Au nombre des victimes se trouvaient le maréchal Mortier, duc de Trévise, tué raide d'une balle à l'oreille gauche, et le général Marquis de Lachasse-Verigny, atteint d'un projectile « composé d'un lingot scié en trois parties, reliées par un fil de fer, et qui s'ouvrit dans sa tête ».

Tous les deux avaient participé au siège de Dantzig.

NOTES

1. - Les Prussiens avaient été écrasés à IENA et AUERSTAEDT, le 14 octobre 1806. POSTDAM avait été pris le 21 et, le 27, Napoléon faisait son entrée à BERLIN. Une suspension d'armes avait été signée à CHARLOTTENBOURG, le 16 novembre, et DUROC avait été chargé de la faire ratifier par le roi de Prusse, FREDERIC-GUILLAUME. Le 25 novembre, NAPOLEON quittait Berlin pour rejoindre la Grande-Armée en Pologne, car il venait d'apprendre que les troupes russes de BENNIGSEN se massaient derrière la Vistule et venaient d'occuper VARSOVIE. C'était bien là le secours qu'espérait le roi de Prusse pour refuser de ratifier la convention d'armistice. Mais, dès le 27, les Russes évacuaient VARSOVIE, où MILHAUD, à l'avant-garde de l'armée de MURAT, pénétrait sans combat.
2. - Dans son carnet de route, le même officier écrit : « A Berlin, surtout, on voit planer l'âme de Frédéric, mais c'est bien une âme sans corps. Comment ses successeurs n'ont-ils pas eu assez de bon sens pour juger qu'ils ne pouvaient pas soutenir et conserver la production d'un si grand génie ? Ils n'ont vu que les résultats sans approfondir les causes, et forts seulement de l'opinion gigantesque que Frédéric avait laissée à l'Europe sur les moyens de cet état militaire tout artificiel. Celui-ci n'a pas su conserver cette illusion ; du moment qu'il a été détruit, l'état devait l'être. »
3. - DAVOUT s'était emparé de CUSTRIN le 1^{er} novembre et NAPOLEON arrivera en effet le 27 à POSEN.
4. - CLARKE venait d'être nommé Gouverneur-Général de Berlin et de la Prusse, le 3 novembre.
5. - Il s'agit de Louis-Albert BACLER D'ALBE. Fils d'un ancien trésorier au régiment de Toul, il était peintre lorsqu'il s'engagea au 2^e Bataillon des Volontaires de l'Ariège en 1793. Il participa aux sièges de Lyon et de Toulon, où il fut blessé.
Officier-géographe, dessinateur attaché à l'état-major de l'armée d'Italie, il gravira ensuite les échelons hiérarchiques dans cette spécialité et sera nommé chef du cabinet topographique de l'Empereur en 1804. Baron d'Empire en 1809, on lui doit des dessins pris sur le vif pendant ses campagnes.
6. - Le Prince Eugène de BEAUHARNAIS, Vice-Roi d'Italie depuis le 7 juillet 1805.
7. - C'est ce jour-là que Napoléon, en route pour Varsovie, rencontra pour la première fois Marie WALEWSKA, au relais de de Bronie.
8. - Le 16 décembre, Napoléon avait appris que l'armée russe de BENNIGSEN avait franchi la Narew. Il décida alors de prévenir les Russes, de les frapper à Pulstuck et de les obliger à retraiter vers le nord-ouest pour rejoindre les forces prussiennes. A ce moment-là, les forces françaises, concentrées autour de Thorn, viendraient les attaquer de flanc entre Ciechanow et Makow.

Dès le 22 décembre, le plan est mis à exécution. DAVOUT franchit le

Narew à Czarnowo où les Russes sont battus, mais ne peuvent être poursuivis, car le dégel embourbe la cavalerie. AUGEREAU, pendant ce temps, passe la Vistule à Zackroczin, atteint Pionsk, puis l'Ukra à Kolozomb.

Poursuivant son plan et persuadé que les Russes retraits vers le nord-est, l'Empereur envoie DAVOUT et MURAT sur Nazielsk, où a lieu un combat assez vif pour confirmer Napoléon dans son idée que l'ennemi rétrograde vers Ciechanow et vers Golymin (24 décembre). Il concentre alors sur ce point les colonnes de Davout, de Murat et celle d'Augereau, qui vient de culbuter les avant-postes russes à Kolozomb. Il envoie le corps de Lannes vers Pulstuck.

Mais Napoléon s'est trompé, car les Russes se replient dans la direction opposée, vers Ostrolenka. Suivant leurs instructions, Ney bat à Soldau les Prussiens de Lestock et les oblige à retraiter vers Neidenburg. Bessières et Bernadotte ont franchi l'Ukra à Biezum et marchent sur Ciechanow ; Soult, de Pionsk, marche lui aussi vers Ciechanow. Les uns et les autres ne trouvent là qu'une plaine de boue où ils se paralysent. Tandis qu'à Golymin, Murat, Davout et Augereau se livrent à une bataille acharnée avec les Russes de Galitzin. Lannes, lui, trouve devant Pulstuck toute l'armée russe de Bennigsen, au lieu d'une simple arrière-garde, s'y fait durement accrocher, mais, au prix de prodiges de valeur, parvient à refouler les Russes derrière la Narew (26 décembre). Golymin et Pulstuck ont fait près de 25 000 morts et blessés, dont les deux tiers sont russes. L'armée russe réussit pourtant à se soustraire à la poursuite de la cavalerie française immobilisée par la boue.

Napoléon espère encore pouvoir couper la retraite de Bennigsen vers Makow, où devraient le rejoindre Bessières et Bernadotte. Mais les Russes filent en bon ordre vers Ostrolenka, sur les deux rives de la Narew : ils abandonnent 52 canons, immobilisés eux aussi par la boue.

Le général RAPP, qui eut le bras gauche fracassé à Golymin, confirme dans ses Mémoires : « Le dégel était complet depuis deux jours, ce qui, « dans la saison, est rare en Pologne. Le terrain que nous parcourions est « un fond d'argile entrecoupé de marécages ; les chemins étaient affreux ; « cavalerie, infanterie, artillerie se perdaient dans ces fondrières ; personne « ne pouvait s'en tirer qu'avec des peines inouïes ; il fallait deux heures « pour faire une petite lieue. Des officiers, des soldats restèrent enfoncés « dans la boue pendant tout le temps que dura la bataille de Pulstuck. Ils « servaient de point de mire à l'ennemi... »

Le général MARBOT raconte, lui aussi, que « le terrain était si détrem- « pé, la plaine tellement coupée de marécages et le temps si affreux qu'il « (l'Empereur) employa toute la nuit à faire ces deux lieues et n'arriva « sur le champ de bataille (Golymin) que bien longtemps après que l'affaire « était terminée... »

« ...Pour que l'Empereur fut en état de poursuivre les Russes, il aurait « fallu que la gelée raffermît le terrain qui se trouvait au contraire telle- « ment mou et délayé qu'on y enfonçait à chaque pas et qu'on vit plusieurs « hommes, notamment le domestique d'un officier du 7^e corps, se noyer, « eux et leurs chevaux dans la boue... »

9. - Il s'agit en réalité du feld-maréchal russe KAMINSKI. Il avait en effet 69 ans alors. Il avait pris part à la guerre de Sept Ans, puis à la guerre contre la Turquie de 1769 à 1774. A Austerlitz, il commandait un corps russe qui fut chassé du plateau de Pratzen par la division Saint-Hilaire.

En 1806, le Tsar lui avait confié le haut commandement afin d'éviter les heurts entre ses principaux lieutenants, Bennigsen et Buxhowden, fort jaloux l'un de l'autre. Battu par Soult à Bergfried, au passage de l'Alle, Kaminski, arguant de son âge et de sa santé, prendra ensuite sa retraite dans sa propriété d'Orlov. Il y sera assassiné en 1809 par un serviteur.

10. - Le 29 décembre, en effet, Napoléon écrit à Cambacérés : « Je crois la cam- « pagne finie. L'ennemi a mis entre nous des marais et des déserts. Je vais « prendre mes quartiers d'hiver. »

11. - Les Gendarmes d'Ordonnances de la Maison de l'Empereur avaient été formés à la fin de l'année 1806. L'ancienne noblesse qui désirait rentrer en grâce, s'était enrôlée volontiers dans ce corps assez conforme à ses traditions. BERTHIER avait précisé : « Une fois formées, les deux premières compagnies devront se rendre auprès de Sa Majesté, partout où elle « sera. »

La 1^{re} Compagnie était commandée par Mathieu-Paul-Louis de MONTMORENCY, vicomte de Laval, et la seconde par le comte d'Arberg. Elles franchirent le Rhin, respectivement le 4 décembre 1806 et le 3 janvier 1807. Elles avaient pour mission, pendant leur marche vers le quartier-général impérial, de détruire les bandes de partisans hessois qui, autour de Marbourg, harcelaient les convois français.

Par Magdebourg, où ils furent reçus par la maîtresse du prince Louis de Prusse, tué au combat de Saalfeld, ils gagnèrent Berlin, où ils entreront en réalité le 22 janvier. Ils seront ensuite affectés au 10^e Corps, au siège de Dantzig.

Le Maigre de Saint-Maurice, dont il est question dans cette lettre, était brigadier aux Gendarmes d'Ordonnance. Il était « polytechnicien, père de famille et très instruit ».

12. - Napoléon, après la bataille d'Eylau (8 février), s'était installé à Osterode, au château d'Orden-Schloss, le 21 février. La Grande Armée avait établi ses quartiers d'hiver sur la Passarge, pour faire face à une éventuelle attaque russe pour débloquer Dantzig. L'Empereur quittera ensuite Osterode pour s'installer à Finkenstein le 1^{er} avril.

13. - Le 3 octobre 1806, sans déclaration de guerre, une armée russe, sous les ordres de MICHELSON, avait envahi les possessions turques de Moldavie et de Valachie, et était entrée à Bucarest.

Napoléon avait alors proposé au Sultan SELIM III une alliance contre la Russie (décembre 1806). Mais le 19 février 1807, une flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral DUCKWORTH, forçait l'entrée des Dardanelles. Grâce à SEBASTIANI et à dix officiers du génie français, les Turcs organisèrent la résistance et obligèrent les Anglais à repasser les Dardanelles, après avoir subi de sérieuses pertes (2 mars).

14. - Napoléon recevra une ambassade perse, le 27 avril, à Finkenstein : un traité d'amitié dirigé contre la Russie sera signé les jours suivants et le général de Gardane sera envoyé en mission à Téhéran (ne pas le confondre avec le général Gardanne, qui commandait la 4^e Division du corps de Lefebvre au siège de Dantzig).

15. - Il s'agit évidemment de la bataille d'Eylau, incontestable victoire française, mais non décisive : les Russes ont perdu 30 000 hommes, mais les Français plus de 25 000. BENNIGSEN, lui, annoncera la bataille comme une grande victoire russe. En Europe, elle apparaîtra comme un échec pour Napoléon, car son adversaire n'a pas été anéanti.

16. - Le siège de Dantzig avait été ouvert le 1^{er} février assez mollement. La prise de cette ville devait assurer le flanc gauche de la Grande Armée, fournir d'abondants approvisionnements et neutraliser les troupes de la garnison.

En mars, LEFEBVRE ne disposait que d'une armée assez disparate (voir le texte de la lettre et note 20) de 18 000 hommes, ne lui permettant pas l'investissement de la ville, bien protégée par de solides retranchements d'une part, et par des marécages alimentés par la Vistule et la Motlau, au sud et à l'est, par la Vistule au nord, dont le fort de Weichselmunde commandait l'embouchure sur les deux rives, d'autre part. Dantzig ne pouvait donc être attaquée que par l'ouest, par le faubourg de Schidlitz, protégé au nord par les ouvrages du Hagelsberg, et au sud par ceux du Bishofsberg.

Le 20 mars, le général de brigade SCHRAMM, parti de l'île de Nogat, traversa la branche droite de la Vistule, attaqua les Prussiens et réussit

à s'installer dans le Nehrung pour couper les communications de Dantzig avec la mer. Malgré plusieurs sorties de l'ennemi, il réussit à s'y maintenir.

Fin mars, Lefebvre reçut des renforts en hommes et en artillerie. Dans la nuit du 1^{er} au 2 avril, la tranchée fut ouverte sur le Zigenberg et, dans la nuit du 2 au 3, fut attaquée la redoute de Kalke-Schanze, au bord de la Vistule, d'où l'ennemi pouvait canonner les tranchées françaises. La redoute fut prise et reprise plusieurs fois, mais finalement les Prussiens réussirent à s'y maintenir en la protégeant par des inondations. Les soldats du génie durent donc établir péniblement des épaulements dans ce terrain sablonneux, car l'artillerie française ne disposait alors que de pièces de campagne, insuffisantes pour contrebattre les tirs des Prussiens.

17. - Le 23 janvier 1807, l'Empereur avait enlevé au maréchal Lefebvre le commandement de l'infanterie de la Garde pour lui confier celui du 10^e Corps, en remplacement de VICTOR qui avait été fait prisonnier le 20 janvier par un parti de 25 chasseurs prussiens en se rendant à Stettin (il sera d'ailleurs échangé le 8 mars).

En apprenant que Napoléon lui confiait la direction du siège de Dantzig, Lefebvre, dont la science militaire était limitée, fut, paraît-il, atterré. Napoléon le réconforta en lui disant : « Prenez courage, il faut bien que « vous aussi, quand nous rentrerons en France, ayez quelque chose à raconter dans la salle du Sénat. » Mais surtout il mit à sa disposition des adjoints de choix : CHASSELOUP-LAUBAT pour diriger les travaux du siège, KIRGENER, commandant du génie, et LARIBOISIÈRE, commandant l'artillerie.

18. - Dans la nuit du 7 au 8 avril, Chasseloup attaqua les ouvrages de Bishofsberg. La redoute changea plusieurs fois de mains. Ce n'est que le 12 avril que Lefebvre se mit lui-même à la tête d'un bataillon du 44^e de ligne, s'empara, l'épée à la main, de la redoute et repoussa les Prussiens jusqu'aux glacis du Hagelsberg.

19. - L'auteur de la lettre commet une erreur au sujet du siège de 1734. 10 000 Russes bloquèrent dans Dantzig le roi Stanislas Leczinski, secouru par 1 500 Français commandés par le comte de La Peyrouse. La ville se rendit le 9 juillet.

20. - En réalité, à cette date, Lefebvre avait sous ses ordres près de 25 000 hommes, en face de 13 000 Prussiens et de 4 000 Russes. Cette armée était constituée de deux divisions françaises, trois divisions étrangères (Saxons, Polonais, Badois), quatre régiments de cavalerie, dont un seul français. Lefebvre eut beaucoup de mal à maintenir la cohésion de ces troupes disparates et à empêcher des désertions qui se multipliaient.

Le Grand-Duc de Bade, alors prince-héritier, qui avait le commandement du contingent badois, écrivait dans son journal : « Le maréchal se « trouvait continuellement au milieu de ses troupes, et toujours sur le « point où il y avait le plus de danger à courir. Il était d'une activité prodigieuse malgré ses cinquante-et-un ans et ses infirmités (il souffrait de la « goutte). Il avait une très belle voix de commandement et il était fier de « savoir si bien faire manœuvrer, d'après l'ordonnance de 1792. Quand il « passait les troupes allemandes en revue, il ne manquait pas de relever « les défauts de leurs règlements : ses réflexions étaient accompagnées « de termes énergiques en patois alsacien » (il avait francisé son nom de Feber en Lefebvre).

21. - Lors de la 1^{re} campagne d'Italie, Mantoue avait joué un rôle important : c'était en effet une place-forte qui commandait la haute Italie.

En 1796, Bonaparte, après avoir chassé les Autrichiens de Lombardie, essaya de prendre la ville de nuit par surprise, le 17 juillet, mais il échoua.

Le général autrichien WURMSER fut envoyé au secours de Mantoue, mais successivement battu à Lonato, Castiglione, Primolano et Bassano, il

dut s'enfermer dans la place qu'il avait la charge de défendre (15 septembre 1796).

SERURIER reçut mission de diriger le blocus, en remplacement de Kilmaine, malade. Les tentatives autrichiennes pour débloquer la place échouèrent : ALVINCZY fut successivement défait à Caldiero, Arcole et Rivoli. Une sortie de Wurmser fut repoussée à La Favorite. Finalement, Sérurier reçut la capitulation de la place le 2 février 1797, fit 13 000 prisonniers et s'empara de 350 canons.

22. - Le 15 avril, le général GARDANNE, commandant les troupes qui avaient envahi le Nehrung, reçut l'ordre de border le canal de Laake pour en interdire la navigation à l'ennemi. Il réussit à s'y maintenir malgré une contre-offensive partie à la fois de Weichselmunde et de Dantzig. Dans le même temps, Lefebvre s'établissait sur la rive gauche de la Vistule.

Ayant enfin reçu des pièces de gros calibre, LARIBOISIÈRE ouvrit le feu sur la ville, le 23 avril. Les assiégés réussirent à éteindre les incendies allumés par le bombardement qui reprit le 25.

Dans la nuit du 25 au 26, une nouvelle parallèle fut ouverte, aussitôt attaquée, le lendemain, par l'ennemi, mais en vain. Le commandement prussien demanda alors une suspension d'armes pour relever morts et blessés ; ce qui lui fut accordé. Chasseloup et Lariboisière en profitèrent pour étudier les positions ennemies et déterminer les emplacements de leur artillerie.

L'ennemi fit une nouvelle sortie dans la nuit du 28 au 29 avril, mais fut repoussé.

23. - Frédéric-Adolphe, comte de KALCKREUTH, avait alors 70 ans. Il s'était distingué pendant les guerres de la Révolution. Pour sa bravoure au siège de Dantzig, il recevra le bâton de feld-maréchal et sera gouverneur de Berlin en 1810.

24. - Capitulation d'Erfurt (16 octobre 1806), de Prentzlow avec 17 000 Prussiens et Hohenlohe (28 octobre), de Stettin et de Pasewalk (29 octobre), de Blucher à Schwartau (7 novembre), de Magdebourg avec 23 000 prisonniers (8 novembre).

25. - Dans la nuit du 6 au 7 mai, les soldats de Gardanne avaient atterri dans l'île de Holm, formée par le canal de Laake et la Vistule, enlevé trois redoutes et fait cinq cents prisonniers.

Dans le même temps, la redoute de Kalke-Schanze était prise d'assaut.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, le chemin couvert des fortifications de Dantzig fut, à son tour, attaqué et pris. Pendant les jours suivants, les travaux d'approche furent poussés, malgré la mitraille des assiégés et les difficultés du terrain sablonneux. Ces travaux furent poursuivis jusqu'au 13 mai. Mais la veille, un corps de secours, commandé par KAMENSKI, composé de deux divisions russes et de plusieurs régiments prussiens, embarqué à Pillau, débarqua à l'embouchure de la Vistule, près du fort de Weichselmunde à Neufahr-Wasser. D'autres renforts, partis aussi de Pillau, mais par voie de terre, cheminaient dans le Nehrung vers Dantzig.

26. - OUDINOT commandait un corps de réserve, sous LANNES, chargé d'empêcher les Russes de débloquer Dantzig. La division de grenadiers et de voltigeurs d'Oudinot arriva le 14 mai (notre du carnet de Delachasse-Vérigny).

27. - Le 15 mai, en effet, se déroulèrent plusieurs combats : l'ennemi, parti de Weichselmunde, déboucha en trois colonnes sur la rive droite de la Vistule, mais fut contenu par Schramm, que vinrent secourir Lefebvre et Gardanne ; la réserve d'Oudinot se trouvait sur la rive gauche de la Vistule. Quatre bataillons passèrent le fleuve et, de leur côté, contre-attaquèrent l'ennemi, qui dut se replier sur Weichselmunde, en perdant 900 tués, 1 500 blessés et 200 prisonniers.

La tentative de débloquer Dantzig avait donc échoué. Une corvette anglaise, la « Dauntless », qui avait essayé de remonter la Vistule, fut arrêtée par l'artillerie, s'échoua et dut se rendre.

28. - Il s'agit du débarquement russe du 12 mai à Neufahr-Wasser (cf. note 25).

29. - Le 7 mai, Lefebvre avait sommé Dantzig de se rendre, mais Kalkreuth avait refusé aussi longtemps que les assaillants n'auraient pas pratiqué une brèche dans les remparts, permettant le passage de douze hommes de front. Lefebvre se disputait avec Chasseloup-Laubat et Lariboisière, soutenus par Napoléon ; ils voulaient conduire le siège selon des règles éprouvées. Finalement, le maréchal leur dit : « Je n'entends rien à votre affaire ; foutez-moi un trou et je passerai. »

Le 21, MORTIER vint renforcer Lefebvre avec ses troupes rendues disponibles par suite d'un armistice conclu avec les Suédois ; et le 23, les artilleurs firent dans les remparts la brèche demandée, en détruisant la palissade sur une centaine de mètres, et Lefebvre s'élança à l'assaut le premier. Mais les Prussiens avaient disposé d'énormes poutres pour les faire rouler du haut du talus sur les Français.

Le 24 mai, un petit chasseur du 12^e d'infanterie légère, François Vallée, se saisit d'une hache et réussit à couper une de ces poutres : il fut blessé d'une balle mais ses compagnons réussirent à passer. Le même jour, Kalkreuth demandait à négocier la capitulation de la ville, avant que l'assaut final ne fut donné. Cette capitulation fut signée le 26.

Les troupes françaises entrèrent dans Dantzig, le 27 mai, avec Lefebvre à leur tête. La garnison ennemie défila avec les honneurs de la guerre : sur une garnison de 18 000 hommes, il n'en restait que 7 000, car outre les tués et blessés, il y avait eu 4 000 déserteurs.

La garnison du fort de Weichselmunde se rendit peu après, son commandant s'étant échappé par la mer.

Napoléon reçut Lefebvre à Finkenstein et le nomma duc de Dantzig, inaugurant ainsi la noblesse impériale dont il avait le projet depuis quelque temps déjà (31 mai). RAPP fut désigné comme gouverneur de Dantzig, dont la contribution de guerre fut fixée à 20 millions (Rapp ne mit d'ailleurs pas beaucoup d'ardeur à faire rentrer cet argent, puisque à l'armistice franco-russe, le 21 juin, la ville devait encore 19 millions).

30. - Graudenz (actuellement Grudziadz) est située sur la rive droite de la Vistule, entre Thorn et Dantzig.

31. - La première entrevue de Tilsitt, entre Napoléon et le Tsar Alexandre, aura lieu le lendemain, 25 juin, sur un radeau, au milieu du Niémen.

32. - Il s'agit de Kolberg, aujourd'hui Kolobrzey, en Poméranie. Cette place-forte, protégée par les marécages de la Persante, commandait les communications entre Stettin et Dantzig.

33. - Bataille de Friedland, le 14 juin 1807 ; incontestable victoire française (les Russes perdirent 25 000 hommes, et les Français, 7 000) qui obligea la Russie à signer un armistice, le 21, à Tilsitt.

34. - Napoléon était rentré à Saint-Cloud, le 27 juillet, après dix mois d'absence.

